Galaxie

MAI 1965
N° 13
2 F 50

L'ombre gardienne
par
Christopher Grimm

Les trois vies d'Arcturus
par
Jack Sharkey

Jeu de guerre
par
Philip K. Dick

Les chasseurs
par
Daniel F. Galouye





L'AVENTURE DANS L'ANTICIPATION

MAI 1965

N° 13

2 F 50

SOMMAIRE

COUVERTURE DE WOOD :

L'ombre gardienne

Maurice Renault
Directeur

Alain Dorémieux
Rédacteur en chef

GALAXIE est publié mensuellement par les éditions Opta, 96 rue de la Victoire, Paris-9e (administration : PIG. 87-49 ; rédaction : PIG. 27-51). La rédaction ne reçoit que sur rendez-vous. Aucun manuscrit français n'est sollicité. La publication des récits contenus dans ce numéro est faite avec l'accord de Galaxy Publishing Corporation, New York (USA).

Tarif des abonnements : 6 mois, France 14 F, Etranger 15 F 80 ; 1 an, France 27 F, Etranger 30 F 60. A régler 24 rue de Mogador, Paris-9e (TRI. 40-56), CCP Paris 1848-38. Pour commande de tout numéro antérieur, verser 2 F 50. Vente à l'étranger : Belgique, 35 FB ; Algérie, 285 F ; Maroc, 2,90 DH.

(Voir page 4)

ATION

ET EMPIRE

FONDATION

ASIMOV

un seul volume

de bibliothèque

et numéroté

Prix de souscription : 25 F

(valable pour nos lecteurs seulement)

Prix après le 20 mai : 28 F


NOUS ARRIVONS
A LA STATION 28...
J'ESPÈRE QU'ILS AURONT
REÇU LE DERNIER NUMÉRO
DE "LUI"
lui
LE MAGAZINE DE L'HOMME MODERNE

UN ROMAN COMPLET

L'OMBRE

Dans les profondeurs de l'hyperespace, chaque être prenait l'aspect de cauchemar d'un reflet inversé de lui-même... Et ce fut là que Len Mattern trouva le but qu'il cherchait !

ILLUSTRÉ PAR FRANCIS



Len Mattern s'arrêta devant la porte du Bar des Pommes d'Or. Plus rien ne demeurait de l'excitation qui l'avait jusqu'ici porté. Lyddy ne doit pas avoir tellement changé, n'arrêtait-il de se répéter. Après tout, leur dernière rencontre ne remontait pas à tellement loin... Et il se mit à faire le compte des années. Il y en avait beaucoup. Beaucoup...

Mais il était trop tard pour faire demi-tour. Pensée familière ! C'était un engagement strictement moral, une promesse qui n'intéressait que lui, qui ne regardait

GARDIENNE

par CHRISTOPHER GRIMM



personne — comme l'autre fois, le jour qui avait transformé sa vie et, peut-être, celle de tous les habitants de son univers en même temps. Il n'y avait qu'un seul être humain en qui Mattern avait foi : lui-même. C'est pourquoi son engagement était impératif.

Il poussa la porte et entra.

Lyddy était au fond du bar, au milieu d'un groupe d'hommes. Il se rappelait qu'elle était toujours au milieu d'un groupe d'hommes, à moins qu'elle ne soit dans sa chambre avec un seul. Elle lui présentait son profil et il vit son visage. Ses lèvres vermeilles étaient entrouvertes, ses yeux toujours semblables aux cieux de la Terre. Elle était debout, très droite, souple et svelte.

Elle n'avait absolument pas changé !

Mattern se détendit, brusquement soulagé ; il heurta une petite table en hokur-motal qui se mit à tanguer follement. Le zhapik, propriétaire de l'établissement, émergea du paravent ajouré derrière lequel il se tenait, isolé de la clientèle.

Nombreux étaient les zhapiks nés sur Erytheia avant la création de la Fédération, qui fournissaient le boire et le manger aux humains. C'était peut-être dégradant mais cela rapportait.

— « Peut-être avez-vous déjà assez bu, capitaine, » suggéra-t-il. « Peut-être préféreriez-vous revenir une autre fois ? »

Mattern répondit sèchement : « Je n'ai pas avalé une goutte. D'ailleurs, je ne suis pas venu pour boire. »

Il traversa la salle d'un pas maintenant assuré et écarta les hommes qui entouraient Lyddy. « Je suis venu pour toi, » lui dit-il.

Elle ne répondit rien, se contentant de l'examiner de haut en bas. Son regard expérimenté eut tôt fait de jauger en Mattern l'homme et le client. Alors elle sourit et caressa la flamme de cheveux d'or qui, flottant sur ses épaules nues, retombait jusqu'à sa taille de guêpe.

— « Vous n'êtes pas originaire des Planètes Lointaines, » fit-elle. « Comment se fait-il que vous me connaissiez ? »

Bizarrement, il était déçu. Certes, pendant toutes ces années où il avait pensé à elle, il ne lui était jamais venu à l'esprit l'idée qu'elle eût pu, elle aussi, penser à lui. Et pourtant, il ne put que bafouiller : « Tu ne me remets pas, Lyddy ? » Il s'injuria silencieusement. D'abord, parce qu'il ne voulait pas qu'elle se rappelle l'homme qu'il avait été ; ensuite, parce qu'il savait que tous ceux qui avaient déjà couché avec elle — ou avec une femme exerçant la même profession — auraient posé la même question. Et, évidemment, elle avait une réponse standard toute prête, quelque chose comme : « Mais, bien sûr, je me

souviens de toi, mon lapin. Ce qu'il y a, c'est que je n'ai pas la mémoire des noms. »

Mais Lyddy se contenta de le dévisager d'un air calme. « Non, mon cher, je suis navrée, je ne me souviens pas de vous. » Cependant, elle plissa légèrement le front et ajouta : « Il me semble pourtant que je le devrais. Quand nous sommes-nous rencontrés ? »

— « Oh ! il y a des années ! Je n'étais encore qu'un gamin ! »

Elle rougit et Len Mattern se rendit compte de son manque de tact. S'il n'était plus un gamin, Lyddy non plus n'était plus une gamine. Or, elle paraissait aussi jeune qu'autrefois et lui-même, il le savait bien, plus jeune encore.

Ne voulant pas qu'elle l'interrogeât davantage, il se dépêcha de lui fixer un rendez-vous pour un autre soir. En partant, il l'entendit murmurer d'une voix étonnée : « C'est drôle... J'aurais juré que quelqu'un était avec lui quand il est entré. »

Alors, Mattern hâta le pas.

Elle habitait toujours au même endroit — une chambre luxueuse en haut de l'Hôtel des Pommes d'Or. Elle était en tout point conforme au souvenir qu'il avait gardé d'elle.

Ils étaient étendus dans l'obscurité. Soudain elle murmura : « Est-ce que tu peux voir dans le noir, capitaine ? »

Sur le coup, il fut surpris mais, en réfléchissant, il comprit.

— « Bien sûr que non, pas plus que toi ! Pourquoi me demandes-tu cela ? »

— « Parce que je... j'ai l'impression que quelqu'un nous regarde. »

Il se poussa, s'écartant le plus possible d'elle. Il ne voulait pas qu'elle devinât la tension qui s'était subitement emparée de lui. Il faut faire quelque chose, songea-t-il. Ce n'est plus supportable !

La voix inquiète de Lyddy s'éleva à nouveau dans la nuit :

« Pourquoi ne dis-tu rien, mon chou ? »

— « Veux-tu te marier avec moi, Lyddy ? »

Il l'entendit respirer profondément. Puis elle laissa tomber d'une voix lasse : « Repose-moi la question demain matin. »

Mattern savait à quoi elle pensait : les hommes qui sont restés longtemps sans femmes agissent de manière étrange. Au matin, quand elle se réveillerait, il serait parti.

Mais quand ce fut le matin, il était encore là. Deux semaines plus tard, ils étaient mari et femme.

2

Lyddy était intriguée par son époux et cherchait à le percer à jour. Heureusement, en vertu du code des Planètes Lointaines, le passé d'un homme

n'appartient qu'à lui seul et Mattern pouvait ainsi se permettre d'être évasif sans vraiment mentir. Non que sa conscience lui interdisait le mensonge : simplement, il était plus facile de se montrer le moins bavard possible que de se casser la tête à inventer des histoires qui tiennent debout.

Mais rien n'interdisait à quelqu'un d'interroger un homme sur son présent.

— « As-tu des parents, Len ? Des relations, des attaches ? »

Il cilla légèrement, se rappelant le garçon, là-bas, sur la planète Fairhurst. « Non. Aucun parent. Personne. »

Elle eut une moue de dépit. « J'aurais bien aimé hériter une famille toute faite. »

— « Oh ! cela dépend ! Parfois, il vaut mieux ne pas en avoir. »

— « Oui... Je crois que tu as raison. Si tu avais une famille, elle pourrait désapprouver notre mariage. »

Il conclut sur un ton rassurant : « Nous serons tout l'un pour l'autre. »

Comme il achevait ces mots, il perçut un bruit — rire ou sourire — quasi inaudible et fit des vœux pour que Lyddy ne l'eût pas entendu.

Le zhapik avait exigé à toute force que la noce eût lieu chez lui, bien que lui-même ne pouvait évidemment y assister que derrière son écran ajouré. L'avis général était que cette vieille canaille ne crachait pas sur l'occasion de se faire un peu de publicité, mais Mattern se disait que l'extra-terrestre n'agissait peut-être pas seulement par intérêt. Mattern était plus proche des étrangers que la plupart des gens de ce secteur — de n'importe quel secteur. Bien qu'il fût issu des Planètes Lointaines, il avait beaucoup voyagé et perdu ses préjugés. Son meilleur ami était un non-humain.

Toute la population humaine d'Erytheia City fut invitée à la noce. Les quatre hommes d'équipage de Mattern étaient présents. Trois d'entre eux n'étaient plus de la première jeunesse et il y avait des années qu'ils naviguaient avec lui. Mais sa dernière recrue était un adolescent — presque un enfant. Un certain Raines. Et Raines dévorait Lyddy des yeux comme s'il n'avait jamais vu femme aussi belle. Pourtant, il venait de la Terre où il avait dû rencontrer bien des beautés. Cet hommage fit plaisir à Mattern.

— « Quatre hommes d'équipage ! » Lyddy semblait déçue. « Ton navire doit être bien petit. »

Mattern sourit : « Il n'est pas si petit que cela. » Mais il était visible qu'elle ne le croyait pas.

Elle n'avait pas l'air d'apprécier la fête. Pendant toute la cérémonie et au cours de la réception, elle n'arrêtait pas de regarder par-dessus son épaule, si bien que Mattern finit par lui deman-

der ce qu'elle avait — quoi qu'il eût préféré ne pas avoir à lui poser cette question.

— « J'ai une drôle d'impression, mon chéri. L'impression qu'il y a quelqu'un de trop, quelqu'un... qui ne devrait pas être là. Je ne l'ai pas vu tout à fait. Chaque fois, il se dissipe. Mais je ne pense même pas que ce soit un homme. »

— « Ne dis pas de bêtises, » lança-t-il d'un ton presque cassant. « Tu sais bien qu'un extraterrestre n'oserait jamais se mêler à une réunion humaine. »

— « Sans doute. » Mais Lyddy continua de regarder par-dessus son épaule.

Le zhapik leur proposa de rester à ses frais, aussi longtemps qu'il leur plairait, à l'Hôtel des Pommes d'Or. Ils y demeurèrent deux mois. Puis Mattern annonça à sa femme que le moment était venu de faire des projets d'avenir, de choisir l'endroit où ils s'installeraient. « Il te faut une maison à toi, sinon tu t'ennuieras. »

— « Je ne m'ennuie jamais. Mais où irons-nous ? Dans quel système, je veux dire ? »

— « Erytheia est une planète de plaisance : aussi ai-je pensé que nous pourrions nous y fixer. Il y a d'agréables zones résidentielles sur ce continent mais nous pourrions aller sur l'autre si tu le préfères. »

Lyddy fit la grimace. « Ton idée est donc que nous habitions ici ? »

Il ne savait pas pourquoi il souhaitait tellement ne pas quitter Erytheia ; principalement, en fait, parce qu'il ne parvenait pas à justifier son appréhension à accomplir le Saut en compagnie de Lyddy. Il se fit tentateur : « Veux-tu que je te bâtisse une ville pour toi toute seule ? »

Il était évident que, même si elle avait pris l'offre au sérieux, Lyddy n'eût pas été séduite. « Je veux partir. Loin d'ici. »

— « Désir de changement ? »

Elle hésita. « Oui, en partie. Mais ce n'est pas seulement pour cela. Vois-tu, depuis que nous sommes mariés, j'ai sans arrêt le sentiment... le sentiment d'être observée. »

Mattern se força à sourire. « Naturellement ! Les gens d'Erytheia City ont tendance à... à observer. Eh bien, éloignons-nous des foules. Il existe une île sur cette planète, une île lointaine au milieu des mers occidentales. Cette île, je te l'achèterai, Lyddy, et j'y édifierai pour toi une villa — un château, un palais... ce qui te fera plaisir. »

Mais elle secoua ses cheveux d'or. « Non. Je veux aller dans un autre système. Ce n'est pas que j'aie envie de vivre en ermite. J'aime les foules. Je désire simplement habiter un endroit où il y a des gens différents. »

Les lèvres de Mattern se plissèrent à nouveau en un laborieux

sourire. « Qu'est-ce qui t'arrive, Lyddy ? Toi qui étais si maîtresse de tes nerfs ! »

Elle haussa les épaules, mal à l'aise. « Je vois des choses, des ombres qui ne devraient pas être, des reflets de rien. Mais quand je me retourne, ils ne s'en vont pas assez vite pour être... rien. »

— « Ils ? »

— « Je n'en vois qu'un seul à la fois mais je ne sais pas si c'est toujours le même. » Elle frissonna à nouveau.

— « Ce sont sans doute tes nerfs qui te jouent des tours. » Et Mattern enchaîna résolument : « Peut-être as-tu besoin de décors nouveaux. »

En fait, il était absurde de tellement appréhender le Saut. Lyddy serait plus en sécurité dans l'hyperespace à bord de son navire qu'en n'importe quel autre lieu de l'univers. Et une grande métropole lui procurerait des distractions qui l'empêcheraient de songer à... aux ombres. « Cela te dirait-il d'aller sur Burdon ? »

— « Ce serait merveilleux ! » Mais elle ne manifestait pas autant d'enthousiasme qu'il l'espérait.

Avec hésitation, elle posa sa main sur le bras de Mattern. « Ecoute, mon chéri, » commença-t-elle. « Tu... passes tellement de temps loin de moi. Est-ce que je t'ennuie ? »

— « Bien sûr que non, mon amour, » répondit-il avec gêne. « C'est simplement une impression que tu as. Les affaires... »

— « Mais pourquoi passes-tu ton temps à jouer aux échecs tout seul ? »

— « C'est une habitude que j'ai acquise à force de voyager en solitaire. Beaucoup de spationautes sont dans le même cas. »

Elle mordit ses lèvres fardées. « Parfois... parfois, quand tu t'es retiré dans ta chambre, j'entends ta voix. Est-ce que tu parles aussi tout seul ? »

Il lui fallut faire un effort pour rencontrer le regard impénétrable des yeux bleus, des yeux splendides de Lyddy. « Quand on reste très longtemps, en tête-à-tête avec soi-même, il est indispensable d'entendre le son d'une voix, ne serait-ce que celui de sa propre voix. Sinon, on commence à en entendre d'autres. »

— « Mais je suis là ! Tu n'es pas seul. Et tu continues ! »

— « Il est difficile de rompre avec les vieilles habitudes. »

Elle le dévisagea, s'efforçant de briser le rempart des yeux clairs de Mattern. Dieu la préserve si jamais elle y parvient ! songea-t-il.

— « Veux-tu que j'apprenne à jouer aux échecs ? »

— « Le veux-tu, toi ? »

— « Je ne sais pas, » murmura-t-elle. « Je n'ai jamais été très forte pour les choses de l'esprit. Mais je veux être tout, absolument tout, pour toi. »

— « Tu es tout pour moi. » Il se

pencha vers elle et l'embrassa. « Ne te force pas à faire ce qui ne te plaît pas pour moi. J'ai l'habitude de jouer seul. »

— « Mais je veux que nous fassions les choses ensemble ! »

— « Tout le reste, nous le ferons ensemble, je te le promets. »

Il entra dans sa chambre et referma la porte derrière lui. Mais elle l'avait entendu parler. Les sons devaient filtrer. Quand ils auraient une maison, il ferait insonoriser les murs et les portes. Entretemps, il serait plus en sécurité à bord.

En sortant de l'hôtel, il heurta un homme dont la silhouette lui parut familière. Il lui fallut un moment pour identifier le visage morose et étonné de son plus jeune équipier, Raines.

— « Oh ! salut ! Vous veniez me voir ? »

— « N... non, commandant. Je venais simplement chercher un... un paquet de cigarettes terriennes. Je suis incapable de fumer ce répugnant tabac indigène ! »

Il y avait tellement de hargne dans le ton du jeune homme que c'en était presque risible, compte tenu de la futilité de l'objet de sa colère. Il rougit — peut-être parce qu'il s'en était rendu compte, peut-être parce que l'on disait que Mattern était originaire de ce secteur. « C'est une question de goût, n'est-ce pas ? » bégaya-t-il.

— « Dame ! C'est votre premier séjour sur Erytheia ? »

— « Oui, le premier. »

— « Vous y plaisez-vous ? »

— « Eh bien... je ne sais pas exactement. » Il y avait un doute dans les yeux bleus du garçon. Mattern trouvait quelque chose de familier dans son regard. Il avait une vague ressemblance avec... avec qui ? Lyddy ? Mais c'était absurde !

A présent, c'était une lueur de crainte qui palpitait dans le regard de Raines et Mattern se rendit compte que, planté tout droit au milieu de la rue, il examinait son interlocuteur en écarquillant les yeux. Il éclata de rire. « En principe, vous devriez vous y plaire. Erytheia est une planète de délices. »

— « D'accord, c'est un très joli coin, » rétorqua Raines en choisissant soigneusement ses mots. « Mais c'est bon pour les gens qui ont de l'argent. Il n'y a rien ici pour les types comme moi. Les plaisirs, c'est seulement pour les riches. Même les cigarettes valent deux fois plus cher que partout ailleurs. »

— « Nous allons sans doute repartir bientôt. Patientez encore un peu. » Mattern mit la main à sa poche mais, devant l'expression du jeune homme, il n'acheva pas son geste. Si Raines était orgueilleux, il n'allait pas l'offenser en lui offrant de l'argent. « Peut-être trouverez-vous Burdon plus à votre goût. »

— « Oh ! ça oui, commandant ! » Raines était littéralement rayonnant. Il a probablement une

petite amie là-bas, songea Mattern avec amusement.

Tout en se dirigeant vers le spatiodrome, Mattern songeait à la voix du garçon, et il était troublé. Ce n'était pas une voix qui lui était familière mais on y discernait l'ombre d'un accent. L'accent des Planètes Lointaines. En principe, les provinciaux n'allaient pas dans les écoles spatiales terriennes mais il y avait évidemment des exceptions. Raines avait sans aucun doute reçu sa formation sur Terre, car Mattern appliquait les règlements en vigueur dans la flotte spatiale : jamais il n'avait engagé un homme qui n'était pas diplômé d'une école spatiale. Dès qu'il en aurait l'occasion, il faudrait qu'il jette un coup d'œil sur le dossier de ce Raines.

La *Reine des Hespérides* n'était pas un petit navire. C'était un des modèles les plus récents et les plus rapides, intégralement automatisé. Elle était vaste et brillait avec autant d'éclat qu'une étoile naine. Lyddy aurait un choc lorsqu'elle verrait l'astronef.

Mattern salua l'homme de quart et gagna le luxueux appartement qui constituait ses quartiers. Comme dans sa chambre d'hôtel, il y avait là un échiquier, dont une moitié était éclairée par la lumière venant du hublot et dont l'autre était dans l'ombre. Les pièces n'étaient pas simplement en place : une partie était engagée. Mattern s'assit sous la lumière et déplaça un pion.

— « Lyddy a deviné ta présence, » dit-il, s'adressant aux ombres. « Bien sûr, elle ignore qui tu es, kqyrès, mais elle sait que tu es là. Elle t'a presque vu et cela commence à l'inquiéter. Moi aussi, cela commence à m'inquiéter. »

Une plage de brume palpita au-dessus de l'échiquier, qu'elle recouvrit. Quand elle eut reculé, un cheval avait bougé. « J'ai vraiment essayé de faire attention, » dit une voix sereine et empreinte de lassitude, montant de la grisaille. « Es-tu certain que tu n'as pas, toi-même, fait naître ses soupçons d'une façon ou d'une autre ? »

— « J'en suis absolument certain. Je m'observe nuit et jour. » Mattern eut un sourire lugubre. « Et je te jure que ce n'est pas une sinécure quand on est en pleine lune de miel ! »

— « Quelqu'un d'autre aurait-il pu lui parler ? » demanda le kqyrès.

— « Personne. » Subitement, Mattern se remémora le jeune spationaute qu'il avait rencontré en sortant de l'hôtel et qui avait un vague air de ressemblance avec Lyddy. Mais c'était ridicule. Ce n'était pas parce qu'il lui ressemblait qu'il lui aurait parlé. D'ailleurs, que savait Raines ? Qu'aurait-il pu raconter ? Etre aussi soupçonneux touchait à l'imbécillité ! Le Bar des Pommes d'Or était un des rares endroits d'Ery-

theia City où l'on pouvait se procurer des cigarettes terriennes. « Personne, absolument personne, » répéta Mattern.

Les ombres frémirent et se firent plus opaques. « Alors, c'est que je deviens imprudent. Je vieillis. »

— « Tout le monde peut commettre une erreur, » répliqua Mattern d'une voix rassurante. « Essaye seulement de faire un peu plus attention. » Et il avança une tour.

L'ombre rampa vers l'échiquier, toucha un fou, hésita, déplaça un pion. Il vieillit, songea tristement Mattern en s'emparant de la pièce. Autrefois, je ne pouvais jamais le battre et, aujourd'hui, je gagne deux parties sur trois.

— « Es-tu satisfait de cette femme ? » demanda anxieusement son partenaire. « Elle ne t'a pas déçu ? Te plaît-elle autant que le jour où tes yeux se sont posés sur elle pour la première fois ? »

— « Bien sûr ! On dirait que c'était toi et non pas moi qui as rêvé d'elle pendant toutes ces années. »

— « Sans doute partagions-nous ces rêves... »

— « Et tu ne l'avais jamais vue ! » Mattern regarda intensément la masse d'ombre. « Et toi, es-tu déçu ? »

— « Certainement pas. Tu sais que, pour moi, une femme humaine est simplement un objet d'art. Et celle-ci est belle, vraiment belle. Mais je craignais qu'elle ne correspondît point à ton attente. Souvent, la réalité est inférieure au rêve. » La voix d'ombre se fit ironique : « A-t-elle beaucoup changé ? »

— « Très peu, » répondit Mattern, à nouveau absorbé par la partie. « On dirait qu'il ne s'est pas écoulé plus d'un ou deux ans. Les femmes se débrouillent de façon surprenante ! »

L'ombre soupira : « Effectivement. C'est que le sexe féminin est plein de mystères. »

Ils jouèrent pendant quelque temps en silence. Finalement, le kqyrès reprit la parole : « Tu auras besoin d'énormément d'argent pour offrir à une femme aussi belle le cadre qui lui convient. »

— « J'ai énormément d'argent. Plus qu'assez. »

L'ombre s'agita si violemment que Mattern cilla. « Pas assez pour les choses qu'elle mérite. Les bijoux, les palais, les planètes... »

— « Je sais une chose qui lui ferait le plus grand plaisir : que tu ne sois pas tout le temps collé à moi, kqyrès. Si seulement tu pouvais rester à bord quand je n'y suis pas ! Non que je n'apprécie pas ta compagnie, » s'empressa-t-il d'ajouter. « Mais Lyddy semble extrêmement nerveuse. »

— « Crois-tu donc que cette situation me plaît plus qu'à toi ? Mais ce sont les ordres de la mbretersha. »

Mattern soupira. « Je suppose qu'elle sait ce qu'elle fait. »

Les ordres de la mbretersha étaient absolus et nul ne pouvait les enfreindre, sinon un univers, au moins, risquerait d'être anéanti. Il y avait encore bien des choses que Mattern ne comprenait pas et qu'il n'apprendrait probablement jamais.

« Il est étrange, » continua-t-il d'une voix songeuse, « que Lyddy t'ait vu, alors que moi qui sais que tu es là, je puis à peine te distinguer. » Il n'ignorait pas que, délibérément, le kqyrès déphasait ses vibrations afin d'épargner l'horreur de son aspect, non seulement à ceux qu'il risquait de rencontrer accidentellement, mais aussi à lui, Mattern. Un danger, toutefois, demeurait : celui des miroirs. Sachant quelle était l'apparence des kqyrès dans cet univers, sachant aussi quelle était la sienne dans leur continuum, Mattern ne concevait aucun doute : une telle révélation serait terrorisante. Mais cela ne l'empêchait nullement d'être intrigué.

— « Je persiste à croire que quelqu'un lui a dit où regarder et pour quelle raison, » dit l'ombre.

— « Ne sois pas ridicule ! » s'exclama violemment Mattern, bouleversé à l'idée que le secret qu'il conservait jalousement pût ne pas être un secret. « Essaye simplement de faire attention quand elle est là. Vibre plus fort, fais quelque chose... »

— « J'agirai au mieux de mes bien modestes possibilités. » L'ombre hésita et reprit : « Ne penses-tu pas que si tu lui disais la vérité... »

— « Tu es fou ? Elle aurait une crise de nerfs ! »

— « Autrefois, tu n'aurais pas parlé d'elle sur ce ton, » fit la voix sur un ton de reproche.

— « Ce n'est pas cela que je voulais dire, » s'empêtra Mattern. « C'est simplement que... En fait, aujourd'hui, j'ai moi-même de la peine à me rappeler la vérité. »

3

CETTE vérité remontait-elle à l'époque où il avait rencontré le kqyrès, quinze ans auparavant ? A celle où il avait vu Lyddy pour la première fois, vingt ans plus tôt ? Etait-elle plus ancienne encore ? Datait-elle de ses seize ans, du jour où, il y avait de cela vingt-quatre ans, il avait tué son beau-père ? Il revoyait encore Karl Brodek allongé par terre, le crâne fracassé ; il ressentait encore l'affolement et la terreur qui l'avaient envahi lorsqu'il s'était rendu compte de ce qu'il avait fait...

Il avait fui, avait quitté la petite communauté de Fairhurst — l'une des planètes de Clytemnestre — et avait gagné la capitale où il s'était embarqué sur un des petits cargos qui faisaient la navette entre les mondes de ce système. Aucune des quatre planètes clytemnes-

triennes n'était habitable pour les humains, mais il y avait sur deux d'entre elles des centres miniers et l'une possédait une civilisation indigène suffisamment avancée pour permettre une petite activité commerciale, d'ailleurs assez peu rentable.

Pendant quatre ans, Len Mattern était passé d'un rafiot de dixième ordre à l'autre, d'un travail sous-payé à l'autre, sans jamais sortir des limites du système de Clytemnestre. Quand il eut la certitude que ses anciens voisins ne lanceraient pas la police à ses trousses, il décida qu'il ne le quitterait pas. Ce n'était pas qu'il était attaché au système de Clytemnestre : le Saut lui faisait peur, c'est tout.

La plupart des spationautes ne surmontent jamais totalement leur terreur du Saut hyperspatial mais, chez Len, cette terreur était presque une obsession. Il en avait honte, d'autant plus qu'il soupçonnait que les croyances indigènes n'étaient pas étrangères à ses craintes exagérées.

Les colons qui se respectaient ne se liaient pas avec les non-humains mais, au début, alors qu'il redoutait que ses semblables ne cherchent à mettre la main sur lui, Mattern ne se sentait vraiment en sécurité que chez les flluskas. Il avait un peu appris leur langue et passait tout son temps libre sur Liman, leur planète. Son atmosphère était pour lui irrespirable mais il y avait les dômes commerciaux : personne ne voyait d'inconvénient à ce qu'il les utilisât quand il n'y avait pas de transactions.

Les flluskas étaient un peuple religieux. Leurs dieux et leurs démons étaient semblables à ceux des cosmogonies terrestres. Seulement, si, très conventionnellement, les premiers habitaient le ciel, l'hyperespace était la résidence des seconds. Len n'était pas assez intellectuel pour s'étonner qu'un peuple aussi primitif ait pu introduire dans sa théologie le concept d'hyperespace. Il se contentait simplement de partager la terreur que l'hyperespace suscitait chez les flluskas.

L'année où il fêta son vingtième anniversaire, le *Persée*, un des vaisseaux stellaires au long cours de la ligne Castor-Capella, fit escale à la station : il lui manquait un homme d'équipage. L'absent était en prison, attendant de savoir s'il aurait à répondre du délit d'assassinat ou d'attaque à main armée. Le *Persée*, lui, ne pouvait se permettre d'attendre. On passa la station au peigne fin et il se trouva que Len fut l'individu le plus capable sur lequel on pût mettre la main.

Normalement, les vaisseaux stellaires ne recrutaient que du personnel qualifié. Le dernier des matelots lui-même était censé avoir passé un nombre minimum d'années dans les écoles de l'espace, car, en principe, tous les officiers sortaient du rang, même

dans la flotte marchande. En dépit de son manque de formation, Len se vit néanmoins offrir le poste vacant. Les grands bâtiments voyageaient toujours à effectif plein afin de ne pas prêter le flanc aux poursuites légales en cas d'incident.

Len n'ignorait pas qu'il avait là une chance phénoménale : non seulement cette embauche signifiait de l'argent, plus d'argent qu'il n'en avait jamais vu, mais elle lui donnait en outre l'occasion de quitter le système de Clytemnestre. Cependant, il avait peur, terriblement peur. « Je n'ai jamais fait le Saut, » dit-il d'une voix mal assurée à l'officier en second.

— « Vous ne serez jamais un vrai spationaute tant que vous ne l'aurez pas fait. » Le second s'efforçait d'être patient car, sans Len Mattern, son équipage ne serait pas au complet.

— « J'ai entendu dire que... que les choses changent de forme dans l'hyperespace. »

— « Peut-être. Peut-être aussi est-ce leur véritable forme que l'on voit. Qui saura jamais la vérité ? »

Len passa sa langue sur ses lèvres sèches et insista : « Il paraît qu'il y a des gens — ou, du moins des êtres — qui vivent dans l'hyperespace. » C'était une histoire qu'il tenait de spationautes qui avaient fait le Saut. Même s'il avait cru aux démons des flluskas, il aurait eu assez de bon sens pour ne pas l'avouer à un officier stellaire, un homme qui avait de l'instruction, originaire des Planètes Proches, peut-être même de la Terre. D'ailleurs, il était notoire que les spationautes mentaient sans vergogne. Peut-être Len s'était-il ridiculisé.

Mais le second ne fit que rire. « Les lois de la Fédération interdisent tout contact avec les créatures de l'hyperespace. Si nous les laissons tranquilles, elles nous fichent la paix. »

Len aurait préféré que l'officier se fût moqué de lui et lui eût affirmé qu'il n'y avait rien dans l'hyperespace...

— « Est-ce que nous les verrons ? »

— « Est-ce qu'un navire spatial normal nous voit ? » rétorqua l'officier. « Les créatures de l'hyperespace vivent sur leurs planètes et nous faisons de grands détours pour éviter celles-ci. C'est tout simple. » Et il ajouta : « Pourquoi avez-vous si peur, mon vieux ? Aucun navire ne s'est perdu dans l'hyperespace depuis deux siècles et il y a des années que l'on n'a pas signalé de coup de chien. »

— « De coup de chien ? » répéta Len.

— « D'accidents. C'est un terme technique. Vous courez des risques beaucoup plus gros en vous baladant dans ces espèces de boîtes à sardines de cabotage. »

En définitive, Len capitula —

devant le bon sens plus que devant les arguments de l'officier — et signa pour un voyage. Il dut remplir les formulaires indispensables — il avait l'impression qu'il y en avait des centaines. A la question : *quels sont vos parents les plus proches ?* il laissait à chaque fois un blanc.

L'officier en second parut étonné : « Vous n'avez donc aucun parent ? »

— « Aucun. » Len s'abstint de parler du demi-frère qu'il avait laissé sur Fairhurst. Un gosse de cinq ans... à quoi bon ? D'ailleurs le gamin ne savait probablement même pas qu'il avait un frère : il n'avait pas un an lorsque Mattern était parti. Une des femmes stériles avait dû l'adopter et l'élever comme s'il s'agissait de son propre enfant.

Len Mattern remplit donc tous les papiers et fut porté sur le rôle d'équipage. Et, pour la première fois, il accomplit le terrible Saut hyperspatial.

Les simples passagers transtellaires n'arrivaient jamais à comprendre pourquoi le Saut était invariablement qualifié de « terrible ». Il y avait une raison bien simple à cela : avant le Saut, on mélangeait une drogue à leurs cocktails, à leur dîner ou à l'eau potable et, le lendemain, quand ils se réveillaient, ils constataient qu'ils avaient dormi d'un sommeil de plomb ; la chose ne devait donc pas être aussi terrifiante qu'on le prétendait. Bien sûr, les habitués des croisières transtellaires finissaient fatalement par avoir la puce à l'oreille. Un jour ou l'autre, ils manquaient un repas ou s'abstenaient de boire et étaient ainsi réveillés au moment du Saut. Mais les Compagnies ne prenaient pas de risques avec ces passagers dévoyés qui se retrouvaient, comme tout le monde, bouclés dans leurs cabines où l'on avait pris soin de dissimuler des miroirs derrière des écrans de métal.

Néanmoins, en dépit de toutes les précautions, on ne pouvait alors les empêcher de s'examiner eux-mêmes, de s'apercevoir qu'ils avaient soudain trop de bras ou trop de jambes. Ou ni bras ni jambes mais des tentacules. Ou que leur peau se recouvrait d'écailles étincelantes. Ou qu'ils avaient un œil surnuméraire derrière la tête. Et, lors de leur prochain Saut, ils suppliaient qu'on les drogue.

L'équipage, lui, ne pouvait pas être drogué. Il fallait qu'il soit éveillé pour s'occuper du vaisseau. Le credo du Service Spatial stipulait que l'on ne pouvait pas accorder plus de confiance à une machine qu'à un extra-terrestre, à un non-humain. Il fallait que l'homme soit responsable en dernier ressort — sinon le risque était trop grand. Cela faisait partie de la tradition de l'espace, au même titre que les haches primitives fixées aux cloisons et destinées à se frayer un passage pour

atteindre les dispositifs modernes de lutte contre l'incendie. A ceci près, bien entendu, que, si le feu se déclarait vraiment, on aurait plus vite fait d'appuyer sur le bouton qui déclencherait immédiatement les appareillages anti-incendie automatiques. Et pourtant les haches étaient là, comme elles l'avaient toujours été — et il fallait qu'elles soient astiquées aussi soigneusement que tous les objets métalliques du bord.

Chaque fois qu'un vaisseau faisait le Saut, son équipage demeurait éveillé. Les hommes voyaient l'espace et le temps se modifier sous leurs yeux. Ils voyaient leurs camarades devenir des monstres. C'était là un spectacle épouvantable, même si l'on savait qu'il ne s'agissait pas d'une transformation réelle mais simplement de la révélation d'un autre aspect des êtres. Le sentiment que l'on éprouvait alors était encore pire que la seule vision. C'était comme si l'on vous retournait entièrement, organe par organe — le cœur, le foie, les tripes et tout le reste, minutieusement, à la façon d'une femme qui ôte ses gants, les lissant délicatement avec des gestes précis. Ce qu'il y avait de diabolique, c'était que cela ne faisait pas mal. On vous dépiautait, on vous écartelait — et vous n'aviez pas mal. C'était ce décalage, plus que n'importe quoi d'autre, qui... bref, voilà pourquoi on bénéficiait de la haute paye sur les navires stellaires. Nombreux étaient les hommes d'équipage qui devenaient fous.

Tout cela, Len Mattern en avait entendu parler et il s'y attendait — mais il ne suffisait pas de s'y attendre pour être prêt à affronter ce genre de réalité. Il savait qu'il y avait encore autre chose — quelque chose que le second paraissait étrangement désireux de nier. « Vous n'avez rien vu derrière les hublots, rien, » dit-il à Mattern après le Saut. « C'était simplement un effet de votre imagination. »

Mattern était suffisamment ancien dans le métier pour être capable de distinguer les phantasmes de la réalité. Peut-être les créatures de l'hyperespace vivaient-elles sur des planètes, mais elles ne respiraient apparemment pas l'atmosphère de ces dernières de la même façon que les êtres humains respiraient l'air : aussi n'étaient-elles pas confinées dans les limites de leurs mondes. Elles pouvaient errer librement dans le crépuscule sans étoiles de leur univers. Et, si pacte il y avait, ce devait donc être des créatures intelligentes — Len s'en serait aperçu de toute façon car elles lui avaient parlé. Leurs voix — qui retentissaient dans son esprit plus qu'à ses oreilles — traversaient l'épaisse paroi du vaisseau, cajoleuses, insistantes, captieuses. Et Len avait bouché ses oreilles et fermé son esprit. Parce qu'il avait peur.

A la fin du voyage, on lui of-

frit un emploi permanent sur le *Persée.* « En général, nous n'embauchons pas les gars des Planètes Lointaines, » lui dit le second d'un ton songeur. « Ils n'ont pas la formation voulue. Mais vous êtes un bon matelot. »

Len était tendu. Il ne savait pas s'il voulait ou non cet emploi. L'officier poursuivit :

« L'univers s'élargit et, tôt ou tard, nous serons contraints de diversifier les équipages, de recruter un personnel non entraîné, peut-être même... » (il hésita) « des extra-terrestres. Il arrive parfois que l'entraînement finisse par empêcher l'homme de penser par lui-même. Mais le gros ennui avec les gens sans formation est qu'ils ont souvent beaucoup trop d'imagination. Ils pensent à des choses qui ne sont pas vraies, ils voient des choses qui ne sont pas là. »

— « Je comprends, capitaine. Je laisserai mon imagination au réfrigérateur jusqu'au moment où j'aurai besoin d'elle. »

Dès lors, Len ne vit rien de plus, derrière les hublots, que ce que voyaient ses camarades conditionnés comme il convenait.

4

Len Mattern appartint pendant plus de trois ans à l'équipage du *Persée.* Petit à petit, à partir de ce qu'il observait et de ce que ses camarades lui racontaient, il apprit tout ce qu'il était possible de savoir sur l'hyperespace — et ce n'était pas beaucoup. Les choses y étaient différentes de ce qu'elles étaient dans l'espace normal ; même leurs propriétés mécaniques changeaient. Néanmoins, le Saut était sans danger tant que les navires ne s'arrêtaient pas. Tant qu'ils se bornaient à traverser cet autre univers, ils n'étaient pas réellement là, en quelque sorte ; aussi les éléments dont ils étaient composés ne changeaient pas, bien qu'ils parussent subjectivement se métamorphoser.

A moins, bien entendu, que le vaisseau n'entrât en collision avec quelque chose. Alors, tout devenait réel. C'est là qu'intervenait le pacte : il était destiné à empêcher les collisions. Tous les commandants de bord avaient, enfermées dans leurs cabines, les cartes de cet autre univers, qui donnaient, traduites en termes spatiaux normaux, les coordonnées des mondes hyperspatiaux. Ainsi, quand le navire faisait le Saut, il n'y avait aucun risque qu'il se matérialisât à l'intérieur d'une planète, la détruisant et se détruisant du même coup. Le simple fait de frôler l'un de ces mondes hyperspatiaux pouvait avoir des conséquences catastrophiques. Seuls les capitaines avaient le droit de regarder ces fameuses cartes. Entre des mains irresponsables, elles auraient été de la dynamite.

Len serait resté à bord du *Per-*

sée jusqu'au moment où il aurait eu une longue barbe blanche si, un jour, l'astronef n'avait fait escale dans le système d'Hespéria et s'il n'y avait rencontré Lyddy. Hespéria était un petit soleil rose autour duquel tournaient quatre planètes et les débris d'une cinquième. La plupart des systèmes solaires de la galaxie possédaient des ceintures d'astéroïdes identiques. Len en découvrit la raison plus tard. Trois des quatre planètes hespériennes étaient des blocs de rochers stériles. La quatrième, Erytheia, était presque entièrement une mer, un océan calme, quelquefois bleu, quelquefois violet quand le soleil était à son zénith. Il y avait un petit continent, au nord, où régnait un éternel printemps ; un autre, un peu plus vaste, au sud, où régnait un éternel été ; et, à l'ouest, une grande île dont le climat, disait-on, était plus agréable que l'été et le printemps réunis.

L'atmosphère d'Erytheia était qualifiée d'atmosphère de type terrestre — c'est-à-dire que l'homme pouvait y respirer. Une définition fort insuffisante : l'homme pouvait aussi respirer l'atmosphère de la planète de Ziegler, mais on avait quelquefois envie de mourir plutôt que de continuer à respirer l'air de Ziegler. L'atmosphère erythéienne était plus douce et plus pure que celle de la Terre. Les fruits étaient comestibles et la faune était constituée de petites créatures affectueuses. Mais la surface non immergée était trop faible pour le maintien d'une colonie se suffisant à elle-même : ç'aurait été la misère en l'espace de quelques générations.

Que faire d'un paradis miniature situé dans un secteur écarté de l'espace, sinon le transformer en lupanar huppé et en casino de luxe ? Seuls les gens très riches pouvaient se permettre d'entreprendre un aussi long voyage pour admirer le paysage et, arrivés à destination, il leur fallait quelque chose de plus que le paysage. Il leur fallait des distractions.

Il était inévitable que le *Persée* fît halte à Hespéria. Il était inévitable que Mattern vît Lyddy, qui était l'une des sept merveilles de ce système. Il n'y avait alors que peu d'années qu'elle avait quitté la Terre et Len n'avait jamais imaginé, même en rêve, qu'une femme pût être aussi belle.

Contrairement aux femmes des Planètes Lointaines, généralement trapues et taillées pour les grosses besognes, Lyddy était mince avec un col de cygne. Len eut l'impression de l'avoir déjà vue — où cela ? dans une vision ? en rêve ? en tout cas pas dans le monde réel. Mais il comprenait que des hommes pussent franchir des années-lumière pour elle.

Ses tarifs, eux aussi, étaient astronomiques. Néanmoins, il mit de l'argent de côté dans l'espoir

d'avoir suffisamment d'économies au bout de deux ans pour passer une nuit avec elle. C'était un but et il n'avait encore jamais eu de but dans sa vie, même aussi minime ; jusqu'à présent son existence avait été celle d'une épave éternellement à la dérive. Il se procura un portrait en relief de Lyddy qu'il fixa derrière la porte de son placard et s'estima heureux de rêver à elle, même si cela déchaînait les quolibets de ses compagnons.

Lors de son Saut suivant, il constata sans possibilité d'erreur que, non seulement les créatures de l'hyperespace étaient capables de communiquer avec lui, mais qu'elles pouvaient aussi pénétrer à leur gré dans son esprit et lire ses pensées. Cela lui donna l'impression d'être nu et vulnérable. Pourquoi ses camarades ne les voyaient-ils pas également ? Pourquoi était-il l'unique cible des hyperspatiens — les xhindis, selon le nom qu'ils se donnaient ?

— « Faites ce que nous vous demandons, » disaient-ils doucement, « et un seul voyage vous enrichira suffisamment pour que vous l'ayez à vous une semaine, un mois, un an. Faites ce que nous vous demandons et vous l'aurez à vous pour l'éternité. »

— « Mais je veux juste passer une nuit avec elle, » protestait-il.

Alors, ils avaient ri. Et l'un d'eux, dont l'esprit était particulièrement séducteur, avait ajouté : « Est-ce donc tout ce que vous souhaitez ? Vraiment tout ? » Ils avaient alors commencé à énumérer tout ce que pouvait être les désirs d'un homme — et ils avaient indiscutablement l'air de connaître à fond l'humanité et ses appétits les plus secrets.

Par la suite, Len s'était mis à réfléchir. Ce serait merveilleux d'avoir Lyddy pour lui tout seul — au moins quelque temps. Merveilleux de pouvoir lui offrir de jolies robes, des bijoux. Et il y avait autre chose encore qui serait merveilleux : peut-être pourrait-il se faire arranger les dents et redresser la jambe que son beau-père lui avait cassée le jour où sa mère était morte, et qui ne s'était jamais recollée convenablement. Avec de l'argent, il pourrait faire des tas de choses. Il ne s'était jamais rendu compte qu'il y avait tellement de choses qu'il désirait !

Dès lors, il commença à considérer que son salaire, qui jusqu'ici lui avait paru confortable, était misérable. Il se disait qu'il pourrait gagner davantage ailleurs ; peut-être n'avait-il pas d'instruction mais il avait l'esprit vif et des principes qui fondaient comme neige au soleil. Néanmoins, il n'avait pas besoin de faire appel aux hyperspatiens : il existait une foule de moyens illégaux de faire de l'argent dans le cadre des activités normales. C'est ainsi que Len renonça à la sécurité monotone de l'astronef, pour

se mettre en quête d'une entreprise qui lui apporterait rapidement de copieux bénéfices.

Il rendit visite au capitaine Ludolf Schiemann, une de ses vieilles relations. Schiemann était un personnage d'une réputation douteuse, un ex-spationaute de la Terre, propriétaire d'un astronef délabré, un modèle préhistorique, qui tenait avec des bouts de ficelles et du sparadrap.

Il avait pour base d'opérations la zone de Capella IV. Il prenait toutes les cargaisons qui se présentaient. Si sa *Walkyrie* lui permettait de joindre les deux bouts, c'est qu'il acceptait des missions que tous les autres commandants refusaient. Des missions quelquefois dangereuses et la plupart du temps illégales. Les risques étaient démesurés par rapport au profit et c'est pourquoi Schiemann n'avait jamais pu recruter qu'un seul homme d'équipage, un certain Balas, qui était grand, robuste, pas trop vieux, mais fou. Balas avait jadis servi sur les grands vaisseaux de ligne et il avait craqué trop tôt pour avoir droit à une pension.

Mattern avait rencontré Schiemann dans un bar de Burdon, la capitale de Capella IV, et buvait quelques verres en sa compagnie chaque fois que le *Persée* et la *Walkyrie* faisaient escale en même temps. Schiemann avait une blague favorite qu'il ressassait sans jamais s'en lasser : « Si jamais tu en as marre du *Persée,* mon petit Len, si tu en as marre de bien bouffer, d'avoir de l'eau chaude et une cabine confortable, tu peux toujours venir me trouver. Il y aura une place pour toi à bord de la *Walkyrie.* T'as pas de soucis à te faire. »

Cette fois, Mattern alla le trouver pour lui dire qu'il acceptait sa proposition.

Les yeux du vieux bourlingueur en sortirent de leurs orbites. « Tu veux laisser tomber le *Persée* pour un emploi sur mon rafiot ? T'es encore plus dingue que Balas ! »

— « C'est pas un emploi que je veux, papa, » rectifia Mattern. « Je veux une participation. A cinquante pour cent. »

Schiemann éclata de rire. « Parole, ce coup-ci, tu dois te figurer que c'est moi qui suis cinoque ! Te refiler la moitié de mon navire... comme ça ! pourquoi que tu veux pas aussi que je t'en fasse cadeau en toute propriété ? » Et il tira sauvagement sur sa pipe en bois de Vénus.

— « Allez... Parlons sérieusement et ne nous racontons pas de salades. Tu es un truand, papa, mais un truand tellement tordu qu'avec toi on a l'impression que le crime ne paie pas. Et moi, je vais te dire : tu bousilles le métier. T'as pas d'organisation, pas de méthode, pas d'imagination. Moi, j'ai tout ça. Ta contribution, c'est le rafiot. La mienne, c'est la

technique. A nous deux, on fera fortune. »

— « Et modeste avec ça, madame ! T'as dû en apprendre un sacré bout de technique comme matelot de pont ! D'accord, je veux bien qu'il n'y en ait pas deux comme toi dans tout l'univers pour briquer les cuivres, mais... »

Len l'interrompit : « Ecoute voir, papa. Je te propose un marché. On fait équipe pendant un an. Si, au bout de ce temps, ton capital n'a pas triplé, je renonce à mes cinquante pour cent. C'est honnête, non ? »

Schiemann n'était toujours pas persuadé que Len ne le prenait pas pour un pigeon. Etant ce qu'il était, il n'était pas question pour lui de se lancer dans un procès, si assuré qu'il pût être de la justesse de sa cause. Mais il ne pensait pas que Len soit fourbe au point de manigancer quelque chose d'aussi retors, et il n'y avait rien à faire, ce petit gars lui bottait. Aussi accepta-t-il la proposition, non sans ajouter : « Je devrais quand même aller consulter un psychiatre ! » Mais avant la fin du quatrième voyage, il dut se rendre à l'évidence : il n'avait jamais pris une décision plus sage au cours de toute son existence. Sous la direction de Len, la *Walkyrie* ramassait de l'or à la pelle.

D'une façon relative, bien sûr. Il fallut six mois et plus de douze voyages pour que Mattern parvienne à faire assez d'économies pour passer une nuit avec Lyddy. Et, à chaque Saut, les hyperspatiens lui répétaient : « Une nuit, ce n'est pas suffisant. » Et le charmeur insistait : « Vous devez avoir plus d'ambition. Qui pourrait se satisfaire de si peu ? »

Enfin, il l'eut, cette fameuse nuit. Elle fut merveilleuse, elle fut extatique, elle fut conforme à tous ses rêves — mais elle fut trop courte. « Au revoir, mon lapin, » lança Lyddy quand il partit. « Reviens me voir un de ces jours. »

Elle voulait dire : « Quand tu auras un peu plus d'argent. » Et ce fut tout.

Pour elle, pas pour lui. Il s'aperçut qu'il ne pouvait la chasser de son esprit. Une nuit, ce n'était pas assez. Les xhindis avaient raison. Maintenant, il la voulait pour lui seul, pour la vie entière, sinon pour l'éternité.

Il ne se berçait pas d'illusions romanesques, n'espérait pas qu'elle accepterait de le suivre par amour. Il s'était vu trop souvent dans la glace fixée derrière la porte de sa minuscule cabine, et c'est avec une froide objectivité qu'il s'examinait. D'une taille inférieure à la moyenne, boiteux, le teint malsain de ceux qui ne connaissent guère le soleil, Len Mattern, à vingt-quatre ans, en paraissait quarante. Il était vain d'attendre qu'une femme ordinaire tombât amoureuse de lui. Alors, une déesse de l'amour...

Mais une déesse de l'amour qui aimait l'argent pouvait s'acheter. Seulement, il fallait, pour cela, des masses d'argent. Quelle que fût l'efficacité des méthodes commerciales de Mattern, la *Walkyrie* n'était qu'une vieille coquille de noix et son champ d'activité était étroitement limité. Il n'y avait qu'une seule solution : l'hyperespace.

Il retrouva Schiemann dans le poste de contrôle, en train de sucer béatement sa bouffarde. « Ecoute voir, papa. On est en train de perdre notre temps et notre jeunesse. Il faut quand même se décider à voir grand. »

Schiemann adressa au jeune homme un regard débordant de confiance. N'ayant pas de famille, il en était venu à considérer Len comme son fils et, en fait, il en avait fait son héritier. « Je t'écoute, mon petit Len. Qu'est-ce que tu envisages : plaquer le secteur et se rapprocher de la Terre, pas vrai ? »

— « Ce n'est pas exactement cela. On va foncer dans l'hyperespace. »

— « D'accord, » approuva Schiemann en soufflant un rond de fumée. « Si on se barre d'ici, il faudra bien passer par l'hyperespace. C'est logique. Mais pour aller où ? »

Len luttait pour ne pas trahir la tension qui l'habitait. « Nulle part. On s'arrêtera dans l'hyperespace. »

Schiemann en laissa tomber sa pipe. Il la rattrapa et poussa un juron étouffé quand le fourneau brûlant toucha sa peau. Il dévisagea Mattern. « Tu rigoles ! » Et il se prépara à rire.

Len hocha la tête. « Non, papa, je ne rigole pas. Je n'ai jamais été aussi sérieux de ma vie. On va amener de la camelote dans l'hyperespace. Pour la mem... la mem... oh ! flûte, je n'arrive pas à prononcer son nom ! La reine de Ferr, quoi, ou quelque chose comme cela. Ferr, c'est une de leurs planètes. Elle a envie de came terrienne, qu'elle dit, et elle a promis de se montrer chic avec nous si on lui en apporte. Ça paraît être un marché intéressant. »

Un long silence s'établit et ce fut Schiemann qui, finalement, le rompit : « Je ne vais pas prétendre que je suis un petit saint, mon vieux Len. J'ai menti, j'ai escroqué, j'ai fait de la contrebande, j'ai volé. Mais ça, je ne marche pas. Les lois de la Fédération, je m'en fous éperdument : ce sont des hommes qui les ont inventées et les hommes peuvent les briser. Mais agir contre les lois de la nature, c'est une autre paire de manches. » Et, sur ces mots, il sortit du poste de contrôle.

Len regagna sa cabine et commença à faire son sac. Ainsi qu'il s'y attendait, Schiemann ne tarda pas à surgir.

— « Qu'est-ce que tu fabriques ? »

— « Je me tire. J'en ai ma cla-

que de bosser à la petite semaine. »

— « Tu me quittes ? Tu me laisses tomber ? Comme une vieille paire de pompes ? Et notre amitié ? Ça ne compte pas pour toi ? »

— « Bien sûr que si. Si je trouve un moment, je t'écrirai. »

Le visage du vieux pirate se creusa de rides. « Ecoute voir, petit... Si on ne va pas dans un secteur trop important, peut-être bien que... »

— « Tu sais bien qu'on n'aura pas la moindre chance, » jeta Len en parlant avec dureté pour dissimuler ses véritables sentiments. « Dans les secteurs proches de la Terre, il y a des vaisseaux plus grands et plus rapides avec des types plus coriaces dedans. Et ils ne seraient pas contents du tout de nous voir rappliquer. »

— « Je préférerais tenter le coup plutôt que de... »

— « Non, nous n'aurions pas l'ombre d'une chance. On se ferait réduire en purée. Le seul moyen, si on veut se remplir sérieusement les fouilles, c'est l'hyperespace. Il faut qu'on fasse ce que personne n'a encore jamais fait. »

D'après ce que les xhindis lui avaient dit, ce n'était pas tout à fait vrai. Mais presque. Cela avait déjà été fait, pas très souvent et pas depuis longtemps. Mais cela avait été fait ! Donc, c'était possible. Autrement, Len n'aurait pas voulu s'y risquer... Quoique, à la réflexion...

— « Pourquoi est-ce que tu veux avoir tellement d'argent, Len ? Est-ce qu'on a besoin d'un truc aussi énorme ? On a un bon petit boulot pépère et sans histoires, presque comme si on était d'honnêtes hommes d'affaires. A quoi bon chercher des ennuis ? »

— « Si j'avais voulu mener une existence pépère, je n'aurais pas quitté le *Persée*. Alors, ne me casse pas les oreilles avec ta sécurité ! »

La pipe tremblait dans la main de Schiemann. « Donne-moi au moins un bout de temps pour réfléchir, Len. »

— « D'accord, » répondit Mattern. A sa façon, il aimait bien le vieux, mais l'enjeu était trop important. Il lui fallait Lyddy, il lui fallait de l'argent, il lui fallait... il lui fallait quelque chose sur quoi il était incapable de mettre un nom mais dont il avait un besoin désespéré. « Je te laisse six mois. »

Six mois plus tard, Schiemann donna sa réponse : c'était non. Un non catégorique. « Au revoir, » dit Len.

— « Eh bien, soit ! » soupira Schiemann. « Mais tu le regretteras. Nous le regretterons tous. » Et il capitula.

Ils embarquèrent donc tous les deux à bord de la *Walkyrie* — avec Balas bien sûr, mais naturellement, on ne va pas demander son avis à un fou — et ils mi-

rent le cap sur l'hyperespace. Len savait exactement où il voulait aller bien qu'il n'eût pas de cartes. La brèche qu'il avait localisée et qu'il gardait présente dans son esprit se trouvait dans leur secteur.

Schiemann le laissa s'occuper de tous les détails, y compris du choix de la cargaison. Len prit du charbon. Il savait que les xhindis désiraient des matériaux venus de l'espace normal mais ignorait exactement lesquels. La valeur intrinsèque ne jouait pas car la marchandise prenait une forme nouvelle dans l'hyperespace — d'où d'énormes possibilités de profit. Quelque chose qui ne valait rien dans l'espace normal pouvait se transformer en un matériau sans prix dans l'hyperespace — et vice-versa. La distribution des éléments différait d'un univers à l'autre et tous deux se complétaient fondamentalement.

Il n'y avait qu'un seul obstacle : ce qui était stable dans l'espace normal pouvait être instable dans l'hyperespace. Sans expérience pratique, le voyageur passant d'un continuum à l'autre était incapable de savoir si la matière qu'il transportait, dont il se vêtait ou qui le composait lui-même resterait stable. Elle pouvait se métamorphoser en liquide ou en gaz ; elle pouvait se transformer en énergie et exploser ; elle pouvait cesser d'être solide d'innombrables façons.

Et, comme si cela ne suffisait pas, un matériau qui s'était révélé stable dans les deux univers pouvait encore s'avérer instable, pour peu qu'il comportât un élément ou une combinaison d'éléments potentiellement instables. Cela pouvait se produire accidentellement, ce qui rendait l'entreprise tout entière extrêmement hasardeuse et expliquait l'interdiction de nouer des rapports inter-univers.

C'est pour une raison très simple que Len avait choisi d'emporter du charbon. Il avait lu quelque part que le charbon et le diamant étaient des aspects différents du même élément et il supposait qu'il en allait pareillement dans l'hyperespace. Cependant, même s'il avait été instruit, cela ne l'eût pas aidé à déterminer la meilleure cargaison. Les xhindis lui avaient dit ce qu'ils savaient mais leur terminologie était imprécise. Ils utilisaient sa propre langue avec une correction apparente, mais leur sémantique laissait à désirer. Quant à Len, il ignorait leur idiome. Il semblait qu'ils eussent oublié une grande partie de leurs connaissances ou que leur savoir ne fût qu'un demi-savoir.

Ils étaient parvenus à lui faire comprendre que certains matériaux étaient indiscutablement dangereux mais ils n'avaient pas réussi à lui expliquer lesquels ne l'étaient pas et lesquels ils considéraient comme particulièrement désirables. Se disant que n'impor-

te quoi leur ferait plaisir, Len décida donc de leur apporter du charbon, en espérant assurer du premier coup son prestige à leurs yeux.

La *Walkyrie* atteignit l'hyperespace. Elle entra en décélération. Le ronronnement grinçant de ses moteurs diminua jusqu'à ne plus être qu'un faible vrombissement. Enfin, le vaisseau s'immobilisa, suspendu dans les ténèbres silencieuses d'un espace et d'un temps totalement étrangers. Comme il fallait s'y attendre, l'apparence de Schiemann et de Balas changea, mais Mattern les avait déjà vus tous les deux sous leur aspect de monstres. Le charbon se transforma en une substance vaguement scintillante mais qui n'était pas du diamant. Tout était paisible. Les instruments de bord n'enregistraient aucune variation thermique mais la température baissa de plus en plus dans le navire.

Et, brusquement, Matterne eut la révélation de la vérité : un piège lui avait été tendu, dans lequel il s'était jeté la tête la première. Et le plus rageant était que ses propres désirs, ses propres appétits, délibérément stimulés par les xhindis, avaient servi d'appât.

Il voulut se retourner vers l'être immonde qu'était à présent Schiemann, lui hurler : « Repartons ! » Mais il ne le pouvait pas. Son cerveau était prisonnier de quelque chose. De l'autre côté des hublots, les xhindis avaient commencé de s'agglomérer.

Ils lui paraissaient plus horribles que lors de ses précédents voyages, quand il n'était qu'une ombre fugace filant à travers l'hyperespace. A présent, bien qu'il ne doutât pas qu'ils fussent animés d'intentions amicales — en vérité, leur accueil était presque chaleureux — l'horreur envahissait Len. Il avait l'impression de sentir les molécules de son propre corps ralentir leur mouvement, ses viscères frémir et se figer.

Il jeta un coup d'œil sur Schiemann et sur Balas. Aucun des deux, il le savait, ne pouvait voir les hyperspatiens, grâce au conditionnement qu'ils avaient reçu dans les écoles de l'espace de la Terre. C'était là la véritable raison d'être de ces académies ; la formation effective des spationautes n'était qu'un élément second de leur formation. Mais Schiemann n'ignorait pas que les hyperspatiens étaient là et il pressentait leur présence. Et Balas, lui aussi, devait éprouver quelque chose : on le devinait à son attitude rigide et attentive ; il semblait presque comprendre. Savoir que les créatures de l'hyperespace étaient proches tout en étant incapable de les discerner était peut-être encore pire, se disait Len.

— « Nous... nous pouvons encore faire demi-tour, » murmura Schiemann d'une voix de fausset. Apparemment, son cerveau à lui

demeurait libre. « De grâce, Len... »

— « Non, il est trop tard ! » hurla Mattern. S'ils repartaient, il n'oserait jamais revenir et c'en serait fini de ses espoirs — Lyddv se dissiperait comme une ombre dans le brouillard. L'idée qu'elle lui échapperait était insupportable. « Nous ne pouvons plus retourner en arrière, à présent ! »

Le masque hideux qu'était le visage de Schiemann dans l'hyperespace se convulsa et des gouttes ruisselèrent là où, dans l'espace normal, se seraient trouvées ses joues flétries. « Je t'en supplie, Lennie... »

— « Je ne peux pas. Même si je le voulais, je ne pourrais pas. Maintenant que nous nous sommes arrêtés, il est trop tard. »

C'était avec effort qu'il prononçait ces mots, rejetant les objections qui se présentaient à son esprit. Il ne se souciait pas que Schiemann connût la vérité : c'était lui-même qui se refusait à la reconnaître.

— « Nous sommes sous leur contrôle, » dit-il.

5

« Soyez le bienvenu dans notre univers, Mattern, » disaient les xhindis. « Venez, suivez-nous. Nous vous conduirons au port de Ferr où tout est prêt pour votre arrivée. »

— « Le navire y sera-t-il en sécurité ? » demanda Len, se rappelant le danger qu'il y avait à entrer en contact avec la substance étrangère.

— « Il y sera tout autant qu'en n'importe quel autre lieu de cet espace. » Et la pensée captieuse ajouta : « Quels que soient les risques, souvenez-vous que nous les partageons maintenant avec vous. »

Une étincelle livide, qui devait être vivante à en juger par son agitation, les conduisit jusqu'à l'ovoïde violet et sombre qui était Ferr, puis jusqu'à l'endroit réservé à la *Walkyrie.* Les xhindis avaient agi au mieux. Probablement avaient-ils une idée assez exacte de la nature des matériaux composant l'astronef et ses occupants, extrapolée de l'observation des navires fantomatiques traversant leur espace sans s'arrêter pour devenir réels. Mais ils ne pouvaient rien devant les facteurs impondérables.

La *Walkyrie* se posa sur le port « sûr ». Au moment où elle entra en contact avec le sol vitreux, le capitaine Schiemann se désintégra en douceur. Il n'y eut pas d'explosion, pas de bruit : simplement, il fondit, devint une poudre blanche. Ce fut tout.

Sa pipe roula sur le plancher et Mattern s'entendit murmurer : « Le charbon retourne au diamant et la poussière à la poussière. » Quand la pipe de Schiemann s'immobilisa, il éclata d'un rire hystérique.

— « Tu trouves donc cela drôle ? » demanda doucement une voix derrière son dos.

Il se retourna. C'était Balas.

« Je crains de ne pas être d'accord avec toi, » continua ce dernier avec la même effrayante douceur. « Il était gentil avec moi, et avec toi aussi, Lennie. Il était fichtrement gentil avec tous les deux. Et voilà comment tu l'as récompensé. Ce n'est pas chic d'avoir fait ça, Lennie. »

Mattern ouvrit la bouche pour réfuter l'accusation mais il ne sortit de sa gorge qu'un rire gargouillant.

« Je sais que tu n'avais pas l'intention de l'effacer comme cela, » enchaîna Balas d'un ton presque affectueux. « A mon avis, ce qu'il y a, c'est que tu ne te soucies de personne en dehors de toi. Non, même pas de toi... rien que des choses que tu veux. Tu es salement cupide, Lennie. Salement cupide. »

Il parlait toujours d'une voix raisonnable. « Si je ne fais rien pour t'arrêter, tu feras à l'univers tout entier ce que tu as fait au capitaine. Je n'ai pas le droit de laisser cela se produire. Alors, tu vois, il faut que je te tue. Je suis navré, Lennie, parce que je t'aime bien, mais je sais que tu comprendras. »

Et il se rua sur Mattern, lançant en avant les quatre bras monstrueux qu'étaient ses membres dans l'hyperespace tandis qu'une lueur hideuse palpitait dans l'œil qui brillait au milieu de son front. Il n'y avait rien de dément dans ce regard.

Mattern, qui riait toujours, recula. Si Balas a recouvré la raison, peut-être bien que c'est moi qui suis devenu fou, songeait-il. Pourtant, je suis toujours conscient de tout : du danger où je me trouve, de la façon dont je me comporte. En fait, il n'y a que ce rire qui échappe à mon contrôle. Je sais où nous sommes... Balas et moi, prisonniers de ce navire, seul à seul... Je sais que l'un de nous deux n'en sortira pas vivant.

S'ils l'avaient voulu, les xhindis auraient pu traverser la coque ou ouvrir le sas d'une manière ou d'une autre. Mais ils n'essayèrent pas de le faire ; ils se contentaient de rester à l'extérieur et d'observer. Les deux humains, enclos dans un espace et un temps étrangers, étaient seuls pour régler leurs comptes. Mattern ne pouvait pas dire si les hyperspatiens se divertissaient, comme se serait divertie une foule humaine dans des circonstances analogues, mais il avait l'impression de capter un sentiment d'angoisse — une angoisse qui ne tenait pas seulement à l'issue du duel mais à un autre combat, intérieur. Allons bon ! Voilà que je commence à lire dans leurs pensées, moi aussi, se dit-il en dépit de la peur hystérique au sein de laquelle il se

débattait. Je suis en train de me rapprocher d'eux.

Balas, lui aussi, se rapprochait. Evidemment, Mattern avait un éclateur mais il n'osait s'en servir. Une décharge d'énergie étrangère risquait de déclencher une réaction capable de détruire les deux univers. Mais, les mains nues, il ne faisait pas le poids devant son adversaire, plus grand et plus fort que lui. Heureusement, il n'avait jamais prétendu être un héros, pas même à ses propres yeux ; aussi n'hésita-t-il pas à tourner les talons et à déguerpir. Balas se lança à sa poursuite le long des couloirs déserts de la *Walkyrie* qui répercutaient le rire dément du jeune homme.

Son seul espoir était de trouver un instrument contondant ou quelque chose qui ferait office d'arme. Comme il tournait à l'angle d'un corridor, Mattern aperçut la hache d'incendie primitive accrochée à la paroi, cette relique que l'on trouvait traditionnellement dans tous les astronefs, grands ou petits, en vue d'un usage hypothétique. Mais elle pouvait servir à une autre fin.

Dans un geste instinctif, Mattern décrocha la hache. Le contact du manche l'emplit d'un sentiment de puissance et de joie. Il se retourna pour affronter Balas. Son rire, à ses oreilles, n'avait plus rien de fou : c'était un cri de guerre triomphal, une clameur retentissant du fond des âges.

L'autre chargea avec la promptitude de l'éclair. Mais Mattern avait dix ans de moins que lui ; il se dit qu'il assommerait simplement Balas pour l'étourdir. Mais cela ne réglerait pas le problème. Il leva la hache et frappa.

A présent, Mattern était seul. Seul dans un espace étranger, dans un temps étranger, enfermé dans le navire avec un tas de poussière qui avait été son ami et le cadavre sanglant d'un homme qui avait été... non ! Pas son ennemi mais un autre ami, et qui, mort depuis quelques minutes à peine, commençait déjà à le hanter. Alors, Mattern se souvint de l'homme qu'il avait tué autrefois de la même manière.

Karl Brodek ne l'avait jamais hanté, mais c'était parce que Len savait que sa mort avait été juste — ce n'était pas un meurtre mais un châtiment. Brodek avait assassiné sa mère sous ses yeux, pas d'un seul coup, mais à petit feu. Et c'était le visage de sa mère qui, depuis toujours, accompagnait Len — son visage, ses yeux bleus, sa voix mélodieuse. Le seul être qu'il eût jamais aimé — son frère n'était rien qu'un peu de protoplasme vagissant. Puis il y avait eu Schiemann auquel il s'était attaché. A présent, Len Mattern était plus seul qu'il ne l'avait été de toute son existence.

Il savait que les créatures terrifiantes rassemblées autour du navire ne lui voulaient pas de mal, qu'elles n'auraient demandé qu'à le consoler. Mais c'était

encore pire. Si seulement il avait eu devant lui un ennemi en chair et en os sur lequel il eût pu se ruer, qu'il eût pu marteler de ses poings... mais son seul ennemi était l'être monstrueux dont le miroir de sa cabine lui renvoyait l'image.

Il s'aperçut que son rire s'était tari. La crise était passée et, dehors, l'anxiété qu'il avait captée tout à l'heure s'était évanouie. Il avait subi une sorte de test.

C'est alors que les xhindis renouèrent le contact, le pressant de venir les rejoindre. « Vous avez fait un bien long voyage, » disaient-ils. « Le temps est une denrée précieuse et dangereuse. Nous ne pouvons nous permettre de le gaspiller, ni vous ni nous. »

Il ne répondit pas. Il ne le pouvait pas.

S'ils l'avaient voulu, ils l'auraient contraint à sortir de force mais ils étaient bons — ou, peut-être, simplement prudents. Ils se contentèrent d'attendre en lui prodiguant des encouragements. Au bout d'un certain temps, se déplaçant avec raideur comme s'il avait des engrenages à la place de son cœur, il ouvrit le sas et sortit. Il prit pied sur la surface sombre et luisante du sol de Ferr. Mais il n'éprouvait aucune émotion — ni sentiment de peur ni sentiment de triomphe... rien. Ses sens fonctionnaient. Il n'y avait ni pesanteur ni absence de pesanteur. Il n'y avait pas d'atmosphère. Mais cela ne l'inquiétait pas, non parce qu'il ajoutait foi aux assurances que lui avaient données les xhindis — ils lui avaient garanti que, dans ce continuum, il n'aurait pas besoin de respirer — mais parce que cela lui était égal : respirer ou ne pas respirer, il s'en moquait.

— « Venez ! » disaient les xhindis. Cette fois, leurs propos étaient audibles et leurs voix physiques étaient aussi douces que leurs voix mentales.

Len avait l'impression d'avancer à travers un cauchemar tandis qu'il obéissait aux directives des hyperspatiens, dont la grâce monstrueuse et les voix musicales s'intégraient logiquement au sombre ballet auquel lui-même participait.

Les dignitaires de Ferr vinrent l'accueillir, procession fantomatique serpentant dans un paysage d'enfer — fumées, flammes et ombres — et le conduisirent auprès de la mbretersha. La mbretersha, assise sur un trône fait d'une substance inconnue, brillait de mille feux. Elle était un monstre, certes, en termes humains, mais aussi une grande dame ainsi qu'il convient à une reine, où que ce soit. En dépit de la confusion mentale où il se débattait, Len se sentit impressionné par la dignité et la pitié qui émanait d'elle.

— « Je suis absolument désolée de ce qui s'est produit, » dit-elle. « Je sais que vous portez le deuil

de vos compagnons et j'aurais voulu annuler cette audience. Pourtant, il me faut insister car plus votre séjour sur cette planète se prolongera, plus sera grand le risque que mon peuple encourt. »

Il avait déjà entendu sa voix quelque part, lui semblait-il — ou, tout au moins, perçu son type de pensée. S'il n'avait su qu'elle était la mbretersha, il se serait demandé si son esprit n'était pas l'un de ceux qui s'étaient adressés à lui, si elle n'avait pas été la plus persuasive, la plus cajoleuse des créatures dont il avait capté le chant de sirène chaque fois qu'il traversait cet univers. Mais c'était impossible. Elle était la mbretersha, la reine.

Elle lut dans ses pensées et son aspect se modifia subtilement, offrant une expression chaleureuse et amicale — un sourire. « Sachez, Mattern, que notre conception du dirigeant est différente de celle qui a cours dans votre univers. Chez nous, le chef est le serviteur de son peuple et non pas son maître. Son devoir est de s'occuper de ses sujets, de les protéger, de prendre soin d'eux de la manière qui lui paraît la meilleure. Ce sont ses sujets et non lui-même qui sont l'objet de sa fierté. Ils comptent pour lui plus que ses propres enfants. »

Etrange, songea Mattern, qu'elle envisage aussi simplement d'enfreindre les principes qui régissent son univers. Pour un rat de l'espace comme lui, c'était normal. Mais une reine !

La mbretersha répondit à la question informulée : « Notre Fédération est, comme la vôtre, une création artificielle. Ses lois ne sont rien de plus que des règles arbitraires élaborées par les différents peuples composant cet univers, dans l'intérêt supérieur de la majorité, et qui s'imposent également à la minorité. »

Mattern commençait à comprendre — du moins se le figurait-il. « Une reine sied assez mal à la démocratie. »

Son interlocutrice manifesta quelque impatience : « Il ne s'agit ni de pouvoir absolu ni de monarchie de droit divin. Simplement, mon peuple passe avant tout, même avant moi. Le monde auquel j'appartiens fait partie de moi-même et je fais partie de lui, par nature et par instinct. Ses besoins sont les miens. Quand mon peuple a faim, j'ai des crampes d'estomac. »

La plupart des dirigeants usent des mêmes arguments pour se justifier, se dit Mattern tout en prenant garde à ne pas desserrer les lèvres, mais ils se comportent tous de la même façon.

Ce commentaire intime n'échappa pas à la mbretersha : « Non, » fit-elle, « vous vous trompez. Ce n'est pas une métaphore. Mon système nerveux est accordé à celui de mon peuple. C'est une ca-



ractéristique héréditaire dans notre famille. Aussi, assumer le rôle de dirigeante n'est pas une situation plaisante. »

Effectivement, si elle disait vrai, ce ne devait pas être drôle tous les jours — éprouver toutes les souffrances de la planète et, si cette synchronisation était également psychique, assumer toutes ses angoisses ! Mattern espérait que la mbretersha capterait son incrédulité mais elle se contenta de sourire et continua de lui parler de sa planète.

Ferr n'était pas grande et c'était un monde presque entièrement aride. Jadis, sa richesse tenait exclusivement au commerce clandestin qui existait avec l'univers normal. « Et les dernières transactions remontent à un temps très, très éloigné, » précisa-t-elle. « A cette époque, c'était encore ma mère qui régnait. »

— « Que s'est-il passé ? Pourquoi ces activités commerciales ont-elles cessé ? »

— « Notre capitaine est mort de vieillesse et nous avons eu des difficultés pour lui trouver un successeur. »

— « Pourquoi est-ce si compliqué ? » demanda brutalement Mattern.

La mbretersha observa un temps d'arrêt. Quand elle reprit la parole, sa réponse fut si oblique que Mattern ne comprit pas tout de suite que c'était une réponse : « Jadis, nous avions des contacts plus nombreux avec vos semblables. Beaucoup d'entre eux connaissaient les xhindis, bien que rares eussent été ceux qui nous avaient rencontrés effectivement. Il était alors aisé de convaincre les humains de travailler avec nous. Mais votre monde est tombé sous la coupe de barbares ; les hommes ont perdu les connaissances grâce auxquelles ils pouvaient parvenir jusqu'à nous. Et quand ils les eurent reconquises, ils ne croyaient plus à notre existence. »

Mattern hocha la tête : « Les flluskas vous appellent des démons. »

— « Il y a encore sur Terre des gens qui voient en nous des démons. Ni vos dirigeants ni vos administrateurs, car ils sont trop instruits. Mais votre Corps Spatial empêche, au moyen de formules magiques et de son conditionnement, la plupart des voyageurs de l'hyperespace de nous voir et de nous entendre. En outre, ceux qui peuvent quand même nous voir et nous entendre ont beaucoup trop peur pour entamer des négociations. »

Et, avec une sorte d'espièglerie qui n'excluait pas la tristesse, elle demanda : « Sommes-nous si terribles à vos yeux, Mattern ? »

— « Je ne sais pas, » répondit Len, désorienté, d'une voix lente. « Vous l'êtes quelquefois et je sais que vous le serez encore,

mais, pour l'instant, vous... vous me paraissez presque belle. »

Il y eut un silence et Mattern craignit de l'avoir offensée. Mais elle finit par dire d'une voix douce : « Merci. C'est un grand compliment. »

Il désirait savoir pourquoi les xhindis l'avaient choisi, lui, comme leur représentant humain : « N'y a-t-il donc personne qui ait essayé ? »

— « Quelques-uns — très peu — sont entrés dans cet espace. » Et elle ajouta comme à contrecœur : « Il s'est révélé que plusieurs étaient d'une substance instable... »

Mattern était furieux contre elle et contre lui-même — furieux de n'avoir pas compris qu'on ne l'avait pas choisi. C'était tout bêtement une question de survivance. « Vous saviez donc parfaitement ce qui pouvait arriver à Schiemann ? »

— « Cela aurait pu arriver à n'importe qui, M a t t e r n. Vous n'ignoriez pas les risques que vous encouriez. Nous ne vous les avons pas cachés. »

C'était vrai. Il ne lui était pas venu à l'idée que ces risques étaient les mêmes pour tous les membres de l'équipage.

La mbretersha poursuivit : « Il y a aussi ceux qui sont devenus fous. Nous avions peur que vous ne perdiez la raison, Mattern. »

— « Et d'autres qui l'ont recouvrée ! »

— « C'est la première fois que cela se produit à ma connaissance. Mais à vrai dire, Mattern, un fou n'aurait jamais cherché à entrer en contact avec nous. »

— « Eh bien, moi, je me demande si justement il ne faut pas être fou pour avoir une idée pareille ! »

Cette fois, la remarque déplut à la mbretersha et il y eut quelques instants d'un silence glacial. « Le temps presse, » dit-elle finalement. « Il est préférable d'en finir avec ces discussions oiseuses et de parler affaires. Nous vous paierons la marchandise que vous avez apportée avec une substance qui est stable sur Terre — du moins l'était-elle jadis — et qui se transformait en quelque chose d'une très grande valeur. A votre prochain voyage... »

— « Qu'est-ce qui vous fait penser qu'il y aura un prochain voyage ? Qu'est-ce qui vous fait penser que je reviendrai ? » Il aurait vraiment fallu avoir perdu la raison pour recommencer cette aventure !

La mbretersha sourit. « Vous reviendrez, Mattern. Vous reviendrez lorsque vous aurez vu à quel point cela rapporte de faire du commerce avec nous. Et vous reviendrez parce que... »

— « Parce que quoi ? » demanda-t-il d'un ton sec qui ne convenait guère pour s'adresser à une reine.

— « Parce que votre kqyrès y veillera. »

L'éclatante créature qui se tenait près du trône s'inclina tandis que la mbretersha faisait les présentations : « Voici le seigneur Njeri, qui fut le kqyrès du précédent capitaine. Il sera le vôtre. »

— « Un kqyrès ? Qu'est-ce que c'est que cela ? » Un sentiment d'appréhension chatouillait désagréablement Mattern. « Et de quel droit... ? »

La mbretersha l'interrompit : « Votre partenaire est mort. Le seigneur Njeri est désormais votre nouveau partenaire. »

Mattern considéra la reine. Il savait qu'il était inutile de protester : il était sur le monde de la mbretersha, il était en son pouvoir. Pour le moment, il fallait se soumettre.

— « Venez, capitaine Mattern, » dit le kqyrès. « Il convient de surveiller le chargement du vaisseau. »

Ils regagnèrent donc le port. Les xhindis remplissaient les cales de la *Walkyrie* d'une bizarre substance spongieuse, qui ne pouvait manifestement n'avoir la moindre valeur où que ce soit. Et, à ses côtés, se tenait le kqyrès qui ne devait plus le quitter pendant les quinze années à venir.

— « Peut-être redoutez-vous l'effet que pourra avoir mon apparence sur les gens ? » dit le seigneur Njeri. « Tranquillisez-vous. Je serai à peine visible dans votre univers. Seuls m'apercevront ceux qui chercheront à me voir. N'ayez crainte, » ajouta-t-il avec un soupir, « j'ai l'habitude. »

— « Oui, » fit Mattern d'une voix grinçante. « Ce sera la seconde fois. Elle me l'a dit. »

— « Je sais que c'est une pensée déloyale, mais j'avais espéré que la mbretersha n'aurait pas trouvé de représentant humain avant ma mort. Je suis conscient de mes obligations à l'égard de ma planète, mais se dire que l'on va passer la fin de ses jours en exil, même si c'est un exil honorable, est une perspective qui n'a rien de plaisant. »

— « Ne vous faites pas de bile. Dès que nous serons dans l'espace normal, je vous laisserai tomber. Je ne marche pas. »

Le kqyrès donna l'impression de hausser tristement les épaules. « Vous ne pourrez pas vous défaire de moi car je suis désormais attaché à vous de façon permanente. J'irai partout où vous irez, tant que la mbretersha n'aura pas jugé bon de nous séparer l'un de l'autre. »

Mattern n'en crut pas un mot. Une fois qu'il aurait quitté cet univers étranger, aucune de ses lois ne s'appliquerait à lui.

« Et puis, » enchaîna le kqyrès, « vous exigerez de revenir. Quand vous aurez vu la cargaison, vous aurez envie de revenir. » A nouveau, il soupira. « Je connais bien votre race et je ne crois pas qu'elle ait changé. »

6

LORSQUE la *Walkyrie* eut réintégré l'espace normal, il se révéla que la cargaison dont ses cales étaient pleines était la récompense traditionnelle : de l'or. Ce n'était évidemment plus le métal le plus précieux de l'univers mais sa valeur, néanmoins, était grande. Le butin de Mattern représentait vraisemblablement la somme qu'il lui aurait fallu plusieurs décennies pour amasser, s'il avait continué de travailler dans l'espace normal avec Schiemann — et s'il avait eu de la chance.

— « Eh bien, » demanda le kqyrès au jeune homme qui, les yeux exorbités, contemplait les lingots rutilants, « la rétribution est-elle honnête ? »

— « Oui, cela me paraît tout à fait honnête, » grogna Mattern. Son esprit travaillait fiévreusement : Schiemann est mort, Balas aussi, songeait-il. Je n'y peux rien. Il faut bien avoir un métier. Pourquoi ne pas continuer de travailler avec les xhindis puisque j'ai la veine exceptionnelle de pouvoir le faire ? D'ailleurs, d'après ce que la mbretersha a dit, il n'y aurait pas moyen de laisser tomber, même si j'en avais envie. Alors, à quoi bon résister ? Morale mise à part, j'ai fait une bonne affaire. Je n'aurais jamais gagné autant autrement. Je vais pouvoir beaucoup voir Lyddy.

Il distingua un frémissement dans la masse de grisaille que, selon sa promesse, le kqyrès était devenu.

— « Je ne trompe pas vos espoirs, n'est-ce pas, seigneur Njeri ? » demanda Mattern avec une ironie qui s'adressait à lui-même.

— « Vous réagissez comme n'importe quel individu raisonnable réagirait. »

Laissé à lui-même, Mattern eût réalisé son or aussi rapidement que possible et rallié Erythéia, où il ne lui aurait guère fallu plus d'un an pour ne plus avoir un sou... car Lyddy n'y allait pas de main morte.

— « Et ensuite, que ferez-vous ? » s'enquit le kqyrès.

— « Eh bien, il est probable que je retournerai dans l'hyperespace pour me refaire. » Et Mattern ajouta sur un ton d'excuse : « D'accord... ce n'est pas rigolo pour vous mais vous savez ce que c'est : je suis fou de cette fille. »

Evidemment, le kqyrès ne savait pas mais il fit un effort pour comprendre. « Et, entre-temps, elle continuera de faire ce qu'elle faisait avant... avec d'autres hommes ? »

M a t t e r n fronça le sourcil. « Euh... je crois bien. »

— « Cette procédure est-elle compatible avec vos valeurs culturelles ? »

— « Ma foi oui, pour les femmes comme Lyddy. C'est-à-dire que... C'est difficile à expliquer. »

— « Mais cela ne vous ennuie pas ? »

— « Mais si, ça m'embête, » grommela Mattern. « Mais qu'est-ce que vous voulez que j'y fasse ? »

— « Ne serait-il pas plus sage que vous attendiez d'avoir suffisamment d'argent pour qu'elle soit à vous en toute exclusivité ? Après tout, combien de temps vous faudra-t-il pour amasser la somme nécessaire, à ce tarif ? » Et le kqyrès désigna les lingots d'or.

— « Eh bien ! Il y a peut-être là une idée à creuser ! » Le xhindi n'avait pas tellement tort. Il serait beaucoup plus astucieux de faire encore quelques expéditions et d'avoir un joli compte en banque avant d'aller retrouver Lyddy. De cette façon, Mattern n'aurait jamais plus à la partager avec quiconque. Autrement, à force de n'être avec elle que par éclipses, il finirait par perdre les pédales.

Aussi, dès qu'il eut vendu son or, Mattern fit un second voyage, puis un troisième. Le fait de retarder le moment où il verrait Lyddy n'était pas aussi pénible qu'il l'avait pensé, car il pouvait parler de la jeune femme au kqyrès. Il n'avait jamais vraiment eu quelqu'un à qui parler ; le capitaine Schiemann lui-même n'avait pas été un véritable compagnon. Les propos de Mattern paraissaient toujours susciter l'intérêt du kqyrès. L'hyperspatien était assez peu bavard lui-même mais il écoutait patiemment l'humain lui décrire les talents et les charmes de Lyddy — talents et charmes que, bien souvent, il ne pouvait comprendre qu'intellectuellement, et encore.

De plus, tout ce que lui disait Mattern ne lui entrait pas par une oreille pour sortir par l'autre — dans la mesure où les xhindis avaient des organes faisant office d'oreilles ; il émettait également des suggestions utiles. C'est ainsi qu'il suggéra un jour l'idée que Len devrait essayer d'améliorer quelque peu son physique avant de retrouver Lyddy. « Je sais qu'on peut... l'acheter, » dit-il, comme s'il ne comprenait pas tout à fait ce que cela signifiait, « mais ne croyez-vous pas que votre achat vous procurerait un plaisir accru si vous saviez que vous êtes un homme qu'une femme peut aimer pour lui-même ? »

Len médita en silence. Il n'ignorait pas que les notions humaines de beauté étaient impénétrables pour le kqyrès. Njeri tenait pour acquis ce qu'il lui avait dit : que le jeune homme n'était pas un Adonis, qu'il était bancal, que ses dents étaient gâtées, sa peau rugueuse, sa vue défectueuse et ses cheveux ternes. Lyddy méritait mieux que cela, Len le reconnaissait. Elle l'accepterait tel qu'il était pour de l'argent, certes, mais ce n'était pas la même chose.

— « Je pourrais me faire arranger les dents dans ce secteur, » dit-il enfin, « mais pour ma jam-

be, il faudra que j'aille dans celui des Planètes Proches, peut-être même sur la Terre. C'est un long voyage et il coûte des sommes fantastiques. C'est qu'on ne va pas là-bas pour un pique-nique ! En général, c'est une croisière qu'on ne fait qu'une seule fois dans une existence. »

— « Bien sûr, » répondit Njeri. « Votre richesse est une richesse durement acquise et il est normal que vous ne vouliez pas la gaspiller. Mais ne feriez-vous pas une économie considérable si vous utilisiez votre propre navire ? »

— « La *Walkyrie* ? » Len en tremblait de rire. « Elle n'atteindrait jamais la Terre ! Elle péterait comme un sac en papier ! »

— « N'importe comment, elle ne durera pas encore bien longtemps. »

Len y avait déjà songé. Un jour ou l'autre, il le savait, l'astronef lui claquerait entre les mains. Et que ferait-il à ce moment-là ?

« Ne pensez-vous pas, » reprit le kqyrès, « que vous seriez bien avisé de réunir d'abord suffisamment d'argent pour vous offrir un nouveau bâtiment ? Il suffirait pour cela de quelques voyages supplémentaires. Alors, vous n'aurez plus qu'à vous rendre sur la planète où vous estimerez que l'on vous prodiguera les soins nécessaires et à retrouver Lyddy. Vous serez non seulement digne d'elle mais digne de n'importe quelle femme. »

— « Cela prendra tellement de temps, » murmura Mattern. Il était tenté mais l'idée d'être si près du but et de le reculer encore l'affolait.

— « Quelques voyages de plus, à votre âge, est-ce que cela compte ? »

Len capitula.

Il lui fallut, en fait, cinq expéditions hyperspatiales rien que pour acheter un nouveau navire, un modèle beaucoup plus vaste et plus compliqué qu'il n'avait envisagé au départ. « A long terme, » lui avait dit son partenaire, « ce qu'il y a de mieux est aussi ce qu'il y a de plus économique. Un bon bâtiment comme celui-là vous durera toute la vie. Et vous pourrez l'appeler la *Reine des Hespérides* en l'honneur de Lyddy. »

— « Pourquoi ? Il ne vaudrait pas mieux l'appeler Lyddy ? »

— « Ce sera la même chose, » répondit brièvement Njeri. « C'est simplement un petit peu plus subtil. »

— « Oh ! » Par moments, quand il discutait avec le kqyrès, Len avait l'impression d'être stupide, d'être presque un barbare, bien qu'il fût un humain et que l'autre ne fût rien de plus qu'un hyper-extraterrestre.

Les soins esthétiques se révélèrent encore plus onéreux qu'il ne l'avait escompté et d'autres voyages furent nécessaires pour les régler. Ses frais étaient d'autant

plus importants qu'il lui fallait faire sans arrêt la navette entre son secteur spatial et la planète où il se faisait traiter, car il ne pouvait se permettre de négliger ses affaires à un moment où ses dépenses augmentaient.

Il se fit réparer sa jambe sur la Terre, un monde aussi coloré, aussi complexe, aussi enivrant qu'on le prétendait. Telles les scènes qui se présentent tour à tour dans une salle de spectacle, les merveilles se succédaient en série devant ses yeux novices. Mais il ne s'agissait pas d'un spectacle : il était vraiment là, à respirer, à goûter, à savourer. Les jolies filles étaient nombreuses sur Terre et Len connut les faveurs des consœurs de Lyddy — mais seulement pour se prouver à lui-même que Lyddy était sans égale.

Il estima inutile d'aller ailleurs : il pouvait aussi bien se faire soigner les dents et tout le reste sur Terre. Le kqyrès l'approuva : « C'est la sagesse même ; le mieux est toujours ce qu'il y a de plus sûr et cela vaut bien que l'on attende un peu. C'est comme pour Lyddy. »

— « Oui, Lyddy est ce qu'il y a de mieux. Et c'est aussi la plus belle. »

— « Bien entendu ! Parlez-moi encore d'elle. »

Et Mattern parla, jusqu'à une heure avancée de la nuit. Ce qu'il était incapable de se rappeler, il l'imaginait de façon que l'image de Lyddy soit parfaite pour le xhindi comme pour lui.

Finalement, sa jambe et ses dents furent arrangées. « Pourquoi s'arrêter là ? » demanda le kqyrès. « Si votre beau-père ne vous avait pas maltraité comme il l'a fait quand vous étiez petit... » (Len ne parlait pas seulement de Lyddy à son compagnon : il parlait aussi de lui-même) « vous seriez un joli garçon aujourd'hui. Il ne devrait pas être difficile de vous rendre les avantages auxquels vous avez droit. »

Len ne se serait pas rendu aux raisons de Njeri par simple vanité. Mais plus il serait présentable, plus il serait digne de Lyddy. Cela valait bien de prolonger encore un peu l'attente, d'autant qu'il passerait une grande partie du temps sur la Terre. Lyddy était originaire de la Terre ; plus tard, ce serait un lien de plus entre eux.

Médecins et esthéticiens se mirent à l'œuvre. Chaque cure paraissait plus longue que la précédente, et plus coûteuse. Mais Len pouvait se le permettre : quelques expéditions, et voilà tout ! Le kqyrès ne lui indiquait pas seulement quelles marchandises apporter à Ferr ; il le conseillait aussi sur la manière d'investir ses bénéfices.

Ils se débrouillaient très bien tous les deux. Fabuleusement bien, de l'avis de Mattern qui, en ce qui le concernait, subvenait à lui seul

aux besoins de toute la planète Ferr. C'était une pensée impressionnante. En un sens, songeait-il, je suis l'égal de la mbretersha — et la mbretersha est une reine. Les opérations qu'il avait subies lui permettaient de se tenir droit mais, à cette idée, il se redressait davantage encore.

Les dangers liés à son activité devenaient de moins en moins effrayants, à mesure qu'il connaissait mieux son itinéraire entre les deux univers. En même temps, il commençait à se rendre réellement compte de l'ampleur de ces dangers. Jusque-là, il n'avait pas eu conscience de leur immensité. Il savait maintenant pour quelle raison un si grand nombre de systèmes solaires possédaient des ceintures d'astéroïdes : c'était parce que les xhindis avaient noué des relations commerciales avec d'autres races intelligentes dans des temps reculés et qu'il y avait eu des accidents. Ces races, maintenant, étaient éteintes.

Les xhindis eux-mêmes avaient cessé d'être monstrueux aux yeux de Mattern. Il considérait maintenant leur aspect physique comme on ne peut plus naturel dans le cadre de leur continuum, et il en vint à éprouver pour le kqyrès un sentiment assez peu différent de celui qu'il avait nourri pour le capitaine Schiemann, à ceci près que Schiemann avait confiance en lui et se reposait sur lui, alors que Len était de plus en plus sous la dépendance de Njeri. Il lui disait ses espoirs, ses ambitions, et l'autre l'écoutait avec attention. Il essayait de lui expliquer ce qu'il ressentait pour Lyddy, et le kqyrès s'efforçait de comprendre.

Njeri apprit à Mattern à jouer aux échecs. « Mais c'est un jeu humain ! » s'exclama Len. « On y joue dans notre univers ! »

Le xhindi sourit : « Dans le nôtre aussi. Est-ce nous qui avons introduit les échecs chez vous ? Est-ce vous qui nous les avez fait connaître ? Qui peut le savoir ? Mais cela n'a pas d'importance. C'est un jeu ancien et c'est un bon jeu. »

Mattern devint un maître dans l'art des échecs. Il était heureux d'avoir trouvé une activité intellectuelle lui permettant d'être à égalité avec le kqyrès et ce dernier avait l'air, lui aussi, d'être enchanté.

Quand les traitements furent terminés, Mattern se regarda dans la glace. Il n'était plus bancal. Il était beau. Sa peau était fraîche, son regard clair. Il ne paraissait pas son âge. Maintenant, il pouvait rejoindre Lyddy, certain que, pour la plupart des femmes, il était physiquement attrayant.

Mais il hésitait. Son académie était acceptable mais il avait encore des lacunes. Pour ce qui était du corps, cela allait. Seulement, sa façon de se tenir, de marcher,

de parler... tout cela laissait à désirer.

— « Je ne suis pas au point, » dit-il d'une voix mal assurée au kqyrès. « Je ne suis pas encore tout à fait dégrossi. »

— « Il te manque un certain poli, » reconnut Njeri, « quoique tu sois beaucoup moins rustre qu'au moment où nous avons fait connaissance. »

— « Grâce à toi ! » s'exclama Mattern avec gratitude. « Tu m'as appris beaucoup de choses ! » Et il jeta à son ami extraterrestre un regard débordant d'affection.

Le kqyrès, profondément ému, se mit à virevolter comme un toton. « Tu as été un élève extraordinairement doué. Lors de notre première rencontre, je n'aurais pas cru possible de trouver en toi un compagnon. Pourtant, ta présence me procure une satisfaction sans cesse accrue. Il y a des moments où j'en arrive à oublier que tu es un humain. »

Mattern était tellement remué par cet hommage qu'il ne pouvait dire un mot.

« A mesure que le temps passait, j'ai deviné qu'il y avait en toi une sensibilité, une intelligence que dissimulait — excuse-moi, mais nous savons l'un et l'autre à quel point une impression première peut être trompeuse — que dissimulait ta rusticité apparente. Le seul fait que tu as conscience de tes lacunes est la preuve indiscutable que tu es autre chose que la créature grossière que tu es encore parfois à mes yeux... »

— « Cela peut-il aussi s'améliorer ? » demanda plaintivement Mattern. « Puis-je devenir digne de Lyddy sur tous les plans ? »

— « Mais bien sûr ! » s'exclama le kqyrès avec chaleur. « Si tu te consacrais pleinement à te cultiver, je suis certain que tu deviendrais aussi raffiné que peut l'être un humain. Mais cela demandera du temps. »

— « Bah !... Lyddy attend depuis si longtemps que, un peu plus, un peu moins... Les choses qui le méritent peuvent être différées. »

Ainsi, sous la tutelle de Njeri, Mattern s'adonna-t-il à l'étude des arts et de la bonne éducation. Son navire étant sa résidence permanente, c'est là qu'il se mit à entreposer ses collections de plus en plus riches d'objets rares et coûteux, là qu'il installa sa bibliothèque abondamment fournie en originales — elle comprenait non seulement des enregistrements mais aussi des livres. Ses vêtements étaient coupés par les meilleurs tailleurs de la Terre et il suivait des cours par correspondance organisés par les universités terriennes les plus renommées dans le domaine des belles-lettres et des humanités. Il perdit son accent provincial, devint connaisseur en vins et se transforma en un brillant causeur. Nul n'eût deviné en le voyant qu'il avait jadis

été un misérable rat de l'espace.

Les années succédaient aux années et, à sa manière, Mattern en vint à occuper dans sa branche une position éminente, analogue à celle de la mbretersha dans son empire. La mbretersha régentait une planète, se disait-il, mais lui régnait sur des mondes nombreux qu'il dirigeait, dans une certaine mesure, à travers son activité d'homme d'affaires et ses investissements. Et il songeait avec complaisance que c'étaient maintenant des planètes entières qu'il pourrait déposer aux pieds de Lyddy. Il n'était pas un homme dans tout l'univers qui soit capable d'offrir autant à une femme.

Il n'eut pas l'occasion de vérifier si la première *Reine des Hespérides* aurait pu lui durer toute une vie : il l'échangea contre un autre bâtiment, qu'il échangea à son tour contre un troisième, car l'astronautique produisait des astronefs toujours meilleurs, plus rapides et plus luxueux. Finalement, il dama le pion à la Fédération elle-même en s'appropriant les plans du tout dernier modèle de spationef. Lorsque les autorités protestèrent, il leur en remit copie à titre gracieux. « Je voulais simplement avoir le vaisseau le plus moderne, » expliqua-t-il. « Je ne vois aucun inconvénient à ce que la Fédération l'ait également à sa disposition mais je savais qu'elle ne pouvait être aussi généreuse que moi. »

Il ne posséda jamais qu'un seul navire à la fois car il eût été dangereux d'être à la tête d'une flottille. Son équipage était aussi réduit que possible. Il aurait même préféré ne pas avoir d'équipage du tout ; en fait, il aurait parfaitement pu s'en passer car tous les astronefs étaient maintenant intégralement automatisés. Mais les règlements exigeaient qu'il y eût un équipage, d'abord pour sauver la face — beaucoup d'extra-terrestres, en effet, semblaient ne pas admettre l'autorité des machines — ensuite parce qu'une panne n'était pas une éventualité totalement inconcevable.

L'équipage de la *Reine des Hespérides* se composait de quatre hommes qui, bien qu'ils eussent été conditionnés sur Terre, étaient drogués chaque fois qu'ils accomplissaient le Saut. Mattern, alors, se passait d'eux. Quand, en se réveillant, les quatre spationautes constataient qu'ils avaient dormi, non pas une heure, mais une journée, ils avaient la sagesse de ne pas poser de questions.

Et les années se succédaient — des années occupées, agréables et profitables. L'image de Lyddy était toujours devant les yeux de Len, le poussant toujours à consentir de nouveaux efforts. Bientôt, je la retrouverai, se disait-il. Lors de son précédent anniversaire, il s'était examiné devant la glace. Quand il avait vingt-quatre ans, il en accusait quarante. Maintenant, à quarante ans, on

lui en eût donné trente. Seize années s'étaient écoulées depuis la nuit qu'il avait passée avec Lyddy. A présent, il était digne d'elle, digne de n'importe quelle femme.

— « Je crois que le moment est venu d'aller la retrouver, » annonça-t-il au kqyrès.

— « Qui ? » Njeri se reprit aussitôt : « Ah ! Lyddy, bien sûr ! Nous nous rendrons auprès d'elle dès notre retour du système de Véga. Il y a là-bas une petite planète de type terrestre... »

Mattern l'interrompit : « Je veux regagner Erytheia avant de faire le voyage de Véga. Tout de suite. »

— « Pourquoi cette hâte ? Tu attends déjà depuis si longtemps... »

— « Je n'ai que trop attendu. Je ne suis plus jeune. »

— « Elle non plus, » lui fit remarquer le kqyrès. « Peut-être est-elle trop vieille aujourd'hui, Mattern. »

— « Ce n'est pas possible. » Le portrait en relief qu'il conservait dans son placard était Lyddy... Elle était toujours jeune... Il ne pouvait en être autrement.

Le kqyrès insista : « Elle a peut-être épousé quelqu'un d'autre. Elle a peut-être une ribambelle d'enfants dans ses jupons. »

— « Eh bien, je l'arracherai à son mari et à ses enfants. Te figures-tu qu'un petit détail de ce genre m'arrêterait ? »

— « Elle a peut-être perdu sa beauté. Elle a peut-être quitté Hespéria. Elle a peut-être été défigurée dans un accident. »

Mattern se rendit compte que Njeri cherchait délibérément à l'empêcher de rejoindre Lyddy, soit parce qu'il avait l'impression que cela porterait préjudice à la marche harmonieuse de ses affaires, soit parce qu'il était jaloux de l'intrusion d'une tierce personne dans leur intimité.

— « Tout ce que j'ai fait, » répliqua Len en martelant ses mots, « je l'ai accompli pour Lyddy. S'il me fallait renoncer à l'espoir de la conquérir, je n'aurais plus aucune raison de travailler avec toi. Je ne retournerais jamais plus dans l'hyperespace. »

— « Il existe d'autres femmes... »

— « Très peu pour moi ! »

— « Ton travail n'a donc aucune signification à tes propres yeux ? » demanda le kqyrès avec hargne.

— « Ce n'est qu'un moyen de gagner ma vie, de parvenir jusqu'à Lyddy. Tu sais que c'est pour cela que j'ai accepté. Je ne me figurais pas que j'avais parlé dans le vide au cours de toutes ces années. »

— « J'ai cru que, dans la mesure où tes intérêts gagnaient en importance... »

— « Cela n'a fait qu'augmenter mon amour pour Lyddy. »

Le xhindi poussa l'équivalent d'un soupir. « Tu n'as pas de foyer, pas de lieu de résidence. Espères-tu qu'une femme acceptera de s'installer dans un astronef ? »

— « Je lui construirai une maison. »

— « Ne penses-tu pas qu'il serait préférable, pour lui montrer à quel point tu es attaché à elle, de commencer par bâtir un palais qui soit digne... »

— « Je n'ai pas le temps de bâtir de palais. »

Le kqyrès ne se tint pas pour battu : « Je connais une minuscule planète qui tourne autour de ce soleil sans éclat que vous appelez l'étoile de Van Maanen. Il y règne un crépuscule éternel. Les indigènes savent édifier des tours de cristal hautes de plusieurs kilomètres, fragiles comme du verre filé, et dont les tonalités assourdies font le désespoir de l'arc-en-ciel. »

— « Si elle désire une tour de cristal, je lui bâtirai une tour de cristal. Mais, pour cela, il faut que je commence par le lui demander. »

Le kqyrès capitula : « Très bien. Puisque rien d'autre ne peut te satisfaire, allons la chercher. »

Ils partirent donc pour Erytheia City. Lyddy s'y trouvait toujours. Non seulement elle n'était pas mariée mais, après tant d'années, elle n'avait pas changé.

7

MAINTENANT, Mattern et Lyddy étaient mariés depuis déjà plusieurs mois. Len, qui commençait à connaître sa femme, avait compris qu'il ne pourrait jamais lui avouer la vérité. Cela l'effraierait et la mettrait en colère, pour peu qu'elle fût encore capable d'éprouver quelque émotion.

— « J'ai pensé à amener Lyddy à Burdon, » dit-il au kqyrès. « Elle trouvera là-bas des distractions qui l'empêcheront de réfléchir... à des choses qui ne la regardent pas. Que dis-tu de mon idée ? »

— « Je ne sais pas, » répondit Njeri avec hésitation. « J'ai une impression bizarre... »

— « Quelle impression ? » s'inquiéta Mattern. C'était la première fois qu'il voyait le kqyrès dérouté, quoique, au cours des derniers mois, il lui avait semblé que l'assurance de son ami xhindi s'effritait.

— « L'impression d'être trop vieux pour ma tâche, » expliqua Njeri.

— « Quelle absurdité ! » Le kqyrès était la personnification de la force et Mattern était incapable de concevoir qu'il eût des points faibles, car cela signifierait qu'il lui faudrait se reposer sur lui-même.

Et pourtant, songeait-il, je suis sans aucun doute assez âgé et expérimenté pour commencer à me

reposer sur moi-même. En fait, moi aussi, je commence un peu à vieillir et à être fatigué !

— « Peut-être devrions-nous tous les deux prendre notre retraite, » dit-il à son compagnon.

— « Comment cela ? »

— « Il y a assez longtemps que tu fais ce métier-là et j'ai tout l'argent que je voulais. Nous nous verrions de temps en temps. Rien ne m'empêche d'aller faire un tour dans l'hyperespace en voyage d'agrément. »

Le kqyrès pâlit. « Maintenant que tu as Lyddy, tu ne désires rien d'autre ? »

— « Maintenant que j'ai Lyddy, que pourrais-je désirer d'autre ? »

Un frémissement d'anxiété parcourut le kqyrès. « Mais la mbretersha a ordonné... »

Mattern sourit. « Ses décrets ne sont pas valables dans cet univers, tu le sais bien. A l'époque où j'étais encore un gamin, elle a réussi à me faire croire qu'elle avait barre sur moi. Mais son moyen de pression était purement psychologique. La psychologie est la seule chose qui puisse passer d'un univers à l'autre. Aujourd'hui, je suis suffisamment fort pour rompre ce lien. »

Bien qu'il ne parlât pas tout à fait sérieusement, Mattern se disait que, peut-être, ce commerce hyperspatial, ces voyages sur Ferr l'avaient dépouillé du bonheur de tous les jours, avaient fait de lui un être trop instable pour pouvoir jouir des plaisirs quotidiens de l'existence, sur quelque monde que ce fût. Il était temps de prendre racine.

Il laissa le kqyrès gagner la partie d'échecs, puis se leva. « Je vais tout préparer pour le départ. »

— « Tu as irrévocablement décidé de partir pour Burdon ? »

— « Irrévocablement, » répondit Mattern, très content de lui.

Il se rendit au poste de contrôle afin d'y réunir les formulaires qu'il serait indispensable de remplir par les autorités du port. Soudain, il se rappela ce jeune spationaute — comment donc s'appelait-il ? Raines ! — dont la rencontre l'avait troublé. Il appuya sur un bouton et le dossier du garçon apparut aussitôt sur l'écran du classeur. De prime abord, il semblait parfaitement en ordre : *Alard Raines - Age : 25 ans - Formé sur Terre.* Tout cela était bel et bon. Mais : *Lieu de naissance : Terre...* D'après l'accent de Raines, Mattern eût juré que ce n'était pas possible. Et une seule déclaration fausse, cela voulait dire que le dossier était faux d'un bout à l'autre.

Mais il n'était pas question de chercher à élucider la vérité pour le moment. S'il parlait à Raines, il faudrait probablement qu'il le congédie sur-le-champ et il serait difficile de lui trouver un remplaçant à Erytheia City. Mattern devrait faire venir quelqu'un de la Terre, ce qui prendrait des mois, peut-être des années. Non... Avant

toute chose, aller sur Burdon. Là-bas, il flanquerait Raines à la porte.

Il fallut près de trois semaines avant que le navire pût décoller et Mattern commençait à s'impatienter. Lorsque Lyddy aurait un foyer bien à elle, qui lui serait un centre d'intérêt, se disait-il, les choses iraient différemment, car elle serait différente. Pour le moment, elle passait son temps à s'ennuyer, et l'ennui est contagieux.

— « J'ai loué par avance un multiplex meublé, de sorte que nous aurons une résidence sur Capella, » lui dit-il comme ils montaient dans l'astronef.

— « C'est parfait, mon lapin, » répondit-elle avec une étrange indifférence. Les dimensions de la *Reine des Hespérides* n'avaient même pas paru la surprendre. Son visage était pâle sous le maquillage et elle tremblait. Elle comprit qu'une explication était nécessaire : « Il y a si longtemps que j'ai accompli le Saut ! C'est idiot d'être à ce point nerveuse mais on dit tellement de choses sur l'hyperespace... »

— « Tu seras plus en sécurité dans mon navire que n'importe où. »

— « Oui, je sais. » Etait-ce une façon d'exprimer sa confiance en Mattern ? Ou ces mots avaient-ils un autre sens ?

Tout d'abord, Mattern n'éprouva que de vagues soupçons. Mais, au bout de deux jours, il remarqua que Lyddy et Raines étaient souvent ensemble, beaucoup trop souvent pour que ce fût simplement l'effet du hasard, et ses soupçons se précisèrent. Observant sa femme et le jeune spationaute avec autant de curiosité que d'exaspération, il nota qu'il existait entre eux une sorte d'entente tacite. Tant d'années passées en compagnie d'un extraterrestre m'ont sclérosé, songeait-il. Je suis incapable d'une passion véritable. Peut-être est-ce pour cela qu'elle en cherche un autre.

Mais, bien qu'il pût trouver des excuses à Lyddy, il ne pardonnerait pas. Un marché est un marché. Un soir, après déjà une semaine de voyage, il s'assit sur le bord du lit, la regardant brosser sa longue et luxuriante chevelure d'or, et il dit : « Chérie, l'un de mes hommes me tracasse. »

Lyddy, assise devant la coiffeuse incrustée de pierreries qu'il avait fait spécialement installer pour elle, ne se retourna pas. « Lequel ? » demanda-t-elle.

— « Le jeune Raines. Vois-tu qui je veux dire ? »

— « Oui. » Elle se tut un instant, puis reprit : « Il n'y a qu'un seul jeune. Qu'est-ce qui te tracasse ? Tu crois qu'il est malade ou quelque chose comme cela ? »

C'était la question qu'elle aurait dû poser avant de s'enquérir de l'identité du spationaute !

Mattern laissa passer quelques secondes, puis : « Ses papiers sont faux. »

Il jeta un coup d'œil en direction du miroir et ne put rien lire sur les traits de Lyddy — ni soulagement ni inquiétude. Son expression était toujours la même : sereine et vacante.

— « Peut-être avait-il terriblement besoin de trouver du travail, » suggéra-t-elle.

— « Peut-être. Mais pourquoi se servir de faux papiers ? »

— « Il a peut-être eu des histoires — tu sais comment sont les garçons. »

— « Il n'y a pas de place ici pour les spationautes qui ont des histoires suffisamment graves pour perdre leurs papiers. Il faut vraiment aller très loin pour qu'on vous les retire, tu sais. »

Elle ne répondit pas.

Len continua : « En vérité, je commence à me demander si c'est vraiment un spationaute qui a appris son métier, s'il a été dans une des écoles spatiales de la Terre. »

— « Est-il indispensable d'avoir été dans une école spatiale de la Terre pour être un spationaute ? Ne peut-on pas recevoir sa formation ailleurs ? »

— « La Terre est le seul endroit où l'on conditionne les types. » Il disait la vérité, se figurant qu'elle ne comprendrait pas.

Cette fois, elle se retourna. « C'est pour que les hommes ne voient pas ce qu'il y a dehors quand ils traversent l'hyperespace, n'est-ce pas ? »

Mattern, interloqué, la dévisagea. « Comment sais-tu cela ? C'est une chose qui n'est pas portée à la connaissance du public. »

Lyddy haussa les épaules et reprit sa brosse. « J'ai connu pas mal de spationautes, mon lapin. »

Elle était pâle — mais pourquoi était-elle pâle précisément en cet instant ? Que lui avait dit Raines, au juste ? Que savait exactement ce garçon ? Il n'y avait qu'une raison possible pour qu'il eût choisi Lyddy comme confidente.

— « Il y a quelque chose entre toi et Raines, n'est-ce pas ? »

Après un bref silence, le rire aigu de Lyddy remplit la cabine. « Ne sois pas idiot, mon chou ! C'est à peine si je le connais ! Je lui ai parlé deux ou trois fois en tout et pour tout. » Elle se leva et entoura son mari de ses bras. « Jaloux, Len ? » Il y avait dans son regard du contentement et de la peur.

S'efforçant de ne pas lui laisser voir son dégoût, il l'écarta doucement.

« C'est absolument ridicule ! » murmura-t-elle. « Comment pourrais-je te préférer ce gamin boutonneux ? »

En théorie, c'était tout à fait vrai, mais Mattern n'ignorait pas que les femmes ont des goûts bizarres. Et il était possible qu'un « gamin boutonneux » ait plus à

lui offrir, émotionnellement, que lui. Il n'était pas exclu que Liddy n'ait pas menti mais, bien sûr, Len ne pouvait la croire. Dès qu'ils seraient sur Burdon, il ficherait Raines dehors en prenant prétexte de ses papiers falsifiés. Inutile de mêler Lyddy à cette histoire. En définitive, ce problème serait facilement réglé. Oui, mais les autres ?

Il alla faire une partie d'échecs avec le kqyrès.

— « J'espère que tu as abandonné l'idée absurde de te retirer des affaires ? » lui demanda le xhindi avec espoir.

— « Non, » rétorqua Len en riant sous cape. « J'ai pratiquement décidé de laisser tomber. Il n'y a aucune raison pour continuer. »

— « Elle a changé, n'est-ce pas ? C'est cela qui t'ennuie ? Même si ce n'est pas apparent, elle a changé d'une certaine façon ? »

— « Non. Elle n'a absolument pas changé. En fait, je crois que c'est justement cela qui ne va pas. Elle n'a pas changé mais, moi, j'ai changé. »

— « Je n'avais jamais envisagé cette éventualité, » avoua le kqyrès.

La nuit où devait avoir lieu le Saut, Mattern alla se coucher, suivant le conseil du kqyrès qui lui avait dit : « Pour une fois, l'équipage peut se charger de la manœuvre puisque nous ne ferons pas halte. » Lyddy serait droguée mais Len n'avait pas besoin de somnifère car il n'y avait plus, pour lui, d'horreurs dans l'hyperespace. Du moins le croyait-il.

Il fut réveillé par un hurlement si hideux que, s'il n'avait su que les voix ne changent pas pendant le Saut hyperspatial, il aurait été tenté de l'attribuer aux effets de la mutation. Des cris monstrueux, plus épouvantables que des cris de bête.

Il se rua hors de sa cabine. Lyddy était dans le corridor. Elle criait encore, les traits révulsés par la terreur. A la vue d'Alard Raines, qui avait son aspect normal, Mattern comprit que le Saut était accompli.

— « J'ai vu ! C'était horrible ! » haleta Lyddy d'une voix hachée. Un spasme l'agita. « Vous aviez raison, Alard, c'est vrai ! Il y a un monstre à bord et il m'a fait quelque chose d'affreux... » Ce fut presque dans un soupir qu'elle acheva sa phrase, tandis qu'elle examinait son corps dissimulé par le voile diaphane de ses vêtements. Il possédait toujours les mêmes courbes voluptueuses.

Mattern poussa un soupir. « Viens dans ma cabine, nous serons mieux. »

Il adressa un signe de tête à Raines. « Venez, vous aussi. » Il fit halte sur le seuil. « Où sont les autres ? »

— « Ils dorment, » répondit Raines. « Ils sont drogués comme

d'habitude. De qui croyez-vous donc vous payer la tête ? »

Mattern était trop troublé par ce qu'il venait d'apprendre pour remarquer l'attitude du jeune homme. « Mais ils ne devaient pas être drogués pendant ce voyage ! Qui a pris la barre ? Vous ? »

Raines rougit. « C'est votre kek... votre kqyrès, » dit-il en butant sur le mot étranger. Et il conclut triomphalement : « Comme toujours ! »

Mattern ferma la porte de la cabine. Lyddy s'assit sur le bord de la couchette. Elle était plus calme, maintenant qu'elle avait constaté que sa métamorphose avait été éphémère. Après tout, voir un monstre est infiniment moins désagréable que d'être soi-même un monstre. Sa terreur se dissipait, éclipsée par un autre sentiment : celui d'avoir essuyé un affront personnel.

— « Je croyais que toutes les histoires d'Alard à propos des kek... kek... des monstres n'étaient que de la superstition, » balbutiait-elle. « Mais c'est vrai ! J'ai vu cette chose de mes propres yeux et elle est absolument hideuse ! Len, pourquoi as-tu admis cette horreur à ton bord, surtout en ma présence ! »

— « Je ne pouvais faire autrement. C'est mon partenaire. »

Stupéfaite, Lyddy écarquilla les yeux. « En ce cas, c'est que tu ne t'es pas contenté de faire du commerce avec les hyperspatiens ! Tu es leur associé — et ils sont encore pire que les extra-terrestres parce qu'ils sont tellement plus... extra-terrestres ! »

Elle continua sur le même ton mais Mattern, faisant mine de l'ignorer, se tourna vers Raines. « J'imagine que vous lui avez recommandé de s'abstenir de boire et de manger afin qu'elle puisse voir l'hyperspatien ? »

Raines acquiesça, essayant d'arborer une expression méprisante, mais ne parvenant qu'à moitié à dissimuler son effroi.

« J'imagine aussi que vous avez fait de même, ignorant que l'équipage ne serait pas drogué cette fois-ci ? » Il s'assit derrière son bureau et contempla le jeune homme d'un air songeur. « Vous avez dû agir pareillement lors des précédents voyages, pour en savoir autant que vous semblez en savoir. Vous avez vu et entendu beaucoup de choses, non ? »

— « Des tas de choses, » fit Raines, l'air buté, les dents serrées. « Des tas ! »

Evidemment, ce garçon me hait, songea Mattern. Mais pourquoi ? Lyddy à elle seule explique-t-elle une pareille haine ?

— « Pourquoi l'avoir mêlée à cela ? » demanda-t-il d'une voix presque douce.

Ce fut Lyddy qui répondit : « Parce qu'il voulait que je te voie tel que tu es réellement ! » s'écria-t-elle sur un timbre aigu.

Raines s'agita inconfortable-

ment. « Il fallait que j'en parle à quelqu'un. »

— « Pourquoi à ma femme ? Elle ne vous doit rien alors qu'elle me doit tout. La première fille des rues venue aurait fait une meilleure confidente. »

— « Peut-être ai-je eu confiance en elle. »

— « Et peut-être avez-vous eu tort ! » s'exclama Mattern, et il était presque sincère. « Il eût été normal qu'elle me répète tout. »

Alard Raines contempla fixement le tapis moelleux qui recouvrait le sol de la cabine. « C'est peut-être parce que je... je l'aimais... Quand on est amoureux de quelqu'un, on lui dit ce qu'on a sur le cœur. »

Mattern ne put s'empêcher de sourire. « Cela ne m'arrive jamais, à moi. »

— « C'est que vous n'avez jamais été amoureux, que vous n'avez probablement aucun sentiment humain. »

Mattern éprouva une sensation désagréable. Comme si, pour une fois, son tailleur avait mal pris ses mesures. Les seize années qu'il avait passées en contact avec les hyperspatiens l'avaient-elles transformé au point de faire de lui un être qui n'était plus tout à fait humain ? Les préjugés racistes dont les extra-terrestres étaient les victimes étaient-ils fondés ? L'esprit absent, il prit sur le bureau un lourd coupe-papier et se mit à passer distraitement son pouce sur la lame au fil acéré. Alard se raidit.

Mattern sourit et reposa l'instrument. Ce n'était qu'un prosaïque coupe-papier qui n'avait jamais eu d'autre rôle à remplir. Il y avait eu une époque où Len s'en serait peut-être servi à d'autres fins. Mais ce temps était révolu. A présent, il n'avait plus à faire lui-même ce genre de travail.

Il dévisagea le jeune homme et reprit la parole : « On pourrait s'imaginer que, si vous avez parlé à ma femme, c'était dans l'espoir qu'elle me raconterait tout. »

Les yeux de Raines flamboyèrent. « C'est ridicule ! Je suis peut-être un imbécile mais pas à ce point-là ! »

— « Alors, pourquoi vous êtes-vous engagé à mon bord en usant de faux papiers ? »

— « Je voulais... je voulais faire œuvre de justice. »

— « En commettant un crime ? Un procédé bien tortueux... Et pourquoi avez-vous donc décidé de débarrasser l'humanité de mon humble personne ? »

— « Et alors ? Je suis un être humain. N'est-ce pas une raison suffisante ? Mais, en fait, ce n'est pas pour cela que je me suis fait embaucher par vous. Je n'ai découvert que plus tard ce que vous faisiez. »

Mattern attendit patiemment la suite.

« Vous avez tué mon père ! »

jeta le jeune homme avec fureur. Puis il parut s'apaiser, comme si le paroxysme de la crise était passé. « Maintenant, vous savez qui je suis. »

— « Si vous avez la preuve que j'ai assassiné votre père, pourquoi n'engagez-vous pas un procès ? » demanda Mattern en pesant soigneusement ses mots. « En cas de meurtre, il n'existe pas de délai de prescription. Sur aucune planète. Mais peut-être n'avez-vous pas cette preuve ? »

— « Tout le monde sur Fairhurst sait que vous l'avez tué, » répliqua Alard d'une voix moins assurée. « Mais personne ne veut rien faire à ce sujet. Les gens disent qu'il a eu le sort qu'il méritait. »

Mattern soupira. Ainsi, Alard Raines était son frère. Encore une responsabilité, encore un lien inutile ! « Et qu'est-ce qui vous fait croire qu'il ne le méritait pas ? »

Subitement, Alard perdit contenance et baissa la tête. « Parce que, moi, je n'ai pas mérité mon sort. »

Il avait marqué un point. C'était vrai. Quoi qu'il fût devenu, il ne l'avait certainement pas mérité. Mais, j'avais seize ans, se dit Mattern, discutant avec lui-même. Comment aurais-je pu être tenu pour responsable ? Mais il se répondit *in petto* : Tu n'as pas eu seize ans pendant vingt-quatre années !

— « J'avais pensé qu'une des femmes du village t'adopterait. »

— « Il y en a une qui m'a adopté. Elle m'a presque tué, un jour, à force de me battre et on m'a retiré à sa garde. Chaque fois qu'il m'arrivait de commettre une vétille, elle prétendait que c'était le mauvais sang que j'avais en moi qui se manifestait et elle me rossait jusqu'à ce que je reste sur le carreau. Je suis passé d'une famille à l'autre mais, en réalité, personne ne voulait de moi. » Soudain, il parut craquer. « Vous ne savez pas ce que c'est que de grandir sans que personne ne s'intéresse à vous ! »

— « Il se trouve que je le sais, » rétorqua Mattern. « Mais je ne pense pas que tu me croiras. »

L'histoire de Len était indifférente à Raines : il ne pensait qu'à la sienne. « Mon seul espoir était que vous viendriez un jour me chercher. Les autres disaient que vous étiez probablement mort mais je me refusais à le croire. C'était ma seule chance, comprenez-vous ? »

Mattern essaya de se défendre : « Je pensais que tu avais une famille, quelqu'un pour s'occuper de toi. » Il réussissait presque à se convaincre que c'était vrai mais, tout au fond de lui-même, une petite voix murmurait : Tu l'as salement laissé choir.

— « Quand j'ai eu seize ans, je suis parti à mon tour. Pour te

retrouver. Tu n'étais plus là. Alors, j'ai suivi ta trace. Je suis même resté quelque temps chez les flluskas. Je les aimais mieux que les gens du village. Ils m'ont suggéré de te chercher dans l'hyperespace. »

— « Les flluskas ont beaucoup de bon sens, » grommela Mattern.

Alard n'avait pas eu la chance de son frère. Il ne put pas s'embaucher à bord des grands astronefs de ligne. Mais il existait des navires marrons qui faisaient de la contrebande, des trafics, de la piraterie et pire encore, et qui étaient prêts à employer n'importe qui, pourvu que le candidat n'attachât pas grand prix à sa propre vie et sût garder la bouche close. Il travailla donc pour ces irréguliers. Au bout de quelque temps, il commença à entendre parler de Len Mattern. Mais il lui fallut longtemps avant de se persuader que ce roi de la finance était ce frère qu'il imaginait comme un gueux, comme une épave. Son aîné était riche et l'avait oublié ; il n'avait besoin de rien de ce qu'Alard pouvait lui offrir.

C'est à ce moment que le jeune homme avait décidé de se venger. Il lui fallut des années pour réunir la somme nécessaire à acheter les faux papiers qui lui étaient indispensables, et plusieurs années encore avant de réussir à se faire embaucher à bord de la *Reine des Hespérides.* Mais il était finalement parvenu à ses fins.

— « Il y a près d'un an que tu fais partie de mon équipage et tu n'as rien fait, sinon dire du mal de moi à Lyddy, » lui fit remarquer Mattern. « Quels étaient tes plans ? »

— « Je ne sais pas, » murmura Alard d'une voix geignarde. « J'ai bien souvent songé à vous tuer, mais j'aurais assassiné en même temps le seul parent qui me reste. »

— « Tu aurais pu me dire qui tu étais. J'aurais fait quelque chose pour toi. »

Une lueur de colère s'alluma dans le regard du jeune homme. « Bien sûr, vous auriez fait quelque chose ! Maintenant que c'est facile, maintenant que cela ne vous coûte rien, vous auriez fait quelque chose pour moi ! »

Len tendit une cigarette à Alard qui secoua la tête avec irritation. Mattern se mit à fumer. Aucun des deux hommes ne parlait plus.

Lyddy sanglotait à petits bruits. « Tu ne m'as jamais vraiment aimée, » larmoyait-elle. « Tu t'es simplement servi de moi pour te venger de Len. »

Alard se détourna. Rencontrant le regard de son frère, il baissa la tête sans essayer de réfuter l'accusation.

— « Bien, » dit enfin Mattern en soufflant un rond de fumée. « Que tu aies une dent contre

moi, je le conçois. Mais elle, qu'as-tu à lui reprocher ? Si tu as effectivement cherché à l'utiliser pour assouvir ta rancune, j'estime que tu es mal placé pour me faire des reproches. Peut-être bien que c'était ta nourrice qui avait raison : il y a du mauvais sang dans la famille. »

Alard ne releva pas le propos.

Lyddy tourna son visage souillé de larmes vers Mattern. Son expression était résolue. « Je vais te quitter, Len ! Je ne peux pas continuer de vivre avec un homme qui fait des choses aussi terribles, aussi mauvaises, aussi anormales... » Elle s'interrompit — son vocabulaire n'était pas à la mesure de son émotion. Pauvre Lyddy, songea Len. Et il ajouta aussitôt : Pauvre Len, dont les émotions ne sont pas à la mesure de son vocabulaire !

— « C'est pour toi, Lyddy, que j'ai fait tout ce que j'ai fait, » dit-il avec douceur mais en ayant abandonné l'espoir qu'elle comprendrait. « Si j'ai été dans l'hyperespace, c'est parce que j'étais pauvre et ne pouvais briguer ton amour. » Il ne put s'empêcher d'ajouter : « Le fait que j'aie risqué la vie d'un univers pour toi, le fait que j'aie maintenant des mondes à t'offrir, ne compte donc pas à tes yeux ? »

— « Ne rejette pas le blâme sur moi, Len Mattern ! » Des larmes de rage jaillissaient des yeux de Lyddy. « Je n'ai jamais demandé à personne autant que cela. Tout ce que je voulais, c'étaient de jolies choses, quelqu'un pour s'occuper de moi, pour m'aimer peut-être. Je n'ai jamais exigé que l'on mette un univers en péril pour moi. » Sa voix se cassa. « Personne n'est digne d'une chose pareille ! »

Elle avait raison. Trop recevoir est peut-être pire que recevoir trop peu. Elle avait mis le doigt sur le fond du problème. Sous le coup de sa déception, Mattern avait quand même sous-estimé l'intelligence de Lyddy.

« Tu n'aurais pas pu attendre quinze ou seize ans si tu m'avais réellement aimée. Seulement, tu était heureux avec ton extraterrestre. Tu ne demandais qu'une chose : rêver à moi. Tu as agi comme un idiot en revenant : tu aurais dû te contenter de tes rêves. »

Là encore, elle avait raison. Mattern se sentait terriblement las. Vide. Comme lorsque Schiemann et Balas étaient morts. Il lui semblait que plus rien n'avait d'importance. Sans chercher à discuter, il demanda à Liddy : « Que ferais-tu si tu me quittais ? »

— « Je pourrais toujours... » Elle avala un sanglot. « Je pourrais toujours reprendre mon ancien métier. »

Alard poussa un cri d'horreur et Mattern convint en lui-même que ce n'était pas une solution.

Il ne faisait aucun doute qu'il était responsable d'elle. Et responsable d'Alard. Dire qu'il regrettait autrefois de ne pas avoir de famille !

C'est alors qu'une pensée issue d'un autre cerveau lui apparut : la solution était là.

— « Tout à l'heure, je t'ai dit que j'étais prêt à faire quelque chose pour toi, Alard. Eh bien, non ! Je ne ferai rien pour toi. Pas ça... »

Le jeune homme se redressa. « Croyez-vous que j'avais des illusions ? D'ailleurs même si vous aviez voulu faire quelque chose, je ne... »

Mattern le coupa : « Je veux que tu fasses quelque chose pour moi. »

Alard pâlit, puis rougit sous l'effet de la fureur : « Si vous vous imaginez que vous réussirez à vous racheter et à tirer votre épingle du jeu sans... »

— « Ecoute-moi donc avant de sauter aux conclusions. Tu as dit que tu aimais ma femme... »

Lyddy laissa échapper un gémissement. « Tu sais bien qu'il n'a vu en moi qu'un instrument pour te coincer. »

— « Non, il n'aurait jamais agi ainsi. Pas un garçon droit et franc comme Alard ! Quelle que soit la haine qu'il éprouve pour moi. Tu aimes vraiment Lyddy, n'est-ce pas, Alard — comme tu le disais ? »

Le jeune homme parut effrayé : « Ce n'était qu'une façon de parler. J'essayais de piquer votre jalousie. Je la considère comme une sœur... Comme une belle-sœur. »

— « Elle est très belle, » lui rappela Mattern. Oui... les xhindis avaient fait du bon travail... Lyddy n'avait pas changé. Ils l'avaient stabilisée telle qu'elle était seize ans plus tôt. S'ils lui avaient permis de changer, les choses auraient pu s'arranger. Ainsi, ils auraient pu empêcher son corps de vieillir sans empêcher son intelligence de se développer. Mais peut-être n'avaient-ils rien fait pour empêcher son intelligence de se développer ? Peut-être avait-elle atteint le niveau de maturité intellectuelle qu'elle était capable d'atteindre ?

« Un homme qui aurait Lyddy pour épouse devrait être parfaitement heureux. Je suppose que tu ne souhaites pas qu'elle reprenne son activité d'autrefois ? Mais tu sais qu'elle ne veut plus rester avec moi. »

— « Oui, bien sûr. » Il y avait une note de désespoir dans la voix d'Alard. « Mais elle n'est pas jeune. Enfin, pour moi... bien qu'elle paraisse l'être, évidemment, » ajouta-t-il en jetant un regard affolé en direction de Lyddy. « Et elle n'est pas très... elle n'est pas... »

Mattern se leva et posa sa main sur l'épaule de son frère. « Eh bien, si ce sont là tes sentiments et si tu agis comme je te le demande, ce sera vraiment une

grande faveur que tu me feras. »

— « Et pourquoi vous ferais-je une faveur ! » Il avait un regard de bête traquée, de bête prise au piège.

— « Pour me prouver que tu vaux mieux que moi, » dit Mattern. « Pour démontrer que s'il existe du mauvais sang dans la famille, c'est en moi seul qu'il s'est rassemblé. »

Alard ne demanda pas à Mattern ce qu'il voulait qu'il fît. Il le savait déjà.

Mais Mattern mit les points sur les i : « Je veux que tu l'emmènes avec toi. »

— « Que je l'emmène ? » balbutia Alard. « Où ça ? »

— « Où elle voudra — sur Terre, sur Erytheia, sur la planète où elle aura envie d'aller. »

— « Mais est-ce qu'elle me suivra ? » s'écria le jeune homme en désespoir de cause. « Il faut lui demander. Elle a le droit de... »

Lyddy l'interrompit avec un cri joyeux : « Oh ! oui, je vous accompagnerai, Alard ! En fait, je suivrais n'importe qui à présent mais je préfère que ce soit vous plutôt qu'un autre. »

— « Même en sachant que je ne vous aime que comme une sœur ? »

— « C'est mieux que rien. D'ailleurs, vous pouvez changer d'avis. Je crois qu'il y a plus de choses en commun entre nous deux qu'entre Len et moi. »

— « Je veux être certain qu'elle aura toujours quelqu'un pour s'occuper d'elle, pour veiller sur elle, » expliqua Mattern à son frère. « C'est drôle... je n'aurais jamais fait ce que j'ai fait si ce n'avait été pour la conquérir. Et maintenant que je l'ai gagnée, je ne peux pas la garder à cause de ce que j'ai fait, justement. Mais elle a été mon rêve et je tiens à ce que quelqu'un la chérisse. »

— « Tu es très noble, Len, » dit Lyddy. « Je penserai souvent à toi et je ne serai pas en colère contre toi. » Elle se leva et prit Alard par le bras. « Tu prendras bien soin de moi, pas vrai, mon lapin ? »

Mais c'est à son frère qu'Alard répondit : « Je te promets de prendre bien soin d'elle, » fit-il d'une voix où l'émotion le disputait à la résignation.

— « Eh bien, c'est parfait, » approuva Mattern. « Je n'aurais pas voulu qu'elle parte à la dérive. Elle connaît si peu de choses en dehors de son petit univers limité. »

— « Evidemment, » dit Alard d'une voix piteuse. « Je comprends. Je ferai de mon mieux. »

Mattern lui tendit la main et, après une brève hésitation, le jeune homme la serra.

— « J'espère qu'avec le temps tu me pardonneras, Alard. J'espère que ta haine finira par ne

plus être que de l'antipathie, peut-être même de la tolérance. »

— « Oh ! je ne te hais plus. Je suppose que, en un sens, tu as dû dérouiller autant que moi. » Il fronça les sourcils d'un air perplexe : « Mais pourquoi a-t-il fallu que ce soit moi ? »

— « Tu verras que tu changeras aussi d'avis sur ce point, » dit Mattern sur un ton encourageant. « Lyddy est une personne en tous points accomplie. »

8

MATTERN se retrouva seul dans sa cabine. Il était parfaitement heureux. Enfin, il était délivré des responsabilités, des illusions, des rêves ! Il n'avait pas besoin d'une femme. Il avait eu tort de croire qu'une femme pourrait vivre en compagnie du kqyrès, même sans le savoir. L'amour, c'était bon pour les jeunes. Lui, il avait son travail. Et maintenant qu'il n'était plus retenu par les liens mesquins de l'humanité, il allait pouvoir conduire ses affaires comme il aurait toujours dû les conduire. Le kqyrès, c'était vrai, commençait à devenir vieux ; il était temps que Mattern lui-même prît les choses en main. Il existait bon nombre de secteurs dont la productivité pourrait être décuplée, si ses méthodes de travail étaient sérieusement réorganisées.

Il se rendit au poste de contrôle. Le kqyrès s'y trouvait mais pas à sa place habituelle. Peut-être Alard avait-il eu raison lorsqu'il avait dit que c'était Njeri qui avait drogué l'équipage et pris la barre. Il faudrait lui demander des explications mais, pour l'instant, Mattern avait des soucis plus urgents.

— « Eh bien, il semble que l'affaire Lyddy soit réglée de manière satisfaisante, » dit-il en s'asseyant. Il éclata d'un rire rauque. « Je me doute que tu n'es pas étranger à cette conclusion. Ce n'est que justice : Lyddy est votre création. » Il braqua sa cigarette sur le xhindi. « Néanmoins, je t'avertis : je ne me laisserai plus manœuvrer désormais. L'époque où tu pouvais me manipuler à ta guise est morte, et bien morte. »

Ce discours parut vexer le kqyrès, qui émit une sorte de léger gloussement. « Manipuler ! Quelle absurdité ! Nous t'avons simplement abusé un petit peu, mais dans le sens où tu étais enclin à te leurrer toi-même. D'une manière plus avisée, c'est tout. Franchement, que pouvions-nous faire d'autre ? Nous avions besoin de toi et, pour t'inciter à accepter le marché que nous te proposions, il nous a fallu te fournir un but, un idéal. »

Il y avait quelque chose dans la voix du kqyrès qui gênait Mattern. L'humain n'écoutait que d'une oreille les propos de l'hyper-



spatien qui continuait de parler : « En ce temps, les ressources de ton cerveau étaient si pitoyablement maigres que cette femme était le meilleur appeau que nous ayons pu trouver. Plus tard, quand tes horizons se sont élargis et que ton intellect s'est affiné, nous avons essayé de te proposer un idéal plus élevé mais cette femme était déjà devenue une obsession... »

— « Vous n'êtes pas le kqyrès, » s'exclama Mattern. « La voix est différente. »

— « Je ne suis pas le même kqyrès, » rectifia le xhindi. « En vérité, obliger le seigneur Njeri à accomplir cette mission deux fois dans son existence était peu équi-



table. D'ailleurs, en vieillissant, il devenait imprudent. »

Voilà donc pourquoi l'équipage avait été drogué ! Le vaisseau avait fait une escale imprévue dans l'hyperespace.

Mattern se leva et scruta l'ombre nébuleuse. Le xhindi palpita légèrement comme s'il éprouvait de l'embarras et se lança avec une sorte de nervosité dans de nouvelles explications : « Il n'était pas prévu que tu rencontrerais à nouveau Lyddy. Elle devait être simplement une image devant tes yeux, semblable à l'étoile que suit le marin et qu'il n'atteint jamais. » Le kqyrès se mit à rire. « A ceci près, toutefois, que les marins

d'aujourd'hui peuvent atteindre leur étoile. »

— « L'âne et la carotte seraient une meilleure analogie. Dommage que vous n'ayez pas pu me procurer une meilleure carotte ! »

Le nouveau kqyrès ne releva pas le commentaire. « Le seigneur Njeri a été déchargé de sa tâche. Il te fait dire qu'il espère avoir le plaisir de te revoir lorsque tu retourneras sur Ferr. C'est moi qui le remplace à présent. » Et le kqyrès ajouta après une hésitation : « J'espère que nous serons bons amis, nous aussi. »

Il était inutile de se leurrer plus longtemps. « Je sais qui vous êtes, » s'exclama Mattern. « J'ai reconnu votre voix. Vous êtes la mbretersha, n'est-ce pas ? »

Elle parut satisfaite plutôt qu'ennuyée. « Oui, je suis la mbretersha. J'ai fini par me rendre compte que le rôle de kqyrès est plus difficile que le rôle de reine. Aussi, est-ce à moi, et à moi seule, qu'il convient de l'assumer. Je te l'ai dit : dans notre univers, le chef ne peut se permettre l'orgueil. Il ne vit que pour le bonheur de son peuple. »

— « C'est bien normal si, comme vous me l'avez laissé entendre, son système nerveux est accordé à celui de ses sujets, » répliqua brutalement Mattern. « Ce qui s'est passé, en réalité, c'est que Njeri vous a signalé que je laissais tomber les affaires et qu'il ne pouvait plus me contrôler. Alors vous avez pris sa place pour voir si vous arriveriez à me faire changer d'avis. »

— « Oh ! ce n'était qu'une simple plaisanterie ! Je savais que tu n'abandonnerais pas le négoce hyperspatial. Que te resterait-il d'autre ? »

Oui... que lui resterait-il d'autre ? Ses capitaux, ses collections, des souvenirs déplaisants ? Il tenait par toutes ses fibres à l'hyperespace.

— « Qui gouverne Ferr ? » demanda-t-il, éludant la question.

— « Le seigneur Njeri, ton ancien kqyrès, fait fonction de régent. C'est mon père. Aussi est-il biologiquement apte à occuper cette fonction. Son organisme est également accordé à celui de la planète, quoi qu'il ne soit pas aussi sensible que le mien, puisque le seigneur Njeri est un mâle. Peut-être cela lui permettra-t-il d'être un meilleur dirigeant. Il souffrira moins. Et je ne vois pas pour quelle raison un mâle serait considéré comme incapable de régner, dans la mesure où il fait l'objet d'une surveillance attentive. »

Mattern convint qu'il n'y avait aucune contre-indication.

« D'ailleurs, » poursuivit la mbretersha, « j'ai organisé le gouvernement de ma planète de telle façon que les choses fonctionnent d'elles-mêmes. Et, bien entendu, de temps à autre, à l'occasion de

nos voyages, je pourrai aller y jeter un coup d'œil. »

— « Seulement, il n'y aura plus de voyages. » Bien que sa décision de prendre sa retraite n'eût pas été sérieuse — il en avait maintenant conscience — Mattern n'avait nulle intention de laisser les hyperspatiens le manœuvrer. Je vais lui faire un peu tirer la langue, songea-t-il irrévérencieusement.

— « Tu ne veux pas me laisser ma chance ? » fit la mbretersha. « La perspective de naviguer en ma compagnie t'est-elle tellement pénible que tu préfères te retirer des affaires sur-le-champ ? »

— « Il ne s'agit pas de cela, vous le savez bien. Je l'ai dit au kqyrès avant votre arrivée... »

— « Mais mon peuple ne saura pas que ce n'est pas la vraie raison. Je perdrai la face. »

— « Si seulement vous aviez une face ! » s'écria-t-il. « J'en ai assez de naviguer avec des ombres ! »

— « Dans votre univers, » dit-elle doucement, « mon aspect est horrible, réellement horrible. Monstrueux. Bien souvent, les xhindis qui se sont vus dans les miroirs de votre continuum sont devenus fous. »

— « N'importe quoi vaut mieux que le vide. »

— « Si j'apparais sous ma forme véritable, m'accepteras-tu comme kqyrès ? »

— « Ma foi, » répondit Mattern qui commençait à s'amuser, « je ferai encore quelques voyages avec vous mais c'est tout ce que je vous promets. »

— « J'accepte ta promesse. »

Mattern sentit un léger frisson le parcourir. Et si l'aspect de la mbretersha dans l'espace normal était plus hideux encore que son aspect hyperspatial — lequel, naturellement, avec cessé de lui paraître hideux ?... Avait-il les nerfs assez solides pour tenir le coup ?

Il retint son souffle. Les vibrations commencèrent à ralentir ; les nappes grises et brillantes de la substance amorphe revêtirent toutes les teintes de l'arc-en-ciel avant de se fondre dans une chromatique aux dominantes rosées. Petit à petit, les plans et les volumes se condensèrent pour se cristalliser et prendre la forme...

La forme d'une femme. La femme la plus belle que Len eût jamais vue. Une femme à côté de laquelle l'image rêvée de Lyddy elle-même se dissipait comme une brume.

La bouche béante, Len Mattern rajeunit momentanément de quinze ans. « Mais vous disiez que vous étiez un monstre... »

La mbretersha sourit. « Pour mon peuple, cette forme est aussi monstrueuse que la nôtre l'est pour tes semblables. Dans l'hyperespace, vous devenez nos doubles ; dans l'espace normal, nous devenons vos doubles. Si votre tradition ne s'était pas brisée, vous

sauriez ce que nous avons toujours su : que le xhindi et l'humain représentent deux facettes différentes de la même race. Voilà pourquoi vous avez peur de nous et pourquoi nous n'avons pas peur de vous. »

Evidemment, se dit Mattern. Comment pourraient-ils si bien nous comprendre s'il n'en allait pas ainsi ? Comment, s'il n'en allait pas ainsi, auraient-ils pu trouver une logique dans notre illogisme, comment auraient-ils été capables de nous conditionner en fonction de notre nature humaine ? Il sourit. Tous les préjugés sociaux anti-xhindis tombaient d'eux-mêmes. Peut-être les xhindis étaient-ils des monstres : ce n'étaient pas en tout cas des non-humains.

« Autrefois, je trouvais cet aspect monstrueux, Mattern, » poursuivit la mbretersha, de sa voix mélodieuse qui s'harmonisait maintenant à son aspect, « parce que je considérais que toi et tes pareils, bien que vous fussiez des formes particulières de notre race, vous étiez monstrueux — que non seulement vous n'aviez pas de beauté mais que vous manquiez de dignité, d'intelligence, de compassion. »

— « Peut-être ne vous trompiez-vous pas... »

— « Mais, depuis, j'ai appris à vous connaître et... à vous aimer. J'ai compris que l'apparence extérieure ne signifie rien. Je peux prendre cette forme dans votre univers et une autre dans le mien : je suis quand même toujours moi. Si beauté il y a... » (elle émit ce que, venant d'un moindre personnage, on eut appelé un gloussement) « c'est une beauté intérieure. »

Là, Mattern n'était pas d'accord. S'il avait admiré la mbretersha quand il était sur Ferr, il éprouvait à présent un sentiment fort différent, et qui n'avait rien à voir avec la révélation soudaine de la beauté intérieure.

— « Vous resterez comme cela dans cet univers, alors ? » demanda-t-il. « Personnellement, je trouve que c'est beaucoup plus confortable... qu'une collection d'ombres, » s'empressa-t-il d'ajouter.

— « Je conserverai cette forme de façon permanente tant que je serai dans ton univers, Mattern, à condition que, de ton côté, tu m'acceptes comme... comme... »

— « Comme co-équipier, » termina Mattern. « Comme mon kqyrès. C'est déjà fait. »

— « Pas simplement comme co-équipier. »

— « Comme... comme ma femme ? » bredouilla-t-il, non sans se demander s'il lisait dans l'esprit de la mbretersha ou si celle-ci projetait ses pensées en lui avec tant de force qu'il les avaient traduites en mots, croyant que c'étaient les siennes.

Elle fit signe que oui.

Retrouver de nouvelles chaînes après ce bref intermède de liberté ! Certes, il la désirait, il était

ravi qu'elle fût son associée, sa compagne, mais il ne voyait pas de raison pour qu'il y ait un engagement officiel entre eux.

Il protesta : « Vous êtes la mbretersha, la reine. Vous ne pouvez pas épouser n'importe qui. »

— « Tu possèdes la noblesse naturelle qui te rend digne d'être mon prince consort, » répliqua-t-elle. « En dehors de toi, il n'existe pas, dans tout l'univers, un seul être que je puisse épouser sans déroger. Alors, pourquoi ne pas nous marier, puisqu'il y a entre nous une base de respect et d'admiration mutuels ? De plus, ce sera pratique. »

— « Mais... mais notre cérémonie à nous ne sera pas valable dans votre univers, n'est-ce pas ? » rétorqua-t-il avec force. « Et votre cérémonie... »

— « Il y aura deux cérémonies. Une dans chaque univers. »

Ç'allait être une union réellement durable, songea-t-il avec inquiétude.

Mattern fut heureux avec la mbretersha car elle savait satisfaire tous les rêves et tous les désirs d'un homme — et, bien sûr, étant son kqyrès, elle était aussi la seule femme qui ne se souciât pas de la présence d'un kqyrès à bord ! Et puis, c'était une femme pour laquelle il valait la peine de risquer un univers, une femme qui méritait qu'on lui offrît des mondes — bref, de même qu'il était le seul homme qui fût digne d'elle, elle était la seule femme qui fût digne de lui. Mais, parfois, il songeait que les yeux bleus de la mbretersha avaient un éclat aussi obsédant et aussi familier que celui des yeux de Lyddy et d'Alard. Et il se posait des questions. Pour Alard, cela s'expliquait : Mattern et lui avaient eu la même mère. Mais pourquoi Lyddy aurait-elle eu les yeux de sa mère à lui ? Et, plus étrange encore, pourquoi la mbretersha avait-elle les mêmes yeux ?

Et Len ne pouvait s'empêcher de penser que, pour créer le fantôme idéal, l'ultime carotte, les xhindis avaient fouillé les tréfonds de son cerveau pour y recueillir l'illusion de beauté primordiale — donc, la plus fondamentale — à son intention. Etait-il possible que Lyddy, comme la mbretersha, eût été délibérément façonnée à partir du modèle de sa mère ? La forme que la mbretersha revêtait dans l'espace normal était-elle le résultat d'un choix ?

Mais après tout, se disait Mattern, une illusion raffinée est peut-être la forme la plus authentique de la réalité.

Traduit par Michel Deutsch.
Titre original : Someone to watch over me.

ZOOLOGIE 2097

Les examens multiples des nouvelles formes de vie, sur une planète lointaine, sont dangereux et inefficaces. La Terre n'y est parfois représentée que par un équipage de cinq hommes. La perte d'un seul homme constitue alors, en fait, la mort d'un cinquième de la population humaine de cette planète. Telle est la raison de l'existence des « Zoologistes de l'Espace ».

La science du Contact fut mise en pratique par le gouvernement au début des années 70, peu après le désastre de la seconde expédition martienne.

La première expédition s'était déroulée très simplement. Le seul souci de l'équipage avait été de se poser sans dommage et de communiquer à la Terre les heureuses nouvelles. Puis il y avait eu les prélèvements d'échantillons de sol et d'atmosphère, les photographies et le retour vers la Terre. Tout cela s'était accompli sans incident.

Ce fut la seconde expédition qui s'acheva par le désastre des « duvetons ». Ces animaux à fourrure, à mi-chemin entre la marmotte et le koala, ne s'en distinguaient que par leurs yeux orange et leur fourrure verte. Ils se montrèrent amicaux et furent adoptés comme mascottes par tout l'équipage. Leur ressemblance avec des poupées de peluche était désarmante et leur valut le nom de « duvetons ». Ils étaient câlins, amicaux, avec des yeux tristes et des couinements émouvants qui conquirent tous les hommes du vaisseau.

Fort heureusement, leur découverte fut rapportée par radio, ce jour-là, avec les autres informations. Il n'y eut pas d'autre message. La troisième expédition découvrit les restes de l'équipage là où les « duvetons » les avaient laissés.

Les investigations du docteur permirent d'établir que la biologie des « duvetons » était semblable à celle des frelons. Ils considéraient l'homme — ainsi que tout ce qui était tiède et charnu — comme une chenille. Tandis que les hommes jouaient avec les petits animaux, des aiguillons minuscules situés à l'extrémité de la queue des « duvetons » leur avaient percé la peau. Le matin suivant, ils étaient dévorés par les dents des bébés « duvetons » en gestation.

Tout ceci, bien sûr, est très connu de nos jours. Nous ne le mentionnons ici que pour montrer quels risques énormes les astronautes affrontaient, avant la découverte du Contact et le développement des Zoologistes Spatiaux, sans le courage, l'expérience et les efforts desquels la colonisation extra-terrestre serait presque impossible.

(Extrait de « LE CONTACT : ses applications et ses risques locaux »,
par le Lieutenant-Colonel Lloyd Rayburn
du Corps Spationaval des Etats-Unis.)

LES TROIS VIES D'ARCTURUS

par JACK SHARKEY

ILLUSTRÉ PAR SCHELLING

Vivre trois vies ? Un jeu d'enfant ! Jerry Norcriss en vivait des centaines de par toute la galaxie !

Le lieutenant Jerry Norcriss se tenait au bord de la vaste clairière verte, humant avec plaisir l'agréable atmosphère de Bêta d'Arcturus. A trois cents mètres de là, officiers et hommes d'équipage s'activaient de concert à décharger le matériel nécessaire à l'établissement du camp, pour leur première nuit sur cette planète.

Personne n'avait demandé à Norcriss de participer à la tâche commune. Les Zoologistes Spatiaux ne devaient jamais rien faire qui pût, même légèrement, di-

minuer leur forme physique. Ils faisaient même serment de ne *jamais* agir autrement.

De temps à autre, il advenait qu'un pilote excité éprouvât quelque ressentiment envers cette situation confortable, et l'exprimât par une réflexion du genre : « Voulez-vous me passer le sucre, lieutenant, si vous n'avez pas trop peur de vous fouler le poignet ? » De tels incidents, s'ils étaient rapportés sur Terre, amenaient inévitablement l'éviction du pilote, qui était immédiatement retiré de son commandement. C'était rarement le zoologiste lui-même qui faisait ce rapport. Tout homme d'équipage qui apprenait l'incident le rapportait dès que possible sur Terre, sans tenir compte du sentiment de camaraderie.

Car, à partir du moment de l'atterrissage, la vie de chaque homme à bord était entre les mains du Zoologiste Spatial.

Du capitaine Daniel Peters à Ollie Gibbs, le garçon du mess, tous n'éprouvaient que respect pour Jerry Norcriss et nul n'avait la moindre envie de se charger de son travail. Ce qui ne voulait pas dire que leurs relations fussent très amicales.

Il était presque impossible de prétendre qu'un Zoologiste Spatial était un « ami ». Même entre eux, ils gardaient une attitude vague, absente, détachée de leur entourage. Après leur premier Contact, ils ne pouvaient plus entretenir de véritable camaraderie avec d'autres hommes. De tels rapports ne leur étaient pas interdits : simplement, ils ne leur étaient plus possibles. Une lueur argentée et froide brillait dans leur regard, un feu intérieur qui révélait en eux les derniers aventuriers. Personne n'aurait pu les supporter. Ils n'existaient que pour leur travail. S'ils ne l'accomplissaient plus, ils ne vivaient guère plus d'une année. Et même quand ils l'exerçaient, les morts soudaines étaient chez eux très fréquentes.

Jerry avait à peine trente ans mais son épaisse chevelure était presque totalement blanche. Sa bouche était un trait net que ne déformait jamais le moindre sourire ni la moindre mimique.

Au seuil de la clairière, sa peau bronzée luisait dans le crépuscule naissant d'Arcturus. Il attendait. Daniel Peters s'approchait, venant de l'astronef dont la masse harmonieuse reflétait la lumière rougeâtre.

Il s'arrêta près de la silhouette solitaire de Jerry et dit avec respect : « Tout est prêt, lieutenant. »

Il sembla à Jerry que les mots lui parvenaient au travers du vide. Lentement, il se tourna pour dévisager son interlocuteur, faisant autant d'efforts pour rassembler ses idées que pour parler :

— « Merci, capitaine, » dit-il.

Ce fut tout. Tandis que le zoologiste le suivait vers le cercle calciné où le grand vaisseau s'était posé, précédé par sa co-

lonne de feu, Peters ne put réprimer un frisson. La voix de Jerry était étrangement pénible pour le système nerveux de ses interlocuteurs. Elle évoquait le ton fantomatique de quelque médium au cours d'une séance. L'esprit qui était Jerry Norcriss n'utilisait son corps que pour parler. Il ne lui appartenait pas vraiment.

Et cela était assez exact. Jerry et ses semblables ne vivaient plus dans leurs corps. Ils existaient simplement, attendant misérablement leur prochain Contact.

A côté de l'échelle d'accès, reliée à une pile énergétique qui se trouvait à l'abri d'un des grands ailerons, il y avait la couchette et le casque que Jerry Norcriss allait utiliser.

Il s'étendit avec l'aisance d'une longue habitude et ajusta la bride du casque sous son menton. Peters se mit à lire d'une voix mécanique le résumé des informations rassemblées par la robofusée sur Bêta d'Arcturus, pendant les six mois qui avaient précédé l'arrivée du vaisseau.

— « ...trois espèces non cataloguées, » marmonna-t-il. « Une impulsion de vie dans des marais, à proximité de l'équateur. La créature était invisible d'en haut... Une autre créature, féline, également très près de l'équateur mais dans une région désertique. Métabolisme inconnu... Des impulsions vitales intelligentes. Quelque forme de vie animale inférieure près des mers septentrionales... Toutes les autres formes de vie de la planète sont conformes à des schémas déjà catalogués et peuvent être référencées selon la méthode habituelle. »

Une partie de l'esprit de Jerry Norcriss éprouvait une amère ironie, comme toujours, devant cette formalité. Le résumé des reconnaissances planétaires n'était que simple routine, une survivance de l'ancienne coutume qui voulait que l'on donnât des instructions spéciales à un homme qui partait pour une importante mission. Les Zoologistes Spatiaux avaient vainement tenté de convaincre les autorités de l'inutilité de ce discours. Un homme en Contact n'était plus un homme. Il *était* la créature dont il habitait l'esprit. Seule subsistait en lui une minuscule fraction de son identité personnelle. Son esprit, isolé dans le cerveau de la créature, s'informait et le casque de Contact transmettait les données au cerveau électronique placé sur le vaisseau. Celui-ci les retransmettrait plus tard aux robofusées sous forme de cartes codées.

L'expansion de l'homme dans l'univers était si rapide que son cerveau ne pouvait tout enregistrer et classer.

Les robofusées satisfaisaient son besoin d'information. Pour chaque problème concernant une espèce étrangère, il existait une solution. Les sondeurs de la fu-

sée examinaient chaque forme de vie de chaque monde pendant six mois. Si toutes les espèces correspondaient à des types déjà connus, un signal était envoyé jusqu'à la Terre par hyperonde, annonçant que la planète se prêtait à une colonisation immédiate. Mais si des espèces nouvelles étaient rencontrées, l'hyperonde demandait d'urgence au Corps Spationaval le premier Zoologiste disponible.

Les Zoologistes passaient leur séjour terrestre dans la Chambre de Connaissance. Là, avec des millions de cartes à leur disposition, ils étaient étendus sur des couchettes et apprenaient par des enregistrements lointains, ressemblant à des rêves, quelles espèces avaient été recensées par leurs confrères. N'importe quel Zoologiste, après cinq années de service, possédait plus de connaissances que ses collègues terrestres. Et ces connaissances étaient plus détaillées. Un homme qui *avait été* un animal connaissait mieux celui-ci que l'homme qui s'était contenté de disséquer l'animal.

Etendu, Jerry songeait donc à tout cela. Ses oreilles percevaient les paroles du pilote, mais son esprit restait fermé à leur signification. Il n'était jamais bon de savoir que la créature que vous alliez être était inconnue. Et aucune hypothèse la concernant ne valait le fait de *devenir* cette créature.

Il réprima une envie de s'agiter. C'était presque le plus dur du Contact, cette attente, pendant l'absurde lecture. Il posséderait, sous peu, plus de renseignements sur ces créatures que dix longs rapports. Bientôt, il serait lancé, pour une période irréversible de quarante minutes, dans l'esprit des êtres qu'il devait examiner.

La durée immuable du Contact en constituait le principal risque. Lorsque le casque de Contact avait été inventé, on avait découvert que quarante minutes — exactement quarante minutes et trois secondes — se passaient à l'intérieur de la créature. Aucune modification, aucune amélioration ou recherche ne purent jamais faire varier ce laps de temps. Les Zoologistes ne pouvaient passer ni plus ni moins de temps dans l'esprit d'une créature.

Etant donné que tous les êtres vivants ont des adversaires naturels, le Contact entraînait plus qu'un simple séjour reposant, tapi au fond d'un esprit étranger. L'hôte du Zoologiste pouvait posséder un métabolisme exigeant de l'eau tous les quarts d'heure, sous peine de périr d'inanition. En ce cas, le Zoologiste pouvait mourir avec la créature, puni de son manque d'information.

C'était à cause de cela que les quarante minutes constituaient un risque. Si la créature Contactée venait à mourir, l'homme mou-

rait avec elle. Il ne pouvait éviter ce sort.

Un bon Zoologiste s'informait vite ou périssait. Pour cette raison, il n'existait pas de mauvais Zoologistes. Ils étaient tous bons, ou morts.

Peters se tut et ferma le registre à couverture de plastique.

— « C'est à peu près tout, lieutenant, » dit-il. « Nous avons localisé les ondes sur les régions indiquées et procédé à un dernier contrôle des circuits, des tubes et de la pile. »

Jerry ferma les yeux avec un soupir de satisfaction.

— « Quand vous voudrez, capitaine, » murmura-t-il. Et il détendit son corps en vue du premier Contact. Un instant, son imagination lui présenta des aperçus de son existence possible, dans le marais, l'océan ou le désert. Puis il chassa ces pensées et fit le vide en son esprit.

Il entendit à peine Peters qui donnait ses ordres au technicien resté à bord.

Puis il y eut un éclair silencieux dans son cerveau.

2

Il ouvrit les yeux : six yeux, en deux rangées de trois.

Pourtant, il ne voyait pas six images distinctes. On avait cru longtemps que la mouche voyait une multitude d'images par ses yeux à facettes, mais cela avait été démenti par le premier biochimiste qui s'était introduit dans l'infime cerveau de l'insecte. Tout comme chez l'homme, les images se fondaient en une seule au niveau de l'esprit. Mise à part l'impression déconcertante de posséder une vision périphérique d'à peu près trois cents degrés, Jerry se sentait parfaitement normal.

Il observa les lieux et remarqua un effet de distorsion dans son champ de vision hexafocal. Tout comme un humain, s'il regarde la pointe d'un crayon dirigée vers son visage, voit se dédoubler tous les objets environnants, de même Jerry — bien que capable d'unifier l'image reçue — voyait en même temps six images en surimpression, correspondant aux divers angles de perspective découverts par ses six yeux. S'il eût regardé un crayon, celui-ci lui serait apparu un peu comme l'image floue d'un volant de badminton, chaque image en perspective représentant une des plumes du volant.

Quelques instants d'accoutumance eurent raison de cette première impression déconcertante et Jerry entreprit un examen détaillé des lieux.

Il se trouvait dans une sorte de cavité circulaire, tourné vers une clarté provenant d'en haut. Les parois de la cavité étaient sombres, lisses et légèrement humides. Il en conclut qu'il se trouvait dans quelque trou creusé

dans le sol. Au-delà de l'ouverture, il y avait de la lumière, de la chaleur et un reflet vert que les yeux de son hôte ne pouvaient préciser.

« J'aimerais connaître ma taille, » pensa-t-il. « Suis-je quelque petit insecte attendant une victime ou un mammifère à cervelle de lapin se cachant d'un carnassier ? Ou bien un carnivore de la taille d'un lion faisant la sieste après un bon repas ? »

Il essaya de tourner la tête pour examiner le corps de son hôte mais n'y parvint pas. Il se détendit un instant et essaya de *percevoir* ce corps. En un instant, il sut qu'il n'avait pas de cou. Sa tête et son corps étaient d'une seule pièce. Tout au moins, ils étaient reliés sans flexibilité.

Il bougea sa « main » droite avec précaution et l'amena devant ses yeux. Il découvrit un membre mince et osseux avec une double articulation, s'achevant en une paume semi-circulaire qui ne semblait servir qu'au repos. Aucune griffe, aucun doigt, aucun talon. Rien qu'une surface caoutchouteuse couverte de cloques.

Celles-ci jouaient apparemment le rôle des sillons à la surface des pneus.

« Quoi que je puisse être, » soupira Jerry, « je ne peux glisser. » Il réfléchit un moment et ajouta : « Je ne puis être un insecte. Les insectes ne peuvent compter sur leur poids pour les maintenir debout ; ils ont besoin de membres pour s'agripper. Donc, l'insecte est éliminé. »

Il étendit le membre devant son corps et porta tout son poids dessus. Puis il le ramena sous son torse et examina le sol à l'endroit où il s'était appuyé. Une concavité était visible, correspondant à la forme de la patte. Elle n'était pas très profonde.

« Bon, cela laisse de côté une grosseur d'éléphant, » conclut Jerry, « et toute autre plus volumineuse. Je dois être à mi-chemin entre la souris et le loup. Mais *que suis-je* ? »

Il essaya de respirer. Il ne se passa rien. Il n'éprouvait aucune sensation de dilatation à l'intérieur de son corps. « Etrange, » pensa-t-il. « A moins que je ne tire l'oxygène — ou tout autre gaz dont vit cette créature — de ma nourriture... Ou peut-être ai-je des orifices respiratoires comme ceux des insectes... Non, je devrais bouger de temps en temps pour faire circuler l'air et le fait de rester immobile ne me procure aucun malaise. De plus, je suis fait de chair et la respiration des insectes n'existe que dans les corps à endosquelette. Cela doit donc dépendre de l'absorption de nourriture : c'est ainsi que j'emmagasine l'oxygène ou tout autre gaz nécessaire. »

Il étendit sa patte cloquée et la frotta précautionneusement contre le sol. Il éprouva une dif-

fuse sensation de toucher. Mais celle-ci était subordonnée à une perception somacentrique de localisation. Sa patte « savait » en quel point elle était reliée à son corps, mais elle possédait une faible capacité d'exploration tactile des lieux.

« Très bien, » pensa-t-il. « Il me reste à déterminer les formes ou les fonctions en les *sentant* par l'intermédiaire de mon corps. »

Comme il le faisait parfois à l'intérieur d'un hôte, il pensa au vieux Peters, son instructeur, qui enseignait le « Projet C » aux plus jeunes Zoologistes. Le Projet Contact visait surtout à donner à l'élève une certaine connaissance du métabolisme et de l'adaptation au milieu. Celui qui s'informait devait être capable de déterminer rapidement le métabolisme de son hôte. La connaissance de l'écologie terrestre était de peu d'utilité. L'homme vivait de combustibles et d'oxygène, l'oxygène se combinant aux combustibles pour fournir de la chaleur. Les plantes vivaient grâce au gaz carbonique, à l'eau et la lumière. Elles renouvelaient ainsi l'oxygène atmosphérique. Le vieux Peters avait toujours obligé les élèves à connaître leurs combinaisons de base.

Les combinaisons de base préparaient l'élève — ainsi l'espérait l'école — à un vaste éventail de relations chimiques entre l'hôte et son milieu. Les élèves, par exemple, devaient savoir comment survivre dans un hôte vivant dans une atmosphère de chlore ayant besoin de beaucoup d'antimoine pour une combustion parfaite. Il existait de nombreux éléments chimiques dans l'univers ; les élèves devaient savoir comment n'importe lequel d'entre eux pouvait se combiner dans le corps d'un hôte.

Un observateur en Contact était la plupart du temps guidé par les instincts de son hôte. De nombreuses espèces ressentaient leurs besoins physiques non seulement au niveau de l'esprit mais aussi du corps. Mr. Peters avait une formule qu'il se plaisait à employer : « En cas de doute, black-out. » Cette expression était devenue un cliché parmi les étudiants mais ils ne la négligeaient jamais. Un cliché n'est après tout qu'une vérité devenue banale parce qu'il est vital de la connaître.

« En cas de doute, black-out » signifiait simplement que, si la situation semblait impossible à élucider, le dernier recours était de se reposer sur le comportement instinctif de l'hôte. Replier son esprit jusqu'à devenir une minuscule présence dans le cerveau de l'hôte, et laisser celui-ci agir jusqu'à la victoire sur le milieu ou la défaite...

Il existait des dangers, bien sûr. L'observateur qui se trouvait dans un poussin, par exemple, aurait commis une folie en laissant libres les instincts de ce poussin face à un serpent. Lorsqu'un pous-

sin affronte un serpent, il tend à être hypnotisé par son adversaire et reste stupidement immobile jusqu'à ce que le reptile le tue. Dans ce cas, l'observateur trouvait plus de sécurité à garder le contrôle et à guider son hôte jusqu'à l'abri le plus proche.

En revanche, un observateur placé à l'intérieur d'une chauve-souris, avec ses instincts qui la poussent à s'agripper, se trouvait plus en sécurité s'il laissait agir son hôte en cas de péril grave. Par exemple, s'il devait voler entre les pales tournoyantes d'une turbine. La chauve-souris échappait habilement aux lames, mais l'esprit d'un homme n'était pas assez rapide pour éviter à l'hôte de mourir horriblement déchiqueté.

« Peut-être, » songea-t-il avec espoir, « suis-je tombé sur une observation facile. » C'était évidemment possible. Son hôte pouvait être au milieu de sa sieste d'après-midi et Jerry allait se reposer tranquillement pendant les quarante minutes du Contact. Mais cela était rare. A n'importe quel instant, un prédateur pouvait se présenter à l'orifice et Jerry devrait combattre pour la vie de son hôte afin de préserver la sienne.

« Je ferais mieux de voir quels sont les organes de combat dont je dispose, » pensa-t-il. Il stimula ce qui aurait dû être sa langue et chercha d'éventuels crocs. A l'intérieur de la gueule de la créature, qui semblait assez vaste par rapport à la tête, il perçut un frottement, une sorte de crissement, mais il ne sentit rien avec sa langue. « Il vaut mieux la regarder, » décida-t-il brusquement, et, ouvrant les mâchoires, il déploya sa langue.

Jerry fut profondément surpris par la chose qui se déroula en s'agitant devant ses yeux. Il éprouvait un peu la sensation d'un homme qui, ouvrant la bouche, y eût trouvé un serpent. Puis il s'aperçut qu'il voyait maintenant par six nouveaux yeux, situés à l'extrémité de cette langue.

Il n'était pas une créature, mais *deux* !

Les six premiers yeux lui montraient l'horreur grise et rose déployée devant lui. La langue était presque comme un autre animal, vermiforme et porteur de deux... cornes (ou pinces ?) de chaque côté de la « tête ». Ces appendices, osseux et tubulaires, se trouvaient situés de part et d'autre d'une large mâchoire ouverte dans la langue elle-même.

Impulsivement, Jerry retourna l'extrémité de la « langue » dans sa direction et regarda, par les six yeux disposés autour de la « mâchoire », le corps volumineux de l'hôte principal.

Il éprouva un malaise, ramena la langue dans sa bouche et referma les mâchoires.

La vision avait été horrible. Au

lieu du corps qu'il s'était attendu à voir, il avait découvert une cavité rouge et humide entre deux mâchoires béantes. Il était lui-même la « langue » d'une autre créature plus volumineuse qui habitait cet endroit souterrain ! Quelques bribes de la conscience de son hôte lui apprirent que cette créature dont il était la langue était elle-même celle d'une *autre* créature. Il n'était qu'un segment de quelque gigantesque animal vermiforme, dont l'origine se tenait à Dieu sait combien de distance sous terre.

Avec précaution, éprouvant une sensation proche du mal de mer, il ressortit sa langue et l'examina avec plus d'attention. Deux protubérances inachevées étaient visibles derrière la « tête » de la chose. Avec le temps, comprit-il, ces protubérances deviendraient deux pattes à la double articulation et aux extrémités cloquées et semi-tactiles. Puis les pinces tomberaient ou se résorberaient, pendant que cette « langue » en produirait à son tour une autre.

Soudain, il y eut un mouvement dans la lumière verte, au dehors. Une chose visqueuse munie d'un nombre extraordinaire d'appendices apparut, se déplaçant avec une maladresse comique. Jerry observa attentivement cette créature pareille à une méduse qui agitait ses membres entrelacés. Et il relâcha son contrôle.

Avant qu'il ait pu s'en rendre compte, la langue autonome happa sa proie. Les pinces s'enfoncèrent dans le corps visqueux du visiteur et la bouche étendit des lèvres pareilles à des pseudopodes, qui recouvrirent la victime qui se débattait et gémissait. Une bosse apparut sur la langue, juste derrière la « tête ». Jerry attendit sans grand enthousiasme que le repas toujours gémissant atteignît son propre œsophage.

Pourtant, cela ne se produisit pas. Très près de ses mâchoires, la chose s'arrêta. Après quelques instants, elle cessa de se débattre.

Inquiet, Jerry tenta de ramener la langue. Elle ne revint pas. Ses mâchoires restèrent ouvertes et la langue demeura là où elle s'était projetée pour happer la créature tentaculaire.

Il y eut un déclic dans l'esprit de Jerry, et il tenta une fois de plus de « voir » par les six yeux de sa langue. Il s'aperçut que cela lui était encore possible, mais sa vision était très faible.

Il lui fallut près de trois secondes pour réaliser le danger.

Le segment qui se trouvait derrière lui ne le ravalerait jamais, bien qu'il fût sa langue. Il ne le pouvait plus. Il était mort. Pendant le court laps de temps durant lequel il avait été la langue du troisième segment, il avait possédé quelque contrôle sur sa propre langue. Il pouvait la déployer et voir par ses yeux. Mais, à présent, le segment de Jerry

s'était nourri, avait grandi, et ce segment d'origine était mort, comme tous ceux qu'il avait précédés. L'être, quel qu'il pût être, se développait très vite, trop vite.

C'était là le danger.

Tout en pensant cela, il vit que la bosse avait disparu de sa langue. Mais la langue elle-même avait doublé de volume !

Ses efforts répétés pour la ramener dans sa gueule furent vains. Une fois encore, il tenta de voir par les yeux de sa langue, mais sa vision s'était encore affaiblie. Avec terreur, il se rendit compte que sa propre vision était en train de diminuer également.

Son hôte était mourant ; il n'avait plus besoin d'abriter la langue.

Devant lui, la langue s'activait à creuser avec ses pinces, élargissant la cavité. Au contraire d'une taupe qui produisait un monticule après avoir creusé dans le sol, elle se tenait à l'intérieur du sol tout en ménageant un tunnel où elle attendait sa victime.

Jerry eut la vision de kilomètres de tunnels serpentant, abritant tous une horrible créature vermiforme dont tous les segments étaient morts à l'exception du dernier, qui mourrait à son tour dès que sa langue se nourrirait et grossirait jusqu'à maturité.

Il eut un frisson en esprit et se demanda combien de temps s'était écoulé. Il ne lui était pas possible d'estimer la durée. Son sens personnel du temps était dominé par celui de son hôte. Un observateur qui se trouvait dans un moucheron pensait y avoir vécu une vie, avant de se retrouver au bout de quarante minutes étendu sur la couchette avec le casque.

La croissance de chaque segment pouvait prendre une journée ou quelques minutes. Jerry ne pouvait le savoir. Il ne pouvait qu'attendre, jusqu'au moment du Contact suivant. Il ne lui était pas possible d'interrompre lui-même le séjour. Pour cette raison, la survivance était un impératif.

Sa vue faiblissante décela un mouvement et il découvrit que sa langue avait happé une autre créature gélatineuse. Cette seconde proie fut rapidement absorbée et il s'aperçut qu'il n'avait plus aucun lien avec les yeux de sa langue. Les siens faiblissaient rapidement et il comprit que son hôte ne demeurerait plus longtemps en vie.

Il avait vaguement conscience que les pattes naissantes de sa langue étaient maintenant devenues des membres pareils aux siens. La langue ne pouvait plus être appelée ainsi car elle s'apprêtait à devenir un segment dans sa pleine maturité. Il songea qu'une nouvelle langue devait pousser maintenant à l'intérieur, très vite, hâtant sa propre fin.

« Je dois intervenir, » pensa-t-il. « Mais comment ? » La langue ne reviendra plus en arrière quoi



que je puisse faire. Et même alors, elle serait trop volumineuse pour franchir mes mâchoires, même si je la poussais avec ces stupides membres... »

Il interrompit ces réflexions sans issue et souleva sa paire de pattes à double articulation devant ses six yeux affaiblis.

« Elles semblent assez fortes. Mais le sont-elles vraiment ? »

Il pouvait sentir son contrôle se relâcher. Sa vie allait dépendre du succès de sa tentative, mais il n'avait pas le temps d'envisager un meilleur moyen pour survivre.

Rapidement, sans se soucier des tressautements du segment qui se trouvait devant lui, il le serra entre ses deux pattes et l'étrangla. La chose était encore molle, bien que relativement coriace si l'on tenait compte de la rapidité de sa croissance. Mais elle n'était pas équipée pour affronter une attaque venue de l'arrière. Jerry l'étreignait avec une force terrible, ignorant la douleur brûlante qui envahissait son esprit. Cruellement, méthodiquement, il broya ce qui avait été sa langue.

L'extrémité de la chose se cabra, puis demeura inerte. Et la vision de Jerry, après avoir été obscurcie par une brume grise durant un instant, redevint parfaitement nette et il sut que son hôte revenait à la vie.

« Ouf ! » souffla-t-il. Il referma avec satisfaction ses larges mâchoires. « C'est dur, mais je sais à présent comment survivre. Mon segment est assez bas dans l'échelle de l'évolution pour régénérer les parties amputées. Il redonnera une nouvelle langue. Si je ne change pas de Contact dans l'intervalle, je la tuerai à nouveau et j'attendrai jusqu'à ce que je quitte cette horrible créature ! »

Mais quelque chose fit bouger le segment devant lui et Jerry ressentit une peur glacée.

A l'orifice de la cavité, l'une des créatures gélatineuses avait inséré un tentacule à l'intérieur, et elle ingurgitait fébrilement le segment écrasé dans sa gueule, située au milieu des membres frétillants et lisses. Tandis que Jerry observait, le repas prit fin et, avec un frisson de plaisir, la créature réajusta ses dimensions jusqu'à tripler de volume.

« Une belle écologie, » se dit amèrement Jerry. « Chaque espèce est l'ennemie jurée de l'autre ! »

Et sa frayeur augmenta en voyant que la méduse — il ne songeait à l'appeler autrement — grattait méthodiquement les parois pour s'approcher de *lui !*

Il essaya de la saisir avec sa langue, mais le moignon qui était entre ses mâchoires était toujours occupé à régénérer une nouvelle tête et de nouveaux yeux. Projeté en avant, il s'agita vainement devant l'ennemi qui approchait.

Jerry lança en avant ses pattes, cherchant à renverser la méduse. Mais les quelques coups qui l'atteignirent rebondirent sur ce

corps luisant comme des grains d'énergie frappant une surface électrostatique.

La méduse l'agrippa alors et, saisissant une des pattes de Jerry, elle entreprit de l'ingurgiter calmement. Le membre devint hypersensible, comme les sucs digestifs de la créature commençaient à dissocier ses composants chimiques.

Il semblait à Jerry que sa patte était plongée dans du feu. Il voulut crier. Seul le moignon de langue franchit ses mâchoires. La méduse, qui remontait tranquillement le long du membre qu'elle ingérait, allongea un tentacule et fit quelque chose d'horrible à l'œil supérieur droit de Jerry.

Des ondes de souffrance atteignirent son cerveau et bannirent presque toute pensée, à l'exception d'une envie démente de rire des intentions de la créature. Car l'extrémité du tentacule agile et souple s'activait à lui énucléer l'œil.

Le membre droit de Jerry avait disparu. Les tentacules se dardaient vers sa tête. La cavité digestive de la méduse s'agrandissait pour ne faire qu'une bouchée de la tête de Jerry. Par ses cinq yeux encore valides, il apercevait un intérieur cristallin dont les parois scintillaient de liquide digestif, teintées d'émeraude par les reflets verts visibles au travers du corps translucide. Puis la chose s'abattit sur sa tête et le dernier de ses yeux fut déchiqueté.

Le cerveau de Jerry hurla son angoisse... et un éclair traversa son esprit. Un éclair blanc et silencieux.

La douleur disparut.

La période de Contact s'était écoulée.

3

Le capitaine Daniel Peters, très agité, marchait de long en large devant la couchette où reposait la forme immobile sous le casque. L'ultime éclat du crépuscule avait disparu derrière les arbres quelques minutes auparavant. Peters tira trois bouffées de la cigarette qu'il venait juste d'allumer, puis écrasa le cylindre blanc sous son talon.

— « Capitaine ? » appela un homme depuis le sas.

Peters se retourna d'un mouvement brusque et vit qu'il s'agissait du technicien du Contact.

— « Comment cela se passe-t-il ? » demanda-t-il en essayant de garder un ton calme.

— « Le premier rapport vient juste d'arriver, » dit l'homme avec un sourire fugace. « Les informations sont transcrites en code sur une nouvelle carte pour l'index de la robofusée. Je pense que Norcriss s'en est bien tiré. Son impulsion-vie apparaît toujours sur le panneau. Pourtant, depuis quelques instants, elle vacillait dangereusement. Pensez-vous qu'il faille arrêter ? »

Peters hésita puis secoua la tête. « Non, je ne le pense pas. Ils m'ont dit qu'il n'y avait pas de contrecoup, même après les Contacts dangereux. Norcriss voudrait certainement continuer... Pauvre type, » ajouta-t-il avec un sourire furtif qui n'apparut pas dans ses yeux. « Continuez, matelot. »

L'homme acquiesça et repartit à l'intérieur du vaisseau...

4

De tous côtés jusqu'à l'horizon, une immense étendue de pierres brûlée de soleil, marquée de cratères sans rebord emplis d'un liquide rouge qui dardait des doigts de feu bleu ici et là, à la surface. De temps en temps, un plumet de vapeur blanche montait vers le couvercle de cuivre du ciel.

Avec précaution, Jerry huma l'air. Du soufre. Ce liquide rouge qui bouillait dans les cratères, c'était du soufre. Du soufre fondu en une étrange glu pourpre dans l'éclat presque invisible du feu.

« Le soufre ne boue pas, » pensa tranquillement Jerry en continuant de humer les vapeurs. « Les nuages blancs signifient donc qu'il y a de l'eau, ou quelque autre liquide volatil, mélangé au dépôt de ces creusets. »

Après un instant, il réalisa qu'il ne respirait plus par à-coups mais régulièrement, pleinement. L'odeur de soufre était la plus dense, la plus puissante qu'il eût jamais rencontrée, mais il n'éprouvait pas la moindre sensation de brûlure à la gorge. Il ne pleurait pas, ne toussait pas, alors que cette réaction aurait dû être instantanée.

« L'air de ce désert contient presque exclusivement du soufre, » se dit-il. Ce qui expliquait l'aspect du ciel et la brume argentée, agréable, qui flottait dans l'atmosphère.

« Si je ne m'évanouis pas d'ici quelques instants, je serai alors une créature vivant de soufre. »

Le soleil, presque au zénith, était chaud et doux sur sa tête, son dos et ses membres. Une sensation de flexibilité dans la région caudale de son échine lui apprit qu'il possédait une queue. Au même instant, il tourna la tête pour l'apercevoir. Son corps, comme teinté par le sol rocheux, évoquait celui d'un lion, bien que ses pattes munies de serres fussent cornées à leur extrémité et d'apparence dangereuse. Elles évoquaient assez bien les pattes d'un oiseau de proie, en plus puissant.

C'était à peu près tout ce qu'il pouvait distinguer de son corps, à l'exception d'une frange de fourrure sombre qui allait de son cou à l'endroit où il percevait ses oreilles.

« Je me demande à quoi ressemble ma tête ? » pensa-t-il.

Un bref examen du problème lui fournit la solution. Ce n'était

pas le meilleur moyen pour déterminer la conformation de son crâne mais, à moins de disposer d'un miroir, c'était le seul qui lui fût accessible.

Il baissa les yeux afin d'apercevoir son ombre projetée sur le rocher brun. En tournant la tête de tous côtés et en mêlant par *gestalt* les diverses silhouettes obtenues, il composa son aspect.

Sa tête était tout à fait semblable à celle d'un lion, sauf qu'elle ne possédait pas d'oreille externe. Une silhouette effilée, aiguë comme un stylet, qui descendait du front, devait être une sorte de corne. A moins qu'elle ne tombât périodiquement, comme les bois d'un daim.

D'autres considérations plus avancées sur son aspect furent interrompues par l'apparition d'une autre créature, qui s'approchait de lui en trottinant comme un petit chien entre les cratères de soufre fumant.

Ç'aurait pu être le frère jumeau de l'animal qu'il était, mais en un peu plus petit. Il tenait quelque chose entre ses dents, avec précaution.

« Dois-je courir, combattre ou l'ignorer ? » se demanda Jerry. « Il ne semble pas menaçant. Mais un pékinois ne semble pas menaçant non plus, jusqu'à ce qu'on tente de l'apprivoiser. »

Il retira une fraction de son contrôle mental et observa les réactions de son hôte envers le nouveau venu. Il perçut un désir de mouvement, une sorte de sentiment de fierté, de vanité, et il comprit que la créature qui s'approchait était son lionceau. « Cela me sera utile, » songea-t-il, soulagé, en reprenant le plein contrôle.

Le lionceau s'arrêta à proximité et déposa délicatement son fardeau sur le rocher. Il plaça ses griffes dans la chose avant de la libérer de ses mâchoires. Sous les griffes, la chose frémit. Jerry vit qu'il s'agissait d'une espèce d'écureuil, dont les pattes antérieures très développées indiquaient que la créature marchait sur ses quatre membres au lieu de grimper aux arbres. Puis il se rappela dans quelle région il se trouvait et se sentit stupide. Cette créature ne pouvait évidemment escalader d'arbre dans une région absolument vierge de toute végétation.

Il s'aperçut que le lionceau paraissait attendre quelque chose. Il eût aimé pouvoir parler. Un hochement de tête était un signe d'acquiescement presque universel et il s'y essaya. Le lionceau parut satisfait et, immédiatement, il plongea sa corne entre ses pattes et tua l'écureuil terrestre qui se débattait toujours. Puis il ôta ses griffes de la proie et se retira en arrière.

Vraisemblablement, en t a n t qu'aîné, Jerry devait manger le premier.

« Ce n'est pas le moment de

jouer les délicats, » dit-il à l'adresse de son estomac. « En avant, Jerry mon fils. Tu manges des huîtres encore vivantes. Tu devrais te débrouiller avec un écureuil mort. De plus, si l'atmosphère que respire cette créature est à ton goût, tu aimeras sans doute sa nourriture. Mange de bon cœur. »

Sur ce, il baissa la tête et ses dents acérées arrachèrent une bouchée d'écureuil. Il entreprit de mâcher puis se rendit compte que, au contraire de son premier compagnon de Contact, celui-ci n'avait pas de langue. C'était un hôte du genre goinfre. Il rejeta donc la tête en arrière et, par un mouvement spasmodique de sa gorge musculeuse, il réussit à amener le morceau jusqu'à son estomac.

Le lionceau s'approcha alors, happa un morceau pour lui-même et l'ingurgita sans le moindre effort.

Jerry se consola en pensant : « Bah, il a plus de pratique que moi ! » Puis il s'aperçut que le lionceau attendait patiemment et il balança la tête, essayant de dire : « Non, merci. Sers-toi. »

Mais le petit, penchant la tête d'un air perplexe, continua de l'observer. Il attendait quelque chose, avec une espèce d'anxiété dans le regard. Jerry se dit que s'il reculait simplement, le lionceau comprendrait sûrement que ce geste était un refus de manger. Il s'éloigna donc de quelques pas.

Le lionceau eut alors une expression de désarroi presque humaine et se mit à gémir. Il commença à danser sur ses pattes comme un chien qui veut sortir au plus vite.

Jerry réfléchissait intensément. Le lionceau attendait fébrilement qu'il fasse quelque chose. C'était plus que du simple dépit. Il y avait une véritable peur dans son regard, à présent. Jerry ressentit la première impression de danger. Quelle faute était-il en train de commettre ? Ou quelle faute *avait-il commise* ?

Il essaya de garder son calme et de penser de façon logique. Les relations entre père et fils qu'il découvrait ici le surprenaient. Elles étaient à l'opposé de celles qui existaient chez les animaux du groupe restreint dont les liens affectifs demeuraient après la maturité des rejetons. Chez ces animaux, les parents pourvoyaient à la nourriture de leurs enfants, et non le contraire. Tandis que sur cette planète, apparemment, un enfant était la meilleure garantie pour ne pas dépérir.

« Rappelle-toi, idiot, » se dit Jerry. « Ceci est un cas particulier. Tu n'as pas affaire à un esprit rationnel mais à un cerveau d'animal. Cela signifie que le rôle apparent du lionceau est instinctif et ne dépend pas d'une étiquette. Un instinct a toujours un motif derrière lui, n'est-ce pas ? Seul l'homme peut édifier un protocole.

Tu dois faire quelque chose avant que le lionceau pense qu'il peut le faire à ta place. Et quelle que soit ta faute, cela déplaît au lionceau. Tu ferais mieux de reprendre une seconde bouchée d'écureuil, et vite, avant que ton fiston ne te fasse interner ! »

Bien qu'il ne fût pas très enthousiaste à l'idée de finir le repas, Jerry revint vers le petit corps couvert de fourrure. Ce ne fut qu'au moment où il s'apprêtait à mordre qu'il perçut soudain une odeur étrangère, qui se mêlait à celle des vapeurs sulfureuses. Incrédule, il examina la pourriture qui remplaçait les restes de la proie. Silencieux, stupéfait, il regarda les os et la chair s'effriter et se dissoudre dans le sol pour ne laisser qu'un infect liquide et quelques dents minuscules.

« Incroyable ! » pensa-t-il. « Une décomposition si rapide ! Mais cela explique pourquoi Junior m'a amené cette chose encore vivante et palpitante. Elle ne dure que quelques minutes après sa mort... Oh ! »

Il éprouva un spasme douloureux à l'estomac et perçut dans son haleine la même odeur que dans le liquide qui, maintenant, séchait au soleil brûlant.

« Cette saleté pourrit *à l'intérieur de mon corps* ! » se dit-il. Il ressentit le premier malaise, de la corne aux pattes.

Sa chair, sous la toison couleur de bronze, devint tout à coup froide et visqueuse. Jerry connaissait bien cette sensation. Un été, il avait mangé un sandwich à la mayonnaise demeuré trop longtemps hors du réfrigérateur. C'était l'effet des ptomaïnes. Lui et son lionceau pouvaient mourir d'horrible façon avant l'instant du prochain Contact. Peut-être cette période s'écoulerait-elle plus vite que la précédente. Ou plus lentement...

Jerry se retourna pour regarder le lionceau. Les yeux de celui-ci devenaient vitreux. Sa respiration haletante. La gueule ouverte, il vacillait sur ses pattes.

« Nous sommes empoisonnés, » gronda Jerry. « Et c'est un accident. Le lionceau n'est pas venu m'apporter l'écureuil pour se débarrasser du vieux ! Il fallait faire quelque chose d'autre, quelque chose qui m'a échappé. Et ma stupidité va nous coûter la vie. »

Faiblement, presque automatiquement, la conscience de Jerry lui fit accomplir la seule action possible en de telles circonstances. Cliché ou non, l'expression de Peters, « En cas de doute, blackout », lui fournissait l'unique solution. Il relâcha rapidement son contrôle et laissa la créature léonine suivre son propre instinct.

Son premier acte fut de se ruer vers la surface écarlate du soufre en fusion, près du lionceau. Ses muscles reposés ne semblaient pas devoir l'arrêter dans son galop

vers le brasier et Jerry reprit le contrôle à la seconde où ses pattes avant atteignaient le bord de la mare rouge où dansaient les flammes bleues.

« Oh ! bon sang ! » grogna-t-il, partagé entre la terreur du feu et le malaise qui grandissait dans son estomac. « De toutes les créatures de l'univers, il a fallu que j'en rencontre une qui possède l'instinct du lemming. Ce satané animal ira se faire cuire tout vif si je le laisse faire. Et si je maintiens mon contrôle, les ptomaïnes vont le tuer ! »

Il passa près de trente secondes à se lamenter sur son sort. Puis il se souvint d'un détail à propos des lemmings. Et à propos des lionceaux.

Les lemmings, ces étranges petits rongeurs auxquels il prend périodiquement l'idée de se précipiter dans l'océan pour s'y noyer, n'ont pas de propension au suicide. Leurs ancêtres sont plus anciens que le continent sur lequel ils vivent. A une époque, l'endroit où ils plongent dans l'océan était rattaché au continent voisin. La migration — car c'est une migration — était alors parfaitement sûre. Si sûre qu'elle devint instinctive. Et, après la séparation des continents, lorsque la bande de terre qui les joignait se fut engloutie sous la mer, les lemmings poursuivirent leur manège avec enthousiasme. Ils mouraient, mais le vieil instinct de l'espèce ne s'éteignait pas.

Jerry songea qu'aucun animal n'est délibérément auto-destructeur. Aucun, en dehors de l'homme qui est plus qu'un animal et peut décider de sa destinée envers et contre ses instincts.

Et il se souvint avec tristesse que les petits ne naissent pas toujours en connaissant les moyens de survivance. Il faut apprendre à certains. Ce lionceau était encore en train d'apprendre et il se rendait compte, puisqu'il était mortellement malade, que quelque chose n'était pas normal. Il attendait que son père lui apprenne à survivre. Et son père était aux mains d'un « spécialiste » impuissant...

Heureusement pour le lionceau et Jerry lui-même, ses pensées sur les lemmings et les enfants ne durèrent qu'une fraction de seconde, tant est rapide la vision que peut avoir l'esprit d'une situation.

Puis Jerry, grandement soulagé, relâcha une fois de plus son contrôle et laissa le lion se pencher pour boire dans la mare de soufre bouillant qui se trouvait devant lui.

Il n'avait aucune idée des intentions de son hôte. Il se pouvait que sa structure cellulaire contînt beaucoup de silicates, ou qu'elle fût voisine de l'asbeste. En tout cas, le soufre rouge et bouillonnant lui parut un vin doux et tiède au fond de son gosier. Et l'écureuil pourrissant fut

transformé en éléments chimiques parfaitement digestes.

Jerry fut heureux de voir que le lionceau, vacillant sur ses pattes, buvait lui aussi. Il semblait maintenant capable de triompher de la mort.

Il pensa que ce n'était pas là une existence si désagréable.

On prenait son repas, on buvait un verre et il ne restait plus ensuite qu'à faire la sieste. Une planète agréable... si l'on aimait le soufre et si l'on avait avec soi un jeune fils aux yeux brillants qui ne faisait pas un geste sans votre approbation et votre exemple...

Un bruit d'ailes, haut dans le ciel de cuivre, coupa court aux cogitations de Jerry. Immédiatement en alerte, il redressa sa lourde tête et aperçut une menaçante formation de V dans le ciel. Ils grossissaient rapidement et apparurent bientôt sous la forme de gigantesques créatures aériennes, à mi-chemin de l'ancien ptérodactyle terrestre et des singes à dent de sabre.

Quelque chose lui dit que ces créatures n'étaient pas amicales.

Il tourna la tête vers le lionceau mais ceci, apparemment, était une leçon déjà apprise, car tout ce qu'il aperçut de son rejeton fut une forme mouvante, détalant maladroitement sur le rocher brûlé de soleil.

L'instant d'après, Jerry s'élançait derrière, pour des raisons qui dépassaient de loin le simple attachement paternel.

Ses pattes n'étaient pas assez rapides et, finalement, il laissa le cerveau de la créature-lion se charger de la fuite. Son propre esprit se contenta d'assister à la course en observateur.

« Mais où se cacher ? » se demanda-t-il. « Faut-il creuser sous les marmites de soufre ? Ou bien y a-t-il des cavernes quelque part ? Faut-il courir jusqu'à ce que mes pattes me lâchent ou que ces simiaptères abandonnent ? »

Puis son esprit s'attacha au problème purement académique que constituait la valeur d'un mot tel que « simiaptères », qui signifiait « oiseaux-singes » alors qu'il aurait dû signifier plutôt « singes ailés ». Son esprit était si occupé par ce problème épineux, par les chances de fuite de la créature et la possibilité d'existence d'un abri, qu'il s'aperçut à peine de l'éclair blanc et silencieux qui signalait la fin du Contact.

5

« CONTACT terminé, » dit le technicien à Peters. Le soir pourpre se noyait lentement dans le noir étoilé de la nuit. « Léger affaiblissement de l'impulsion-vie de Norcriss, mais pas si fort que la première fois. »

Peters acquiesça en déchirant un nouveau paquet de cigarettes. « L'appareil fonctionne bien ? »

— « Oui, capitaine, » dit le technicien. « Norcriss pourrait encore affronter trois autres Contacts avec l'énergie dont nous disposons. Dois-je le relancer, capitaine ? »

— « Allez-y, » murmura Peters. Ses yeux étaient fixés sur le visage blême du jeune homme allongé sur la couchette...

6

BRUIT. Des pas sur du métal. Le métal signifiait minerai raffiné et cela voulait dire intelligence. Pourtant, il ne *pouvait pas* habiter un esprit intelligent !

Jerry ouvrit les yeux et découvrit la scène qui se trouvait devant lui. Sa vision était bizarrement découpée en panneaux verticaux et, comme son esprit prenait le plein contrôle de l'être, il sut que ces panneaux étaient les intervalles séparant des barreaux.

Il pensa que les barreaux sont toujours verticaux, en n'importe quel point de l'univers. Des barreaux horizontaux retiendraient tout aussi bien un prisonnier, mais l'origine des barreaux appartient au fond commun ancestral, aux pieux fichés dans le sol. Les habitudes tribales ne s'effacent pas facilement, même après l'apparition de la civilisation.

Au-delà des barreaux, il voyait... en bien, il voyait des hommes. Des bipèdes, tout au moins, qui marchaient debout. Ils avaient deux membres supérieurs avec des extrémités tactiles et ils étaient en tous points conformes à la règle quasi universelle de l'identité bilatérale.

Cependant, leur ressemblance avec l'homme s'arrêtait là.

Les créatures qu'il voyait étaient vêtues d'uniformes satinés, mais quelque chose dans l'aspect du tissu lui fit songer que celui-ci devait être très résistant. Là où leur véritable corps était visible — tête et mains, surtout — il était couvert d'une toison blanche et courte, à moins qu'elle ne fût tondue. Cependant, un des êtres qui s'activait devant une machine placée contre la paroi était dénudé jusqu'à la ceinture. Il était vraisemblablement de rang inférieur. On ne pouvait déceler ni oreille ni nez sur la tête de ces êtres, mais, au milieu de la fourrure du visage, il y avait des points de jais à reflet vert qui étaient des yeux. Une mince fente gris-bleu, très large, qui se trouvait en-dessous était sans doute la bouche.

Il remarqua avec intérêt que les mains étaient recouvertes de fourrure jusque sur les paumes. Puis un des êtres bougea lentement la main, et Jerry découvrit alors que les doigts jouaient dans toutes les directions sur des articulations doubles. Ils n'avaient pas d'ongles mais chacun d'eux, dans ces mains à la douceur

trompeuse, s'achevait en un cône dur dont la matière était aussi brillante que les yeux de ces êtres aux têtes en noix de coco.

Une fois de plus, Jerry avait l'occasion de regretter l'impossibilité du Contact avec un esprit intelligent. L'intelligence signifiait impénétrabilité en termes de Contact. On ne pouvait étudier une race étrangère que par ses mots, ses gestes, son comportement.

Jerry savait qu'il se trouvait dans une région maritime mais il ignorait exactement s'il était au-dessus de l'eau, à la surface ou sous l'eau. Non. La pièce, pour autant qu'il pût voir, ne possédait pas de fenêtre. Cela pouvait donc signifier que le véhicule comportait une atmosphère intérieure pour permettre à ses passagers de vivre, qu'il se déplaçât au sein d'un liquide, d'un gaz, ou dans le néant mortel qui sépare les mondes.

Il pouvait tout aussi bien se trouver à l'intérieur d'une forteresse, ou à bord d'un vaisseau naviguant sous la surface. Il abandonna ses conjectures et se concentra sur son hôte emprisonné.

La cage mesurait à peu près le quart de la taille des êtres, et Jerry en déduisit que sa propre hauteur ne devait pas dépasser le sixième de cette taille. A supposer que les êtres mesurassent dans les un mètre quatre-vingts, il avait la taille d'un lapin. Il examina son corps et vit d'épaisses écailles grises sur son ventre. Il possédait une paire de membres inférieurs qui semblaient munis de phalanges mais dépourvus de métatarse. Du « talon » à l'extrémité du pied, Jerry vit qu'il était armé de trois éperons noirs à l'aspect inquiétant. « Un peu comme une patte de cygne dont on aurait ôté la membrane, » songea-t-il.

Il observa ses pattes avant et vit trois phalanges identiques, qui n'avaient que le tiers de la longueur des pattes arrière mais possédaient en plus un pouce rudimentaire. Elles étaient écailleuses également et une aiguille dangereuse et noire apparaissait au coude.

Par un heureux hasard, les trois parois de sa cage étaient en métal poli, et il put apercevoir certains détails de son apparence dans ce miroir de fortune. Il distingua des yeux extraordinaires, tout ronds avec des pupilles rouges qui se dilataient très nettement chaque fois qu'il regardait vers l'ombre, et se rétrécissaient jusqu'aux dimensions d'une tête d'épingle lorsqu'il tournait la tête vers la salle. Il semblait aussi qu'il fût dépourvu de nez. Quand il essaya de renifler, il ne se produisit rien. Sa tête lui parut seulement un peu lourde. Mais il savait que cette sensation n'était pas réelle et n'existait que dans son esprit.

Il regarda sa bouche. Ce n'était

qu'une fente allongée dans sa tête ronde, sans oreille. Non, pas sans oreille. Il possédait des orifices d'audition protégés par une écaille grise. Sa bouche, donc, n'était qu'une fente large dans laquelle il distingua des dents aiguës de couleur orange.

« Très bien, » pensa-t-il, « je suis un carnivore. Ou bien un omnivore, avec de telles dents. Cette lumière dans la pièce ne semble pas insupportable pour les têtes-de-fourrure. Donc, si je me base sur les douleurs que j'éprouve dans la tête et sur la fermeture des pupilles quand je regarde au dehors, je suis quelque bête nocturne. Des yeux comme les miens seraient aveuglés par le soleil. »

Il décida qu'il était, par rapport à l'écologie des têtes-de-fourrure, une espèce de ragondin possédant les écailles d'un pangolin. « Je suis peut-être un animal domestique, » songea-t-il avec espoir. « Mais il y a dans l'ambiance de cette pièce quelque chose... »

Il y eut un bruissement puis un claquement sur l'une des parois de sa cage.

Il retira une fraction de son contrôle afin que l'esprit de son hôte le renseigne. Il frissonnait d'hostilité. Pourtant, quand il perçut un bruit identique dans la direction opposée, il se fit soudain tendre et amoureux.

Jerry reprit le contrôle. Il possédait maintenant l'information qu'il désirait. Il y avait au moins trois cages, peut-être plus, qui toutes abritaient des animaux de la race de son hôte. Une des cages voisines renfermait un animal de son sexe. Le locataire de l'autre était du sexe opposé. Mâle ou femelle, Jerry ne pouvait le savoir. Dans tout Contact, mis à part le cas d'une sexualité multiple, il avait des chances égales de se retrouver mâle ou femelle. Le ver avait été autogénérateur ; le lion à corne, mâle. Mais Jerry ne pouvait avoir aucune idée de son nouveau sexe. Même sur Terre, les créatures à écailles avaient toujours dérouté les experts sexologues. Pendant un instant, il examina l'esprit de son hôte, mais ne put qu'y lire le désir pour la créature de la cage voisine. L'intensité de ce désir ne lui fournissait aucun indice sur sa nature exacte. Etait-ce l'attirance du mâle vers la femelle, de la femelle vers le mâle, de la mère vers l'enfant, de l'enfant vers la mère ?

Il décida d'ignorer ce problème et de reprendre le plein contrôle de son hôte. Il fit le point de la situation. Il était un carnivore nocturne encagé avec d'autres animaux de son espèce, dans un véhicule qui se déplaçait dans l'espace ou dans l'eau.

Il ne s'y trouvait pas seulement pour le voyage, c'était certain. L'emmenait-on quelque part ? Non, la pièce évoquait trop peu une soute. Bien sûr, ces têtes-de-fourrure pouvaient avoir leurs propres idées sur l'aspect d'une soute. En tout cas, elles semblaient


SCHELLING

avoir le commandement ici. Leurs uniformes ne pouvaient tromper sur ce point. Mais des officiers ne pénètrent dans une soute que pour une inspection. Et ces êtres s'affairaient à quelque invisible tâche au centre de la pièce.

Les têtes-de-fourrure étaient trois, sans compter l'être au torse nu qui s'occupait de l'étrange machine. Elles étaient penchées sur un objet qui leur arrivait à la taille. Deux tournaient le dos à Jerry. La troisième, de profil, était profondément absorbée dans son travail comme tous les autres.

Jerry pencha la tête mais ne put apercevoir aucun détail de l'objet de ce travail. « Ils sont peut-être en train d'étudier une carte déployée sur une table, » se dit-il, perplexe. « Ou bien ils jouent aux dés, ou bien... »

Ses suppositions furent interrompues de façon soudaine et horrible.

La créature qui était contre le mur abandonna sa tâche et annonça quelque chose que Jerry ne put comprendre. Sa voix était un murmure continu qui s'élevait dans les tons aigus. On n'y distinguait aucune voyelle ou consonne. Cela semblait signifier : « Tout est prêt. » L'être qui était de profil se tourna rapidement et alla jusqu'à la machine. Il tira de son logement un appareil qui évoquait le bras d'une petite grue et qui s'achevait par un cône de matière souple. Il l'amena jusqu'à ce qui se trouvait sur la table et que son mouvement venait de révéler à Jerry.

C'était un autre être à fourrure blanche qui se trouvait sur la table et, soudain, Jerry comprit que cette pièce était une salle d'opération. Ces êtres étaient des docteurs qui pratiquaient une intervention chirurgicale.

La machine réparée en hâte devait être quelque appareil d'anesthésie. Ils avaient dû attendre avant de poursuivre leur tâche. Jerry fit toutes ces déductions dans un infime recoin de son esprit. Toute son attention était concentrée sur une autre créature attachée sur la table, à côté de la tête-de-fourrure, et qui ouvrait des yeux immenses.

Cette créature avait des écailles, des dents aiguës et oranges. Elle pouvait ressembler à un pangolin ou à un ragondin tout en étant de la taille d'un lapin. Les yeux immenses, faiblement irisés de rouge, n'avaient plus de pupille sous la lumière qui baignait la table d'opération.

« Que diable va-t-il se passer ici ? » se demanda Jerry, inquiet. « Une opération dans cette pièce pleine d'animaux en cage ? Et la désinfection, l'hygiène ? Les docteurs n'ont pas de masque. La pièce n'est qu'à demi propre. Elle n'a certainement pas été savonnée et passée à l'alcool. Et le dépanneur est en train de se gratter le ventre devant la table ! »

Inquiet, prisonnier d'une fascination morbide, il ignorait la douleur provoquée par la lumière et consacrait toute son attention aux gestes des êtres.

Tout en murmurant entre eux comme tous les chirurgiens de l'univers, ils commencèrent à couper, à tirer, à trancher et à ligaturer avec une habileté professionnelle les deux corps attachés sur la table. Un docteur s'occupait de son semblable, l'autre de l'animal, pendant que l'anesthésiste se contentait de maintenir le cône de l'appareil sur le visage du patient. De temps en temps, il regardait les cadrans de la machine comme pour se rassurer ou montrer qu'il s'occupait de son travail.

Nul ne se souciait d'anesthésier l'animal.

Les êtres se déplaçaient tout en opérant et Jerry put mieux apercevoir le patient. La fourrure blanche avait été enlevée tout au long de la poitrine et sur le ventre. Le bord de cette zone était légèrement r o u s s i, grillé. La « chair » ainsi dénudée était lisse, à l'exception de quelques cloques au centre de la zone. Elle avait l'aspect d'un plastique vert, mince et souple, et paraissait translucide. Les scalpels, les pinces et les aiguilles des chirurgiens attaquèrent cette surface, jusqu'à ce que les organes apparaissent par une ouverture triangulaire.

Jerry, qui connaissait parfaitement tous les métabolismes déjà rencontrés par les savants terrestres, fut complètement abasourdi. Aucun des organes internes n'était relié aux autres. La cavité abdominale de la créature était remplie d'un liquide clair, pareil à du jus de citron. Les organes flottaient simplement dans ce liquide. Jerry remarqua avec une certaine stupéfaction qu'ils n'étaient même pas juxtaposés en permanence. Sous les doigts des médecins, ces organes roulaient et bougeaient dans le liquide jaune comme des pommes dans un bocal.

Et puis il comprit.

« Ils sont colloïdaux ! » se dit-il. « Une enveloppe dure et souple ! Et toute la créature, de la tête aux pieds, contient un liquide qui joue le rôle de réactif, de catalyseur, de solution d'électrolyse pour les cristaux, les globules et les coagulants chimiques. Ces têtes-de-fourrure ne sont que des masses de protéine ambulantes ! Tout est là. Ce liquide qui ressemble à du jus de citron, c'est le milieu de dispersion, et ces « organes » qui flottent sous la phase-dispersion. Mais... pourquoi ont-ils besoin du ragondin-pangolin ? »

La créature agonisante et glapissante n'était déjà plus qu'une chose luisante et informe sous les instruments des chirurgiens.

Jerry se dit qu'elle n'était pas traitée avec plus de respect qu'un homard sous la fourchette d'un gourmet.

Il ne pouvait que regarder et attendre jusqu'à ce qu'il compren-

ne le rôle des animaux. Il n'eut pas à attendre longtemps.

Quand l'animal fut ouvert, son liquide interne — une solution d'un gris pâle — fut aspiré dans un tube qui se terminait en bulbe. Ce liquide fut transvasé dans des flacons transparents et gradués, de contenances variées. Puis une goutte de liquide — brun ici, rouge là — fut ajoutée à chaque flacon. Jerry continua d'observer, luttant contre le mal de tête que faisaient naître en lui les lumières. Un médecin s'empara des flacons et les agita un instant d'un geste professionnel. Et tout fut clair pour Jerry.

« Clair comme du cristal, » pensa-t-il avec un humour amer.

Car il avait la réponse. Les têtes-de-fourrure étaient colloïdales et les ragondins-pangolins cristalloïdes. Quel que fût le liquide qui se trouvait dans le ventre des animaux, c'était une solution sursaturée, ne demandant que le réactif approprié pour passer de l'état liquide à l'état cristallin.

Dans chaque flacon, presque instantanément, des cristaux brillants s'étaient formés dans le liquide. En quelques instants, les flacons furent rouverts et les chirurgiens, à l'aide de petites pinces, tirèrent les cristaux hors de la solution et les placèrent dans la cavité abdominale du patient. La plaie fut refermée grâce à un appareil qui semblait basé sur le principe de la soudure. Il se déplaçait au long de l'incision et les bords de celle-ci se refermaient, ne laissant qu'une mince cicatrice pour témoigner de l'intervention.

L'un des chirurgiens fit un signe de tête à l'assistant torse nu. L'homme amena un chariot monté sur roues, y plaça le patient et quitta la pièce par une porte en arcade qui se trouvait à la limite du champ visuel de Jerry.

Cependant, Jerry s'inquiétait du sort réservé à la créature cristalloïde, toujours étendue sur la table. L'un des docteurs défit les courroies, souleva le corps par une patte arrière et le glissa par une ouverture dans la paroi métallique. Puis il appuya sur un bouton...

Il y eut un éclat rouge au-delà de l'ouverture et Jerry eut ainsi l'information qu'il attendait. C'était là un très joli petit incinérateur pour les corps démembrés.

« Je me demande, » se dit-il avec inquiétude, « combien de temps vont durer mes quarante minutes de Contact ! » Son mal de tête empirait et il n'était plus seulement dû aux lumières.

A cet instant, un choc brutal l'envoya contre le mur de la cage. Des sonneries d'alarme retentirent dans le vaisseau.

L'un des docteurs cria quelque chose et abaissa une manette sur la paroi où se trouvait l'appareil d'anesthésie. Un panneau fut démasqué, révélant une vaste mosaïque, composée de petits sphéroïdes entassés les uns sur les autres. Le docteur manipula une

commande à la base de cette architecture et quelques sphéroïdes commencèrent à émettre une lueur blanche tandis que les autres demeuraient opaques.

Jerry comprit ce qu'était l'appareil. Une sorte d'écran de télévision, composé de lumières individuelles au lieu de spots au phosphore activés par les électrons d'une cathode. Le résultat était le même.

Une image se forma sur l'écran-mosaïque, gravée en détail par les variations lumineuses des sphéroïdes.

Sur un océan de rêve, gris, noir et blanc, une armada de vaisseaux à l'aspect étrange s'avançait. A la différence des navires terrestres, ils s'élargissaient vers les bords et étaient tronqués net à l'emplacement des mâts, pour ménager un espace muni de rambardes qui constituait le pont.

« A moins que je ne fasse complètement erreur, » songea sombrement Jerry, « je suis à bord d'un vaisseau qui est sur le point d'être attaqué, qu'il soit seul ou fasse partie d'un convoi. »

Une seconde plus tard, il sut qu'il avait deviné juste. Il n'y avait eu aucun signe dans l'armada qui approchait, aucune flamme, aucun éclair ni trace de fumée, mais la pièce trembla violemment et vacilla avant de se redresser. Les sonneries d'alarme retentirent plus fort.

Dans le couloir, il y eut un bruit de course. L'être au torse nu — ou un de ses semblables — pénétra dans la pièce en criant quelque chose. Les chirurgiens lui répondirent et il repartit en courant.

Un nouveau coup fit trembler la pièce mais, cette fois, ce fut différent. Comme si la pièce était capable de résister à ce genre de secousse. Jerry comprit que le vaisseau où il se trouvait répondait à l'attaque avec les armes étranges que possédaient les têtes-de-fourrure. A cet instant, l'un des vaisseaux de l'armada vacilla, s'effondra et disparut entre les vagues dans la confusion et les flammes.

Les chirurgiens ne regardaient plus. L'un d'eux, qui s'était éloigné, revenait maintenant, rapportant un des animaux qui se débattait frénétiquement. Sous les yeux de Jerry, l'animal tendit en vain ses crocs orange vers les pointes noires et dures qui saillaient des mains du chirurgien. Il fut placé sur la table, à l'endroit encore souillé de liquide gris où s'était trouvé son prédécesseur. L'être au torse nu revint en poussant un chariot sur lequel était étendu un autre patient. Celui-ci avait un bras et une partie de la poitrine dépourvus de fourrure. Ce qui confirmait la théorie de Jerry : ces êtres étaient entièrement creux sous leur enveloppe verte et souple.

« Ultra-sons, » pensa-t-il sou-

dain. « Ils utilisent les ultra-sons pour se battre. Une bonne dose d'infravibration peut tuer une créature colloïdale ! La perte de fourrure n'est qu'un effet secondaire. Le plus grand danger, c'est la destruction des organes colloïdaux touchés par le rayon. »

Cela pouvait expliquer la disparition pure et simple du vaisseau ennemi. Une fatigue du métal artificiellement provoquée par vibration contrôlée.

« Bon sang, » pensa-t-il, « mais cela peut être *dangereux* ! »

D'autres vaisseaux apparaissaient maintenant sur l'écran granulé. Au moins le vaisseau de Jerry n'était-il pas seul devant l'armada ennemie. Il y en avait au moins une douzaine, peut-être plus, lancés dans la bataille. Certains explosèrent en silence et s'abîmèrent en bouillonnant dans les flots, avec une telle violence que Jerry put presque « entendre » un fracas en regardant la scène.

Vraisemblablement, les chirurgiens, bien qu'inquiets de l'issue du combat, ne voulaient pas être gênés par le bruit. A moins que la technologie qui avait produit ce type d'écran ignorât encore la transmission électromagnétique du son familière aux Terriens.

« Combien de temps quarante minutes peuvent-elles durer ? » se demanda Jerry avec une angoisse croissante. Selon sa propre évaluation du temps, déformée par le sens personnel de son hôte, il avait l'impression de se trouver dans la pièce depuis plus d'une heure. Et pourtant, il était toujours captif à l'intérieur de ce pangolin-ragondin écailleux, et sérieusement en danger. Même si son camp sortait vainqueur du combat, de nombreuses têtes-de-fourrure auraient besoin d'une opération et les chirurgiens détruiraient chaque représentant de son espèce.

Il ignorait si les animaux étaient choisis selon un ordre établi. Mais son esprit lui disait que, même si son hôte était pris le dernier, ses chances de survie n'en diminuaient pas moins rapidement.

Il prit comme base le fait que le mur où était sa cage comptait autant de cages que celui d'en face. La pièce semblait à peu près symétrique et, en calculant les dimensions de sa cage, il découvrit que le nombre maximum devait être de vingt-quatre cages. A raison d'un animal par cage, il en restait vingt et un avant lui.

Il était possible — seulement possible — que le tiers des cages ne fût pas contre le mur. Il pouvait y avoir des centaines de rangées de cages similaires. Mais aucun chirurgien pressé de sauver une vie n'irait chercher dans la deuxième rangée ce qui se trouvait encore dans la première.

« Donc, si je reste ici, » pensa-t-il sombrement, « je vais fatalement me retrouver sur la table

devant une tête-de-fourrure. Et je donnerai ma vie pour que l'un d'eux survive. C'est très bien de donner sa vie. Mais j'ignore si je suis prêt à donner la mienne sans que l'on m'ait donné le choix ! Il faut trouver un moyen de sortir de ce guêpier ! »

Tout à coup, un grondement se répercuta dans le vaisseau. La pièce fut prise d'un tremblement terrible avant de se redresser. Plutôt lentement, nota Jerry avec angoisse. Au même instant, l'écran de télévision s'éteignit.

« Bon, » se dit-il, « la caméra y est passée ! » Il se sentait malade et glacé. « Cela signifie que, si je ne meurs pas sur la table d'opération, je vais périr dans l'océan. Bon sang ! Quand donc ces quarante minutes seront-elles finies ? »

Ses pensées furent interrompues par l'apparition d'une large main couverte de fourrure blanche, qui fouillait sa cage.

Des doigts armés de pointes noires et dures se tendirent vers lui. Il referma en vain ses crocs sur eux. Il fut entraîné jusqu'à la table d'opération aux côtés d'un nouveau patient.

« Sers-toi de ta tête ! » cria-t-il à son adresse. « Ces êtres ne s'attendent pas à une attaque intelligente de la part d'une bestiole de laboratoire. Les autres animaux cristalloïdes agissent avec l'instinct de préservation mécanique et mordent ces doigts noirs qui les saisissent. Mais toi, tu en sais plus long, non ? »

Et, dressant la tête, il mordit un peu plus loin. Ses crocs orange s'enfoncèrent au-delà du poignet, dans la mince chitine verte de la « chair »...

Le liquide jaune jaillit de la blessure avec un gargouillement.

Jerry se rétablit maladroitement sur ses pattes arrière tandis que le médecin courait en criant vers un confrère, afin que celui-ci lui donne les premiers soins nécessités par l'épanchement de liquide.

Jerry se concentra sur la manœuvre de ses pattes afin que celles-ci l'amènent jusqu'au sommet de l'alignement de cages. Il y en avait vingt-quatre, contre le mur. Il grimpa tant bien que mal jusqu'au sommet et se glissa dans l'espace qui séparait la dernière cage du plafond. L'endroit était trop étroit pour contenir deux créatures.

Tandis qu'un des chirurgiens s'occupait du poignet qu'il avait mordu, l'anesthésiste poussait un petit escabeau jusqu'au pied des cages et commençait à y grimper.

« Diable, » pensa Jerry en s'appuyant contre le mur. « Si j'avais un bout de craie ou un fusain, je pourrais écrire quelque chose. Ou faire un dessin au plafond, peut-être. *Ils* comprendraient alors que je suis intelligent et... Et ils se serviraient quand même de moi. Une bataille n'est pas le

moment idéal pour écrire des rapports scientifiques sur de nouvelles espèces. »

Les doigts noirs s'approchaient de lui avec trop de précaution et il ne put rééditer la morsure de poignet. En y mettant le temps, l'homme allait s'emparer aisément de lui. Jerry se réfugia contre le mur, espérant que l'anesthésiste allait le suivre dans ce jeu du chat et de la souris. Mais la tête-de-fourrure avait trop d'allonge. Jerry se débattit en vain tandis que les doigts noirs lui serraient la gorge, l'étranglant presque. Apparemment, il semblait sans importance qu'il meure au sommet des cages ou sous le scalpel. Il ne put que frapper faiblement la créature qui le ramenait jusqu'à la table et l'y déposait. Il se sentait malade.

« Eclair blanc, » suppliait-il. « Viens vite, éclair blanc ! Je t'en prie, viens. Mais combien de temps quarante minutes peuvent-elles durer ? »

Puis un tremblement terrible s'empara de la pièce et toutes les lumières s'éteignirent.

Jerry, qui n'était pas encore attaché, perçut les cris des chirurgiens et le bruit terrifiant de la mer qui se ruait dans les couloirs invisibles. La pièce s'inclina rapidement sur le côté. Jerry sentit comme un ascenseur rapide monter en lui. Il comprit que le vaisseau s'enfonçait sous la charge brutale venue du dehors.

Il roula sur le sol. Non, c'était le mur, maintenant. Il fut presque assommé par l'écroulement de la table d'opération. Il sauta faiblement vers le haut, espérant gagner le couloir et s'enfuir du vaisseau avant que l'eau n'envahisse la pièce.

Puis des tonnes de liquide s'abattirent sur lui et l'aplatirent contre le mur. Les hurlements des médecins s'étranglèrent pour n'être plus que des gargouillements assourdis.

Jerry, essayant de nager, luttait contre la pression tourbillonnante des flots qui l'écrasaient contre la paroi et le ballottaient de tous côtés. Il ne parvenait plus à garder son souffle.

Désespéré, il sentit que ses mâchoires s'écartaient et il absorba le liquide glacé qui l'entraînait dans son tourbillon.

Il l'absorba... et ne fut pas étouffé. Et il ne le recracha pas. L'eau ne passait pas par sa bouche, pas du tout ! Elle passait par de longues fentes qui se trouvaient sur son front, juste en face des évents auditifs.

Grand Dieu ! Il était amphibie !

Des membranes se déployèrent à ses pieds. « Ouf ! » soupira-t-il avec un soulagement las.

Et il se mit à nager opiniâtrement dans les ténèbres, jusqu'à ce qu'il découvre une cage renversée dont la porte était ouverte. Il pénétra à l'intérieur, ferma tant bien que mal avec le verrou brisé et se prépara à attendre patiemment.

« Au moins, » pensa-t-il, « je n'ai pas à me soucier d'être attaqué par un ennemi sous-marin. »

Il lui fallut attendre une nouvelle heure de temps subjectif avant que l'éclair blanc et silencieux le tire de son troisième et dernier Contact sur Bêta d'Arcturus.

7

« ÇA va, lieutenant ? » lui demanda Peters en ôtant son casque avec précaution.

Jerry s'assit et acquiesça. Il clignait des yeux en se réajustant à son corps. Il n'avait aucune hâte d'essayer ses nouvelles articulations, ses membres et ses poumons. Puis il dut se forcer pour se souvenir que cette faible enveloppe était son corps normal.

Maintenant, il n'avait plus qu'à attendre le résultat des analyses du technicien.

Ecartant la main tendue de Peters, il se redressa avec peine, prit une profonde inspiration et se mit sur pieds. A l'intérieur du vaisseau, l'analyseur cliquetait fiévreusement.

« Un peu de café, lieutenant ? » demanda Peters.

Jerry découvrit avec peine qu'il lui était difficile de parler. « Avec plaisir, capitaine, » dit-il.

Le technicien apparut au bord du sas. Son visage ouvert était souriant. « Aucun problème avec les étrangers, capitaine, » dit-il à Peters. « Possibilités d'entente incertaines, mais leur arme principale est infrasonique. Ils sont faits comme de grosses bulles, donc très vulnérables aux balles et aux baïonnettes. Pour nous, je ne pense pas que nous puissions avoir d'ennuis avec eux si nous plaçons des écrans soniques. »

Peters haussa les épaules tout en versant une tasse de café à Jerry.

— « Nous ne sommes pas ici pour créer des ennuis. La robofusée a rapporté que les étrangers vivent sur la mer et dans les régions côtières. Ils ne nous empêcheront pas de commencer notre installation dans les terres de l'intérieur. »

— « Je suppose, » dit tout à coup Jerry en aspirant quelques gorgées de café brûlant, « que les créatures vermiformes et les lions à corne devront être éliminés. »

Le technicien baissa les yeux. « Nous ne pouvons risquer que les nouveaux colons soient happés dans ces tunnels ou empalés sur ces cornes, lieutenant. » Il tendit à Peters le rapport que la machine venait de transcrire en anglais. Le pilote le feuilleta puis hocha la tête.

— « Cela semble facile ! » dit-il d'un ton enjoué. « Ces méduses et ces singes volants sont semblables à d'autres espèces déjà rencontrées. Nous nous en débarrasserons avec de simples armes à feu. Les créatures vermiformes disparaîtront automatiquement

quand leur source de nourriture aura été détruite. »

Jerry continuait de déguster son café et il ne fit aucun commentaire.

« Quant aux lions, » poursuivit Peters, « je ne crois pas que nous aurons à les attaquer directement. Leur fonction digestive a besoin des puits de soufre. Nous obturerons donc ces puits, ou nous les assécherons afin de dégager le terrain pour la vague de colons. Cela les tuera en une semaine. »

— « Moins que cela, » remarqua Jerry sans émotion apparente. « Ils auront faim et mangeront, sans inquiétude. Puis, incapables de compléter le processus par l'absorption de soufre, ils mourront d'un empoisonnement alimentaire. Simple, pratique et efficace. »

Peters sourit et prit la main de Jerry.

— « Nous devons vous remercier, lieutenant, » dit-il avec une admiration sincère. « Nous n'aurons même pas à combattre ces étrangers. Nous aurons les terres de l'intérieur. Ils auront, eux, les mers et les côtes. »

Jerry retira sa main. « Et qu'arrivera-t-il lorsque l'humanité voudra s'étendre ? Lorsque les colonies seront devenues plus importantes, elles revendiqueront les régions côtières. Et alors ? »

Peters parut mal à l'aise, puis il dit : « Je ne pense pas que la chose puisse se produire, lieutenant. Pas immédiatement, de toute façon. »

— « Mais cela *arrivera*, » dit Jerry d'un air sombre. « Cela arrive toujours. Les Terriens rencontrent de nouvelles races, passent des accords, signent des pactes de non-agression. Puis, quand ils sont bien installés, ils demandent aux autres de disparaître. C'est presque un truisme, capitaine. La Terre ne peut tolérer le droit de vivre qu'aux Terriens. »

Le technicien serrait les lèvres. Il échangea un regard avec Peters puis regagna l'intérieur du vaisseau. Les discussions avec un Zoologiste Spatial étaient dangereuses. Mais nul n'avait jamais été dégradé pour une simple mimique.

— « Bien sûr, lieutenant. Vous avez le droit d'avoir votre opinion, » dit Peters. Il souhaitait avoir le courage de regagner le vaisseau à la suite du technicien et d'éviter ainsi la conversation avec Norcriss. Leur tâche était achevée. Pourquoi ne pas en rester là ?

Jerry, percevant le malaise de son interlocuteur, abandonna le sujet. Il resta simplement assis, dans les ténèbres qui descendaient, à boire son café. Après une ou deux minutes, Peters s'excusa, plein de reconnaissance, et regagna le vaisseau.

Jerry soupira, finit son café puis se dirigea vers la limite de la

clairière. Il contempla les étoiles qui brillaient plus vivement que les lumières de l'astronef.

A la lisière de la forêt, il s'arrêta puis s'étendit sur le dos dans l'herbe fraîche et contempla le ciel nocturne. Il ressentait de l'amertume et un amusement ironique.

Les gens s'étonnaient toujours du fait qu'un Zoologiste Spatial pût être différent des humains. Et les Zoologistes s'étonnaient toujours qu'un humain pût faire partie de cette race conquérante appelée l'Homme.

Les étoiles scintillantes tirèrent Jerry de ses pensées. Il se demanda, étendu dans l'herbe, vers quelle planète il serait envoyé la prochaine fois et quels dangers il affronterait dans de nouveaux corps.

Comme tous ses camarades, il n'éprouvait aucune appréhension à l'idée de mourir dans un corps étranger. La peur de la mort, oui. C'était assez normal, chez tous les êtres. Mais il ne craignait pas de périr sous une forme rampante, ailée ou velue.

En fait, pour Jerry Norcriss — comme pour tous les Zoologistes de l'Espace — la mort sous une forme humaine était, au mieux, un honneur douteux.

Traduit par Michel Demuth.
Titre original : Arcturus times three.

N.D.L.R. — Précédentes histoires de Jack Sharkey dans la série de la Zoologie Spatiale : **L'univers intérieur** (n° 5), **Une question de protocole** (n° 9).

LE NOUVEAU BRIQUET

ULTRA PLAT

SILVER MATCH

NE DÉFORME PAS MA POCHE

LES CHASSEURS

par DANIEL F. GALOUYE

Toute civilisation doit offrir un sens, quel qu'il soit. Celle-ci était-elle l'éclatante, l'impossible exception ?

Comme retombait la poussière soulevée par les patins du vaisseau, deux choses au moins apparurent de façon évidente :

Premièrement : bien qu'ayant manqué la ville (si c'était là une ville) de plusieurs kilomètres, ils avaient cependant réussi à se poser près d'une des innombrables agglomérations rurales.

Deuxièmement : le pays allait grouiller de ratons zaortiens pendant un certain temps : ceux-ci continuaient de se déverser dehors par les écoutilles qui s'étaient ouvertes sous le choc de l'arrivée.

Kent Cassidy ôta les courroies qui le maintenaient à la colonne de contrôle et chassa l'un des ratons de son cou. La créature se mit à bondir tout autour de lui, jusqu'à ce qu'elle eût trouvé l'écoutille brisée. Elle sauta alors et se joignit au glapissant exode.

— « Une perte de dix mille crédits sur la cargaison, » grogna Gene Mason. Son corps replet était effondré devant le hublot.

Cassidy huma l'air rafraîchissant qui pénétrait dans le vaisseau. « Aucune idée de l'endroit où nous sommes ? »

— « Après que le stabilisateur directionnel a sauté, nous avons fait trois bonds en aveugles, toujours vers le Centre Galactique. Nous pouvons être *n'importe où,*

entre Zaort VII et la Bordure Lointaine. »

— « Eh, regarde, » dit Cassidy. Depuis le sas, ils découvraient une somptueuse demeure qui se trouvait à proximité, avec d'innombrables pignons s'élevant audessus d'une haute clôture. Cassidy écarquilla les yeux mais ne parvint pas à identifier le style architectural audacieux et surchargé.

Une silhouette menue se penchait sur la clôture. Elle se mit à crier en direction du vaisseau, mais ses paroles confuses ne pouvaient lutter contre les sifflements de décompression du moteur auxiliaire.

— « Humanoïde ? » suggéra Mason.

— « Je dirais plutôt humain. » Cassidy tendit la main vers le verrou de fermeture. « Il vaut mieux arrêter le translateur. »

En pantalon flottant et large chemise, l'homme allait d'avant en arrière, de l'autre côté de la clôture, offrant l'image d'une rage impuissante. Pourtant ses grands yeux tristes, complétés par un crâne vaste et chauve et des oreilles aux lobes pendants, démentaient son comportement frénétique.

Les cris aigus des ratons s'effaçaient dans le lointain et le moteur auxiliaire se calma avec un dernier soupir. Les hurlements de l'indigène leur parvinrent alors, forts et distincts.

— « Vite ! De là fuyez ! Bouh ! Ouh ! Ou d'ici je vais sortir et m'en aller en pièces vous déchirer ! »

— « Notre langue ! » s'exclama Mason.

— « En un sens. Archaïque mais compréhensible. Et sur un ton pas du tout amical. »

Mason gratta son menton rond. « Apparemment, nous ne sommes pas trop loin des grandes voies stellaires, non ? »

Cassidy ne trouva aucun argument à opposer à cette remarque tandis qu'ils commençaient de descendre l'échelle, jusqu'au moment où il leva la tête et vit trois soleils brillant dans le ciel. Pour autant qu'il sût, il n'existait aucun système triple qui fût colonisé.

Derrière la clôture, l'indigène, véritable tornade, continuait de se déchaîner. « Par l'enfer, sortez d'ici ! De ne pas venir plus près je vous avertis ! »

Mason fronça à demi les sourcils. « Quel sale oiseau ! »

— « Reste au vaisseau, » dit Cassidy. « Je vais aller voir ce qu'il a dans le ventre. »

Avant que Cassidy atteigne la clôture, son raton favori surgit en bondissant d'un buisson. Il grimpa au long de son pantalon et s'entortilla autour de son cou. Cela semblait démontrer que la cargaison de ratons pourrait peut-être faire l'objet d'un échange pour permettre de réparer le stabilisateur — si du moins il y avait

une technologie spatiale locale et s'ils pouvaient parquer les animaux.

L'indigène se faisait de plus en plus frénétique comme Cassidy s'avançait vers lui.

— « Violateur ! En arrière ! Ici est ma propriété ! Wouh ! Vous, je vais tuer ! »

Le raton quitta le cou de Cassidy. Perché sur son épaule, il se mit à répondre à l'indigène avec des cris aigus d'excitation. Il lui arrivait parfois d'agir non seulement comme si Cassidy lui appartenait, mais comme s'il était personnellement responsable de sa sécurité.

— « Du calme ! » cria Cassidy.

Le raton et le vieil homme furent tout aussi surpris l'un que l'autre. L'animal remonta se mettre à couvert pendant que l'indigène sautait en arrière.

— « Vous pas n'êtes... un... un *petit peu* effrayé ? » Ses sourcils se haussèrent jusqu'aux rides de son front.

Il y eut un bruissement dans une haie non loin de là. Elle s'écarta pour laisser passer une fille aux cheveux sombres, dont la peau bronzée révélait une exposition constante aux multiples soleils. Elle portait une tunique avec une ceinture. Il s'en fallait de plusieurs centimètres que la tunique ne lui arrive aux genoux. Calmement, elle affronta le vieil homme.

— « A propos de quoi, tout ceci, papa ? » demanda-t-elle avec un léger sourire d'amusement.

— « Des violateurs ! Sur notre propriété, Riva ! Le signal d'alarme ! Cours ! Jusqu'au bois ! Ou un petit canard mort tu seras ! »

— « Tout de suite, papa, » dit-elle d'un ton boudeur.

Puis par-dessus la clôture : « De lui ne vous souciez pas. Son travail il fait seulement. »

D'où il se trouvait, Cassidy avait pensé que l'homme était de descendance terrienne. Maintenant, avec l'apparition de Riva, il était certain que ce monde était peuplé de véritables humains, que ce fût à la suite d'un accident ou d'un acte concerté.

— « Nous sommes de Terra, » dit-il.

Elle fronça les sourcils. « Terra ? »

— « La Terre, le monde originel... »

L'incompréhension se lisait sur le visage de la jeune fille. Mais sa confusion ne fut que momentanée. « Venez jouer. »

Proposition tout à fait tentante, songea Cassidy en regardant la jolie fille. Mais il dit : « Notre vaisseau... »

— « Vaisseau ? » Puis son étonnement disparut sur un sourire. « De jolis jeux je connais. »

Cassidy décida qu'il n'existait aucune technologie spatiale sur cette planète. Tout ce qui concernait la réparation du stabilisateur devrait leur incomber.

Pendant ce temps, le père, les

yeux fixés sur le lointain, explosait à nouveau. « Chargez ! » gronda-t-il. « Sur lui ! You-hou ! Au loin ne le laissez pas fuir ! » Il agrippait la clôture et se penchait vers la prairie.

Cassidy se retourna et vit au loin un véhicule effilé qui flottait à quelques mètres du sol.

Un jeune homme était lancé à sa poursuite, hurlant et s'arrêtant, de temps à autre, pour saisir un caillou et le lancer sur l'appareil.

Le vieil homme se tourna vers sa fille. « Une bonne chasse que voici. Je parie qu'il gagne. »

— « Pas une chance. » La fille fronçait les sourcils. « Ce doit être Nedal. Point trop n'est-il rapide. De l'intérêt trop rapidement cela perd. »

Elle observa Cassidy. « N'êtes-vous chasseur ? »

— « Non, mais je pourrais m'en tirer, avec quelques bons fusils. »

Cela ramena l'attention du père sur le sujet pressant.

— « Violateurs, déguerpissez ! Filez ! La route tracez ! »

— « Du calme ! » cria Cassidy. « M'écouterez-vous une minute ? Je... »

Deux braves ratons chargèrent à ce moment la clôture et ajoutèrent leurs cris rauques à la diatribe piaillante de l'homme qui n'avait pas cessé, malgré la prière désespérée de Cassidy.

L'instant d'après, pourtant, il sembla qu'un barrage venait de se rompre sur leurs têtes. Venue de nulle part, une tonne d'eau au moins se déversa sur l'indigène bavard, les deux ratons, Riva et Cassidy lui-même, mettant un terme brutal à tout ce tintamarre.

Les animaux s'élancèrent à l'abri des buissons, pendant que le père et la fille plongeaient dans la haie. Trempé, Cassidy regagna le vaisseau en se demandant à quel étrange phénomène météorologique il venait d'avoir affaire.

— « Non, commandant, » disait-il quelques instants plus tard, tout en s'attaquant, armé de petites pinces et d'un tournevis, au sélecteur directionnel. « Je n'aime pas tout cela. Je ne l'aime absolument pas. »

Mason amena le câble d'alimentation jusqu'à la boîte de jonction à côté de l'écoutille. « Peut-être ne sont-ils pas *tous* pareils. »

— « Dans cette sorte d'endroit, il y a de fortes chances pour que les premières personnes que vous rencontriez soient typiques. Je crains que... »

— « Tiens ! » l'interrompit Mason en regardant au dehors. « Regarde ça ! »

Cassidy s'approcha de l'écoutille et observa la douzaine d'hommes et de femmes qui traversaient le pré en courant, mêlant leurs voix excitées. Une jeune femme mince fuyait en courant devant eux. Mais elle hurlait de plaisir tout en se retournant et en leur faisant signe. Quelqu'un l'attrapa et la renversa par terre en la prenant par

la taille. Elle se remit sur pieds, pourtant, et repartit.

Deux des poursuivants se heurtèrent et s'effondrèrent. Puis ils se relevèrent et se mirent à se battre. Sans se soucier de cette dispute personnelle, la chasse prit une nouvelle direction, se dirigeant vers le vaisseau, tout en suivant la clôture d'une propriété voisine.

Derrière la clôture, un homme de haute taille apparut, dévala le large escalier de la demeure et se mit à courir avec les autres, à distance.

— « C'est ça ! » les encourageait-il. « Vous l'avez ! Du terrain vous gagnez ! Dépêchez-vous ! »

Il s'arrêta à temps pour éviter de rentrer dans la clôture et demeura là, regardant la chasse qui s'éloignait.

A une trentaine de mètres du vaisseau, l'un des hommes s'arrêta, haletant. Il contempla le vaisseau, puis se dirigea vers lui, en tournant sur sa droite. Il s'approcha jusqu'à le toucher, puis se mit à marcher de long en large autour de la coque, l'examinant de près. Finalement, il s'arrêta et porta la main à ses vêtements.

Cassidy sursauta. « Regarde ce qu'il est en train de faire ! »

— « Et contre le vaisseau ! » dit Mason.

En les entendant, l'indigène leva la tête vers l'écoutille, puis se pencha pour mieux voir.

— « Affreux ! » hurla-t-il en montrant le poing. « D'ici sortez et venez vous battre ! Tous les deux je prends ! »

Ils restèrent bouche bée, tandis qu'il faisait demi-tour et rejoignait en courant la chasse.

— « Tu as vu ? » dit Cassidy. « Maintenant, qu'en penses-tu ? »

— « Je pense que nous ferions mieux de remettre en état le stabilisateur directionnel. »

Il leur fallut plus d'une heure pour localiser la panne.

— « Le circuit de rectification est grillé, » dit finalement Cassidy. « Mais peut-être peux-tu le raccommoder. Je pense que nous pouvons nous passer de quelques amplificateurs. Mais d'un oscillateur nous aurons besoin. »

— « Tiens, toi aussi, » dit Mason.

— « Quoi ? »

— « Tu parles comme les indigènes. »

Cassidy le regarda d'un air penaud. « Je pense que c'est quelque chose qui déteint sur vous. Eh bien, que faisons-nous maintenant ? »

— « Peut-être les indigènes pourraient-ils nous aider ? »

— « S'ils ignorent même d'où ils viennent, ils ont sans doute oublié aussi les volts et les ampères. Mais ce n'est qu'une supposition. »

— « En ce cas, » dit Mason avec un soupir, « il ne reste qu'une chose à faire : accepter l'invitation de Riva à... euh... un jeu. »

— « Très drôle, » grogna Cassidy en se dirigeant vers le sas.

— « Je plaisantais seulement. »

— « Moi, je ne plaisante pas. Si nous pouvons pénétrer dans cette maison, nous saurons sûrement alors s'ils ont ou non des appareils électroniques. »

A mi-chemin de la demeure, au milieu du pré, ils furent presque renversés par la fille qui riait et sa cohorte de poursuivants lancés au galop. C'était une blonde bien proportionnée, dont les tresses flottantes suggéraient l'image d'une nymphe en pleine course.

Ils rencontrèrent Riva près de la clôture. Elle sourit à Cassidy et dit : « Vous j'allais justement aller chercher. Prêt à jouer êtes-vous ? »

Il regarda au loin et se racla la gorge. « Pas tout à fait, Riva. Nous aimerions visiter votre maison. »

— « Il est quelque jeu intéressant que je connais. Avec sûrement vous vous amuseriez beaucoup. » Son sourire révélait le contraste de ses dents et de ses joues roses. Il était aussi insistant que son désir de jouer.

Cassidy regarda la fille et lutta contre l'envie pressante que faisait naître en lui la vie olympienne de ce monde. Peut-être étaient-ils tous irresponsables, infantiles. Mais était-ce un mal ?

Mason tendit un index alarmé en direction du pré, vers la demeure voisine. Une créature à l'aspect sinistre, supportée par cinq ou six pattes minces, traversait furieusement leur champ de vision.

— « A vous il ne fera rien, » assura la fille en s'apercevant de leur crainte. « De quoi s'effrayer il n'y a pas. »

— « *Qu'est-ce que c'est ?* » Cassidy essayait toujours de décider s'il s'agissait d'une araignée à la taille démesurée ou d'une pieuvre pouvant marcher par terre.

— « Regarde ! » s'exclama Mason. « Elle est en laisse ! »

Cassidy remarqua alors la lanière qui allait de la créature à l'humain qui courait derrière elle.

— « C'est celui de Wolruf, » expliqua la fille. « Le vôtre l'un d'eux peut être, si vous désirez. »

Sa fine main se tendit par-dessus la barrière et vint agripper la manche de Cassidy.

« Me pourchasser n'aimeriez-vous pas ? » demanda-t-elle, en faisant la moue.

Regardant derrière elle, Cassidy découvrit son père qui arrivait sur eux au pas de course, à une allure phénoménale pour son âge. Il commença à hurler dans les ultimes foulées et atteignit un sommet en arrivant à la clôture. « Dehors ! Partez ! Fuyez ! Je vais... »

Riva se retourna et regarda en l'air, et le père, semblant voir quelque signification cachée dans ce geste, baissa la voix.

« Vous je vais briser en morceaux et déchirer ! » continua-t-il

en un murmure menaçant. « Vos débris j'éparpillerai comme... »

— « Papa, de vous ils n'ont pas peur. »

— « Ils n'ont pas peur ? » L'homme était déçu.

— « La maison ils veulent voir. »

Il recommença à fulminer, mais se calma et regarda sa fille en face. « Veux-tu dire... ma maison ils veulent visiter ? »

Elle acquiesça et il saisit le dernier fil de la clôture, qu'il souleva assez haut pour permettre à Cassidy et Mason de se glisser dessous. « Pourquoi pas ? Cela nous pouvons arranger, je pense. »

La demeure était encore plus imposante de près, avec ses détails architecturaux dépourvus d'ombre sous la triple lumière des soleils. De la pierre, saillaient des corniches et des poutres dont les riches incrustations auraient été les bienvenues dans n'importe quel domaine de la galaxie habitée.

En montant les marches, Mason remarqua : « Un joli petit coin, qu'ils ont déniché là. »

Riva se rapprocha de Cassidy. « Joli est l'intérieur, » dit-elle, avec un sourire engageant. « Jouer nous pouvons *vraiment* dedans. »

Depuis un instant, le père était à la porte, luttant avec la serrure. Impatient, il se recula puis donna un violent coup de pied dans le battant. Puis il retourna à la serrure et essaya de faire fonctionner la poignée. Après un instant, il y eut un déclic et la porte pivota.

Cassidy le suivit dans l'éclat de couleurs iridescentes et de formes étrangères. La pièce, vaste et circulaire, était comme un grand diorama, et il était impossible de discerner à quel endroit les objets solides rencontraient le dessin géométrique des murs.

Il marchait sur un tapis de fibres ondulantes qui s'élevaient bien au-dessus de ses chevilles. Et il monta sur une dalle rembourrée, en forme de Z, qui saillait du mur et se transforma en U tout en se rétractant sous l'effet de son poids.

En riant, Riva l'aida à se maintenir et il s'arrêta pour inspecter de plus près ces lieux étranges. Des objets aux formes bizarres, au rôle inconnu, pendaient du plafond, certains changeant de forme et de volume tandis qu'il les regardait. Eparpillées tout autour, il y avait des pièces de mobilier (pensait-il) qui évoquaient des étoiles de mer géantes, soutenues au centre et à leurs extrémités par des ressorts. Cependant, chaque bras était en forme de gouttière et aboutissait à une dépression en forme de bassin, au centre de la pièce.

Derrière eux, il y eut un cri joyeux et le père arriva en gesticulant. Il s'élança d'un bond et atterrit sur le bras d'une des étoi-

les de mer. Le ressort qui supportait l'objet se contracta sous son poids, puis le catapulta vers le plafond. Quand il redescendit, ce fût sur une autre étoile de mer, puis une autre.

La quatrième s'effondra, le déposant sur le sol tandis que le ressort s'en allait rebondir librement. En se remettant sur pieds, il se heurta à quelque chose qui ressemblait à une sorte d'arbre, le renversa et s'étendit de tout son long à côté.

Avec un grognement de plaisir, il brisa la tige de la chose sur un genou et lança les morceaux vers le plafond. Ils touchèrent de plein fouet l'un des gros objets suspendus et celui-ci tomba avec un grand éclat de lumière, dans un jaillissement d'étincelles.

— « Youhou ! » lança-t-il. « Jamais autant je n'ai ri ! »

Riva l'aida à se relever. « Papa, vous contrôler vous devez. La dernière fois... vous souvenez-vous ? »

Mais il se contenta de la repousser et s'enfuit en bondissant sous une porte en arcade. Sa course frénétique à travers la demeure était ponctuée de fracas destructeurs.

— « Honnêtement, » dit Riva en écartant les mains, « ce qu'il faut faire avec lui j'ignore. »

Cassidy continuait de regarder dans la direction où le vieil homme avait disparu. « Il est en train de détruire la maison ! »

— « C'est cela, » admit-elle en soupirant. « Dire qu'une si jolie demeure ce pourrait être. »

— « Il est complètement cinglé ! » dit Mason.

Riva sourit. « Mais tellement il s'amuse. »

Cassidy s'écarta pour mieux voir un écran gris argent qui se détachait sur la paroi, flanqué d'une double rangée de boutons et de cadrans.

— « Vous avez la stéréovision, Riva ? » demanda-t-il.

Mason s'approcha et manipula plusieurs commandes, jusqu'à ce qu'une douce lueur apparaisse sur l'écran.

— « Stéréo... comment ? » demanda la fille.

— « Vidéo, télévision... des images avec du son. »

Son visage s'éclaira. « L'image nous avons... les sons aussi. Dans cette petite fenêtre. »

A cet instant précis, le vieil homme, toujours aussi déchaîné, entra dans la pièce en trombe, avec un « Youhou ! » retentissant. Il fit un faux pas et s'écroula sur l'écran. Il y eut un jaillissement d'étincelles et l'image qui commençait à prendre forme s'évanouit dans l'obscurité.

— « Ainsi cela suffit, papa ! » dit Riva exaspérée. « Dehors je vais aller, et de ce qui arrivera je ne serai pas responsable ! »

Sur le seuil, elle s'arrêta et sourit à Cassidy. « Dehors nous devrons jouer, mais moins drôle ce n'en sera pas. Mes vêtements les plus excitants je vais mettre. »

Mason tournait à nouveau les boutons mais cela ne produisait rien d'autre qu'une odeur de brûlé et quelques ricanements du vieil homme.

— « Au moins, » remarqua Cassidy, « ils doivent certainement connaître quelque chose à l'électronique. Tout ce qu'il nous reste à faire, maintenant, c'est de dénicher l'un des techniciens, et nous aurons alors les pièces qui nous manquent pour le stabilisateur.

Au dehors, Mason dévala les marches et s'assit, baissant les épaules. « Le plus incroyable engin que j'aie jamais vu, » grogna-t-il.

Cassidy alla jusqu'au seuil et regarda le pré, au-delà du porche. Un monstrueux appareil glissait en l'air au loin, se dirigeant vers ce qui semblait être une pile de débris, devant l'une des propriétés. Deux rayons de lumière vive jaillirent du nez de la machine et se posèrent sur le tas. En quelques secondes, celui-ci eut fondu, et le glisseur vint planer au-dessus.

Wolruf promenait toujours sa pieuvre-araignée. A présent, il y avait deux groupes de jeunes qui pourchassaient des filles. Et un autre véhicule glisseur se jouait sans difficulté des jets de pierre de deux poursuivants. A part cela, nota Cassidy, les choses semblaient tout à fait normales.

Mason se frappa les cuisses et se redressa. « Va voir si Riva sait comment nous pouvons contacter les autorités. Je vais retourner au vaisseau. »

Cassidy le regarda se faufiler sous la clôture, puis il fit le tour de la maison. Quand il aperçut la fille, elle disparaissait juste à l'intérieur d'une construction plus petite qui pouvait être un garage ou une maison d'hôte.

Il la suivit et frappa à la porte. Il l'appela anxieusement.

— « A jouer êtes-vous décidé ? » Il y avait une note insistante dans sa voix qui venait de l'autre côté du panneau. « Ici entrez. Dans un instant je serai prête. »

Il tourna la poignée, pénétra à demi dans la pièce, puis battit en retraite et claqua la porte derrière lui.

— « Riva ! »

La porte s'ouvrit à nouveau, puis se referma tandis que la fille éclatait de rire. « Oh ! très bien. Drôle vous êtes. C'est jouer que vous voulez, non ? »

Il lui assura que telle était bien son intention et ajouta : « Mais il y a quelque chose dont nous devons parler, maintenant, Riva. »

— « Parler, parler, parler. Et cela vous mène où ? Perdre son temps cela fait, c'est tout. »

Un instant plus tard, la porte se rouvrit et elle apparut, souriante, jambes écartées, mains sur les hanches.

Mais il avait eu à peu près le

temps de se préparer au spectacle de son short et de son chemisier exigus.

« Allez, » le pressa-t-elle en se hissant sur la pointe des pieds et en l'embrassant sur les lèvres, « soyez chasseur ! Nous allons courir ! »

Sur ce elle fit demi-tour et partit en courant vers la pièce voisine.

Il observa les lieux. C'était une chambre ordinaire avec un ameublement conventionnel, peut-être un peu primitif, même pour une race dépourvue de technologie spatiale. Mais cependant cela ne choquait pas, étant donné les circonstances.

Il percevait le contraste entre cette maison d'hôte et la demeure, et fronça les sourcils tout en se mettant en quête de la fille. Un soupçon assombrissait ses pensées. Riva et son père devaient avoir une signification, ainsi que ce domaine somptueux, et ces indigènes qui faisaient un sport de cette chasse aux engins glisseurs et aux femmes voluptueuses quand ils n'étaient pas occupés ailleurs. Mais quelle signification ?

Dans la cuisine, il aperçut la jambe harmonieuse de Riva qui sortait de derrière une petite armoire. Il pensa que cela n'était pas accidentel, comme elle voulait le faire croire. Il en fut certain, quand il lui saisit la cheville et qu'elle s'écroula en riant.

Puis elle fut devant lui, sérieuse et impatiente, et ses bras fins se posèrent sur ses épaules.

— « Riva, ceci est grave. » Il repoussa ses mains. « J'ai des ennuis, j'ai besoin d'aide. »

— « C'est vous aider que j'ai tenté tout le temps. »

— « Je dois me mettre en contact avec les autorités... votre gouvernement. »

Elle ne parut pas comprendre. Il expliqua plus simplement : « Vos chefs. »

— « Oh ! très facile c'est. Il doit y avoir Aline et Clio, et Leah et... Cette Leah ! Quelle rapide ! Trente chasseurs elle a emmenés pour sa meilleure chasse. Deux jours elle a duré ! »

— « Non, Riva ! Ce n'est pas de *ce genre* de chef que je veux parler... mais quelqu'un qui veille à ce que les choses soient faites. Ceux qui sont derrière les choses et... »

— « Ce doit être Leanc. Derrière ces voitures flottantes il est tout le temps. Et comment il peut jeter tant de cailloux, je ne saurai jamais ! »

Il se passa la main dans les cheveux d'un geste de dépit, puis reprit son calme. « Comment aller en ville ? »

— « Ces endroits pleins de monde avec les grandes maisons ? » Il acquiesça et elle poursuivit : « Là je n'ai jamais été. Est-ce que nous jouons, *maintenant* ? »

Il soupira d'un air désespéré.

— « Très bien. Nous jouons. Allez vous cacher. »

Elle irradiait un empressement chaleureux, tandis qu'elle reprenait le jeu au début avec un nouveau baiser, puis repartait en courant vers le devant de la maison. Il la regarda disparaître dans la pièce voisine, puis il gagna la porte la plus proche, se dirigea vers la clôture et le vaisseau. Il lui avait coûté de ne pas s'élancer, oublieux, derrière elle.

Au coin de la maison, il fut renversé par le vieil homme hurlant, lancé en pleine course au long d'une haie, vers la maison d'hôte.

— « Votre faute tout est ! » cria-t-il en retrouvant son équilibre et en s'élançant à nouveau. « Par vous cela a été causé ! Je me souviendrai ! »

Cassidy s'assit, les bras sur ses genoux repliés, et regarda le vieil homme.

« Ouhou ! Riva ! Oh ! » Le vieil homme porta la main à son séant en approchant de la maison. « A moi ! Oh ! mon derrière ! »

Cassidy trouva Mason figé sur place dans l'ombre du vaisseau, fasciné par le spectacle d'une nouvelle fille que l'on pourchassait à proximité.

L'action se déplaça dans leur direction et Mason se redressa, se balançant d'un pied sur l'autre. La fille aux cheveux de lin passa en trombe, le vent collant ses vêtements et révélant ses formes. Mason bondit derrière elle.

— « Mason ! » cria Cassidy.

— « C'est alléchant, » expliqua Mason en reprenant ses idées. « Je me demande quel effet cela ferait de participer à cette chasse. »

Cassidy chassa l'image attirante de Riva de son esprit. « Ce que nous devons nous demander, c'est dans combien de temps nous pourrons décoller. »

— « Mais si nous reprenons l'espace avant d'avoir remis le stabilisateur en marche, nous ne pourrons qu'aller encore à la dérive. »

Cassidy commença d'escalader l'échelle.

— « Il y a *une chose* que nous pouvons faire : fermer les écoutilles et sauter jusqu'à un autre endroit de cette planète. Peut-être trouverons-nous au moins quelqu'un de normal. »

Mais Mason lui saisit le bras et désigna la demeure de Riva. Un glisseur était maintenant parqué sur le côté de la demeure opposé à la maison d'hôte.

— « Ceux qui conduisent ces engins, » suggéra-t-il, « doivent savoir où se trouvent les villes et comment s'y rendre. Peut-être même nous donneront-ils un coup de main. »

Mason fit le tour du glisseur. « C'est du beau travail, » dit-il, plein d'admiration.

— « J'en conviens, » dit Cassidy. « Si nous pouvons découvrir où cela a été fabriqué, je suis sûr que nous... »

Sa vision fut soudainement occultée par une paire de mains qui entourèrent sa tête par derrière et se refermèrent sur ses yeux. S'il avait eu quelque doute quant à l'identité de leur propriétaire, celui-ci eût été vite balayé par la douce voix qui lui murmurait dans le creux de l'oreille :

— « Pas bien. C'est me chasser moi que vous devez. »

— « Riva, » dit-il en lui faisant face, « nous aimerions rencontrer la personne qui est venue dans ce véhicule. »

— « Excuses, excuses, » se plaignit-elle. « Toujours quelque chose de plus important que chasser il y a. »

— « Emmenez-nous auprès du conducteur de cet engin, » la pressa Mason. « Nous... »

Mais il tressaillit et jeta un regard alarmé dans la direction du pré. Cassidy l'imita et découvrit l'autre glisseur qui, précédemment, avait réduit à néant une pile de détritus. L'engin flottait présentement vers leur astronef. Ses deux rayons d'un rouge flamboyant se posèrent sur la coque, de la proue à la poupe, encore et encore, jusqu'à ce qu'il ne subsiste plus rien du vaisseau que du métal fondu porté à l'incandescence.

Mason afficha une expression bouleversée, puis résignée ; il glissa les mains dans ses poches et se dirigea lentement vers le pré.

— « Me joindre à l'une de ces chasses je pense que je vais, » dit-il.

Mais il s'arrêta près de la clôture, se retourna pour dire quelque chose, puis revint en courant sur ses pas. « Cassidy ! Attention ! Il y a une de ces bêtes ! »

L'araignée-pieuvre apparut, venant de l'arrière de la demeure. Elle cheminait lentement en direction de la maison d'hôte. Son corps, couvert d'une multitude d'yeux et de poils hirsutes, ressemblait à une grosse boule noire comme du charbon, montée sur de fines échasses.

Selon toute évidence, pensa Cassidy en plongeant derrière une haie et en entraînant la fille avec lui, la créature avait échappé à son maître, car elle traînait la laisse derrière elle dans la poussière.

— « Vous faire de mal il ne risque pas, » assura Riva, plus surprise qu'apeurée. « C'est celui de... »

Mais Cassidy lui mit une main sur la bouche.

La créature atteignit la maison d'hôte et fit un bruit étrange en face de la porte.

Le père de Riva apparut sur le seuil.

L'araignée-pieuvre saisit l'autre extrémité de la lanière, prit ce qui ressemblait à un collier et le referma sur le poignet du vieil homme.

En riant, celui-ci s'élança vers

la porte, tirant sur la laisse, Cassidy aperçut enfin le visage de Riva devant lui, souriant et interrogatif.

« Nous jouons ? » proposa-t-elle.

Regardant les débris carbonisés du vaisseau, il ne vit pas ce qu'il lui restait d'autre à faire.

Traduit par Michel Demuth.
Titre original : The chasers.

Au prochain sommaire de "Galaxie"

Si vous voulez lire le roman le plus inattendu de l'année, celui qui défie toutes les définitions connues de la science-fiction, ne manquez pas d'acheter notre prochain numéro, où vous le trouverez, **complet en une seule parution.** Son titre : **Les Maîtres des Dragons.** Son auteur : **JACK VANCE.** Son intrigue : quelque chose qui ne ressemble exactement à rien de ce que vous avez vu. En tout cas (c'est le moins qu'on puisse dire), une flamboyante aventure. Le tout agrémenté d'une série d'incroyables dessins de Jack Gaughan, représentant les bizarres créatures qui sont au centre de l'histoire et qui portent des noms aussi charmants que l'Horreur Bleue ou le Tueur Califourche. Bref, un texte à ne pas manquer !

Avec en outre quelques nouvelles choisies par nous pour être dégustées par l'amateur : **Cuisine spatiale** par **ALLEN KIM LANG** (si vous êtes gourmet, ne montez surtout pas à bord d'un astronef) ; **Le meilleur des équipages** par **DANIEL F. GALOUYE** (des robots un peu indociles) ; **Les voisins** par **ROBERT SILVERBERG** (la plus surprenante des guerres : celle qui se déroule entre deux individus) ; **La mézon de l'orreure** par **MARGARET ST. CLAIR** (de quoi avoir des cauchemars).

Un numéro qui sortira le 13 mai.

UNE MAISON DERNIER CRI

par RICHARD MATHESON

Méfiez-vous des hallucinations : elles pourraient être plus réelles que vous ne croyez !

« CE concierge me donne la chair de poule, » dit Ruth en rentrant l'après-midi.

Je levai le nez de ma machine à écrire tandis qu'elle déposait ses paquets sur la table tout en me regardant. Je m'escrimais à rédiger une seconde mouture d'une nouvelle déjà publiée.

— « La chair de poule ? » répétai-je.

— « Parfaitement, » dit-elle. « Il a une façon sournoise de rôder dans les coins qui me fait penser à Peter Lorre. »

— « Peter Lorre, » répétai-je en écho, toujours absorbé par mon sujet.

— « Chéri, » dit-elle d'un ton suppliant, « je parle sérieusement. Cet homme a quelque chose d'effrayant. »

Clignant les yeux, je sortis du brouillard créateur où j'étais plongé.

— « Ma petite fille, » dis-je, « le pauvre diable n'est pas responsable de son visage. C'est une question d'hérédité. Il faut se mettre à sa place. »

Elle se laissa choir sur une chaise et se mit en devoir de déballer sur la table ses achats, pro-

duits d'épicerie et boîtes de conserves.

— « Ecoute, » dit-elle.

Je sentais venir cette intonation grave dont elle n'avait désormais même plus conscience, et qu'elle adoptait chaque fois qu'elle se disposait à me faire une de ses « révélations ».

— « Oui, ma chérie, » dis-je. J'appuyai mon coude sur la machine et la regardai, décidé à faire montre de la plus grande patience.

— « Ne fais pas cette tête-là, » dit-elle. « Tu me regardes toujours comme si j'étais l'idiote du village. »

Je souris platement.

« Tu le regretteras, mais il sera trop tard, » dit-elle. « Une nuit, il se faufilera dans notre appartement avec une hache et nous découpera en rondelles. »

— « Ce n'est qu'un pauvre diable qui besogne pour gagner son pain quotidien. Il nettoie les couloirs, il garnit les chaudières, il... »

— « L'immeuble est chauffé au mazout, » dit-elle.

— « Je veux dire que si nous avions une chaudière à charbon, c'est lui qui la garnirait. Soyons charitables. Il travaille au même titre que nous. Je suis écrivain ; il nettoie les parquets. Qui peut dire lequel d'entre nous contribue davantage au progrès de la civilisation ? »

— « C'est bon, » dit-elle avec un geste de résignation. « C'est bon, du moment que tu te refuses à voir les faits en face. »

— « Et quels sont ces faits ? » demandai-je. Mieux valait la soulager une bonne fois de ses préoccupations que de la laisser se torturer l'esprit avec ses terreurs chimériques.

Ses yeux se rétrécirent. « Ecoute-moi bien. Cet homme n'est pas ici pour rien. Ce n'est pas un concierge. Je ne serais pas surprise que... »

— « Que cet immeuble ne soit qu'un paravent pour une maison de jeux. Un repaire d'ennemis publics numéro un. Une clinique d'avortements clandestins. Un atelier de faux-monnayeurs. Le quartier général des assassins du monde entier. »

Mais déjà, elle était dans la cuisine, rangeant boîtes et paquets à grand fracas dans les placards.

— « Parfait, » disait-elle, « parfait, » de cette voix patiente style *si-tu-te-fais-massacrer-tu-sauras-à-qui-t'en-prendre.* « Du moins ai-je la conscience tranquille. Ce n'est pas ma faute si j'ai épousé une bûche. »

J'allai vers elle et lui passai les bras autour de la taille. Je l'embrassai dans le cou.

« Arrête, » dit-elle en se retournant. « Ne crois pas changer de conversation. Ce serait trop facile. Ce concierge est... »

— « Alors, c'est vraiment *sérieux,* » l'interrompis-je interloqué.

Son visage s'assombrit. « Bien

sûr ! Cet homme me regarde d'une façon bizarre. »

— « Comment cela ? » demandai-je.

Elle cherchait ses mots. « Avec une sorte... d'*attente*. »

Je gloussai. « Je le comprends. Qui n'en ferait pas autant ? »

— « Ce n'est pas ce que je veux dire. »

— « Souviens-toi du temps où tu prenais le laitier pour un spadassin à gages de la Mafia ! »

— « Ça n'a rien à voir ! »

Je l'embrassai une nouvelle fois dans le cou. « Si nous nous mettions à table ? »

— « Je me demande pourquoi je ne garde pas tout cela pour moi, » gémit-elle.

— « Parce que tu m'aimes. »

Elle ferma les yeux. « Je renonce, » dit-elle avec le calme angélique d'une sainte montant au bûcher.

— « Voyons, mon petit canard, nous avons déjà suffisamment de soucis. »

Elle haussa les épaules. « Oh ! très bien ! »

— « Parfait, » dis-je. « A quelle heure Phil et Marge viennent-ils ? »

— « A six heures, » dit-elle. « J'ai du porc. »

— « Un rôti ? »

— « Oui. »

— « J'adore ça ! »

— « Tu l'as déjà dit. »

— « Bon, je retourne à ma machine pour gagner de quoi payer le repas. »

Je l'entendais soliloquer dans la cuisine tandis que j'extrayais laborieusement de mon cerveau une nouvelle page. Une seule phrase parvint à mes oreilles : « Nous serons trucidés dans notre lit. »

— « Non, c'est trop beau pour être normal, » dit Ruth le même soir au cours du dîner.

J'échangeai un sourire avec Phil.

— « C'est aussi mon avis, » dit Marge. « Soixante-cinq dollars par mois pour un logement de cinq pièces, meublé, c'est donné ! Avec le fourneau, le réfrigérateur, la machine à laver... C'est tout simplement incroyable ! »

— « Mes enfants, » dis-je, « à quoi bon se casser la tête ? Profitons-en, tout simplement. »

— « *Oh !* » Ruth redressa sa jolie tête blonde. « Si un bonhomme t'accostait dans la rue en te disant : « Mon vieux, voici un million de dollars pour vous, » tu accepterais sans te poser de questions. »

— « Et comment ! Je les prendrais sans hésiter, » dis-je, « et ensuite vous me verriez courir ! »

— « Pauvre naïf, » fit-elle, « tu crois toujours au père Noël. »

— « C'est tout de même un peu bizarre, » dit Phil. « Réfléchis seulement cinq minutes, Rick. »

Je réfléchis. Un appartement de cinq pièces, flambant neuf, meublé avec un goût excellent, sans parler de la vaisselle de prix...

Je fis la moue. A force d'écrire des histoires qui se déroulent sur la planète Mars, on arrive à perdre le sens des réalités. Ils avaient peut-être raison. Je me mettais à leur place. Mais naturellement, je n'en laisserais rien paraître. Gâcher la petite guerre entre Ruth et moi ? Jamais.

— « Moi, je trouve le loyer trop cher, » dis-je.

— « Juste ciel, écoutez-le ! » Comme à l'accoutumée, Ruth prenait ma plaisanterie pour argent comptant. « Trop cher ? Cinq pièces, avec les meubles, la vaisselle, le linge, un poste de télévision ! Qu'est-ce qu'il te faudrait donc ? Une piscine ? »

— « Une petite me suffirait. »

Elle se tourna vers Marge et Phil. « Parlons sérieusement. Nous considérerons que cette quatrième voix qui vient se mêler à la nôtre n'est que le bruit du vent dans les volets. »

— « Je suis le vent dans les volets, » dis-je.

— « Ecoutez-moi, » dit Ruth. « Et si cet immeuble n'était rien d'autre qu'un paravent, si les locataires ne servaient que de façade pour dissimuler des activités répréhensibles ? Cela expliquerait la modicité du loyer. Vous vous souvenez de la ruée lorsqu'ils ont mis les appartements en location ? »

Je m'en souvenais aussi bien que Phil, Ruth et Marge. Nous avions obtenu un appartement pour la seule raison que nous passions devant l'immeuble au moment où le concierge placardait l'écriteau. Aussitôt, nous avons pénétré tous les quatre dans la maison, comme un seul homme. Je me souviens de notre stupéfaction, de notre ravissement en apprenant le montant du loyer. Jusqu'alors, nous avions payé le double pour des logements deux fois moins grands, garnis de meubles de pacotille.

Phil, Marge, Ruth et moi étions les premiers locataires. Le lendemain, l'immeuble avait été pris d'assaut. Il n'est pas facile de trouver à se loger dans les jours que nous vivons.

— « Je prétends qu'il y a quelque chose de louche dans cette histoire, » termina Ruth. « Avez-vous jamais remarqué le concierge ? »

— « Un être de cauchemar ! » dis-je pour apporter ma contribution au débat.

— « Vous avez raison, » dit Marge en riant. « On jurerait qu'il est sorti tout droit de la galerie des horreurs. Ces yeux qu'il a ! Il ressemble à Peter Lorre. »

— « Tu vois ? » dit Ruth triomphante.

— « Mes enfants, » fis-je en levant une main lasse en un geste de conciliation, « s'il se passe quelque chose de louche derrière notre dos, laissons faire. On ne nous demande pas notre assistance et nous n'en pâtissons pas. Nous sommes idéalement logés

pour un prix modique. N'allons pas fourrer notre nez où il n'a que faire, en risquant de gâcher notre chance. »

— « Et s'ils nourrissent de mystérieux desseins à notre endroit ? » objecta Ruth.

— « Quels desseins, mon chou ? »

— « Je n'en sais rien, mais je flaire quelque chose. »

— « Tu te souviens de la fois où tu sentais que la salle de bains était hantée ? Il s'agissait d'une souris. Je t'avais pourtant dit que les fantômes ne hantent pas les salles de bains. Après tout, les gens qui veulent faire une carrière dans le genre sinistre ne choisissent pas le métier de concierge. Cela limite trop leurs activités. »

Elle se mit à desservir la table. « As-tu également épousé un aveugle ? » demanda-t-elle à Marge.

— « Les hommes sont tous aveugles, » dit Marge en accompagnant ma malheureuse « voyante » dans la cuisine. « Il faut voir la vérité en face et s'armer de courage. »

Phil et moi allumâmes une cigarette.

— « Trêve de plaisanteries, » dis-je, de façon à ne pas être entendu par les femmes « Penses-tu que la situation ait quelque chose de louche ? »

Il haussa les épaules. « Je n'en sais rien, mon vieux Rick, » avoua-t-il. « Pourtant, il me semble bien étrange de louer des appartements meublés à si bas prix. »

En effet, pensai-je, l'esprit enfin en alerte.

Etrange est bien le mot juste.

Le lendemain, je m'arrêtai pour bavarder avec notre sergent de ville. Johnson fait la tournée du quartier, l'après-midi. Il existait des bandes de blousons noirs dans le voisinage, m'expliqua-t-il, la circulation était très dense, et les gosses avaient besoin d'être surveillés à partir de trois heures de l'après-midi.

C'est un bon garçon, jovial. J'échange quelques mots avec lui chaque jour, toutes les fois que j'ai l'occasion de sortir.

— « Ma femme soupçonne qu'il se passe des choses pas très catholiques dans notre immeuble, » lui dis-je.

— « Moi aussi, » dit Johnson, sérieux comme un pape. « Je ne puis m'empêcher de penser que, derrière ces murs, des enfants sont condamnés à tresser des paniers à la lueur des bougies. »

— « Sous la menace du fouet d'une affreuse vieille sorcière, » ajoutai-je.

Il hocha la tête d'un air lugubre. Puis il jeta autour de lui un regard de conspirateur.

— « Vous ne le répéterez à personne ? » implora-t-il. « Je veux être seul à révéler le scandale. »

Je lui tapotai l'épaule. « Johnson, mes lèvres seront muettes comme la tombe. »

— « Toute ma reconnaissance vous est acquise. »

Là-dessus, nous éclatâmes de rire.

« Qu'en dit la bourgeoise ? » s'enquit-il.

— « Elle est soupçonneuse, » dis-je. « Elle flaire, elle palpe, elle ausculte. »

— « En un mot, tout est normal. »

— « Vous avez raison Je ne commencerai à m'inquiéter que lorsque son comportement changera. »

— « Sur quoi fonde-t-elle ses soupçons, en réalité ? »

Je souris. « Elle trouve le loyer trop modeste. Tous les voisins, prétend-elle, paient beaucoup plus, en échange de beaucoup moins. »

— « Est-ce exact ? » demanda Johnson.

— « Ouais, » dis-je en lui donnant une bourrade dans le gras du bras. « Ne le répétez à personne. Pour une fois que j'ai fait une bonne affaire, je ne tiens pas à la voir me passer sous le nez. » Puis je pénétrai dans le magasin.

— « Je le savais, je le savais, » dit Ruth.

Elle me dévisagea d'un regard pénétrant au-dessus d'une cuvette contenant du linge à tremper.

— « Tu savais quoi, mon canard ? » dis-je en déposant sur la table le paquet de papier bulle que je venais de rapporter de la papeterie.

— « Cet immeuble cache quelque chose. » Elle leva la main pour prévenir ma réponse. « Pas un mot. Contente-toi de m'écouter. »

Je m'assis. « Oui, mon trésor, je serai sage comme une image. »

— « J'ai découvert des machines dans le sous-sol, » dit-elle, puis elle attendit ma réaction.

— « Quel genre de machines, mon lapin ? Des pompes à incendie ? »

Elle serra les lèvres. « Ne fais pas d'esprit, » dit-elle en s'échauffant légèrement. « Je les ai vues de mes propres yeux. »

Elle ne plaisantait pas.

— « Moi aussi, j'ai exploré le sous-sol, amour de ma vie, » dis-je. « Comment se fait-il que je n'aie jamais aperçu la moindre trace de machines ? »

Elle jeta autour d'elle un regard de conspiratrice. Sans doute était-elle persuadée que des oreilles indiscrètes étaient aux aguets, derrière la fenêtre.

— « Je parle de l'étage qui est *plus bas* que le sous-sol, » dit-elle.

Je pris l'air profondément sceptique.

Elle se leva. « La peste soit des saint Thomas ! Tu m'accompagneras et nous verrons si je rêve ! »

Elle m'entraîna par la main dans le couloir, jusqu'à l'ascenseur. Pendant toute la descente, elle m'étreignait farouchement la main.

— « Quand les as-tu vues ? » demandai-je, histoire de parler.

— « Lorsque j'ai fait la lessive dans la buanderie, » dit-elle. « Ou plutôt dans le couloir, en ramenant mon linge. Je me dirigeais vers l'ascenseur et j'ai vu une porte entrouverte. »

— « L'as-tu franchie ? » demandai-je.

Elle tourna vers moi un visage irrité.

« Tu es entrée, » dis-je.

— « J'ai descendu les marches, il y avait de la lumière et... »

— « Et tu as vu les machines ? »

— « Parfaitement. »

— « Elles étaient grandes ? »

L'ascenseur s'arrêta et les portes s'ouvrirent. Nous sortîmes.

— « Tu vas bien voir, » dit-elle. Nous nous trouvions devant un mur lisse. « C'est ici. »

Je la regardai. J'auscultai le mur. La percussion ne révélait la présence d'aucune cavité.

— « Chérie, » dis-je.

— « Tu ferais mieux de ne rien dire, » cria-t-elle. « Tu n'as jamais entendu parler de portes dissimulées dans les murs ? »

— « Et cette porte-là en était une ? »

— « Le mur doit glisser pardessus, » dit-elle en se mettant à taper la paroi à son tour. Au son, celle-ci était indéniablement solide.

« Bon sang, je te dis que je l'ai vue de mes propres yeux. J'entends déjà ce que tu vas me dire. »

Je m'abstins. Je me contentai d'observer ma femme en silence.

— « Vous avez perdu quelque chose ? »

Dans notre dos, la voix du concierge rappelait effectivement celle de Peter Lorre, avec ses intonations basses, insinuantes.

— « Ma femme s'imagine qu'il y a... »

— « Je lui indiquais la bonne manière d'accrocher un tableau, » interrompit Ruth en toute hâte. « Il n'y a pas d'autre façon, mon chou. » Elle se tourna vers moi. « Tu enfonces le clou suivant un certain angle, et non perpendiculairement au mur. Tu as compris maintenant ? »

Le concierge sourit.

— « Je vois ce que tu veux dire, » répondis-je gauchement. Je sentais le regard de l'homme sur nous tandis que nous marchions vers l'ascenseur.

Lorsque les portes furent fermées, Ruth se tourna vers moi avec fureur.

— « Tu es fou ? » rugit-elle. « Tu voulais nous le mettre à dos ? »

— « Comment... »

— « Qu'importe, » dit-elle. « Il y a des machines là-dessous. Des machines énormes. Je les ai vues, et il est parfaitement au courant de leur existence. »

— « Mon trésor, » dis-je, « pourquoi... »

— « Regarde-moi, » dit-elle brusquement.

J'obéis.

« Crois-tu que je sois devenue folle ? » demanda-t-elle. « Allons, réponds sans hésiter. »

Je soupirai. « Je pense que tu as trop d'imagination. »

Elle parut écœurée.

— « On peut dire que tu as la tête dure... »

— « Galilée a connu les mêmes difficultés que toi, » dis-je. « Il n'est pas tous les jours drôle d'être en avance sur sa propre génération. C'est pourtant ce qui arrive à tous les génies. »

— « Je te montrerai ces machines, » dit-elle. « Cette nuit, nous reprendrons notre tentative, lorsque le concierge dormira, si du moins il lui arrive jamais de dormir. »

Cette fois, je commençais à m'inquiéter. « N'ajoute pas un mot. Tu finirais par me faire peur. »

— « Tant mieux, » dit-elle, « *tant mieux*. J'ai cru un moment qu'un ouragan n'y suffirait pas. »

Tout l'après-midi, je demeurai prostré devant ma machine, incapable de taper une seule ligne.

Obsédé.

Je ne comprenais pas. Parlait-elle sérieusement ? Parfait, dans ce cas j'allais prendre la chose au sérieux. Elle avait vu une porte qu'on avait laissé ouverte. Accidentellement. C'était l'évidence même. S'il existait d'énormes machines sous l'immeuble, ceux qui les avaient construites ne tenaient sûrement pas à dévoiler leur présence.

Septième Rue Est. Un immeuble d'habitation. Et d'énormes machines dans le sous-sol.

Tout cela avait-il un sens ?

Elle tremblait. Son visage était livide. Elle me dévisageait comme un enfant qui vient de lire sa première histoire horrifique.

— « *Le concierge a trois yeux !* »

— « Voyons, mon petit chou, » dis-je. Je l'entourai de mes bras. Elle était vraiment épouvantée. Je n'étais pas tellement rassuré moi-même. Mais mon état d'esprit n'avait rien à voir avec l'anatomie du concierge.

Je ne trouvais rien à dire au premier abord. Qu'on se mette à ma place...

Elle trembla comme une feuille pendant longtemps. Puis elle prit la parole d'une voix douce et timide : « Tu ne me crois pas. »

J'avalais péniblement ma salive. « Mon petit lapin, » dis-je en désespoir de cause.

— « Nous descendrons cette nuit dans le sous-sol, » déclara-t-elle. « Cette fois, il ne s'agit plus d'une chose dont on puisse plaisanter. »

— « Je ne crois pas qu'il serait opportun... » commençai-je.

— « Que tu le veuilles ou non, je descendrai. » Sa voix avait pris une intonation alarmante, quasi-hystérique. « Je te répète qu'il y a des machines dans le sous-sol. *Il y a des machines !* »

Voilà qu'elle pleurait à présent. Je lui passai la main dans les

cheveux, lui appuyai la tête contre mon épaule.

— « Mais oui, mon petit chou, » dis-je, « mais oui. »

Elle essayait de parler à travers ses larmes, sans y parvenir. Plus tard, lorsqu'elle se fut calmée, j'écoutai. Je ne voulais pas qu'elle fût bouleversée. Je pensais que le meilleur moyen de la calmer était encore de l'écouter.

— « Je traversais l'entrée de l'immeuble, » dit-elle. « Je pensais que le facteur était passé dans l'après-midi. Tu sais que, de temps à autre, il effectue une seconde tournée lorsque le courrier est trop abondant. »

— « Je sais. »

— « Mais peu importe. J'ai donc passé devant le concierge. »

— « Et ? » demandai-je, redoutant ce qui allait suivre.

— « Il a souri, » dit-elle. « Tu sais comment. Un sourire doucereux et cruel. »

Je ne discutai pas. Je pensais toujours que le concierge n'était qu'un pauvre bougre parfaitement inoffensif, qui avait eu la malchance de naître avec un visage digne du crayon de Chas Addams.

— « Vraiment ? » dis-je. « Et ensuite ? »

— « Je passe donc devant lui, et voilà que je me sens prise de frissons, car il m'avait jeté un regard comme s'il connaissait sur moi des choses que j'ignorais moi-même. Pense ce que tu voudras, c'est l'impression qu'il m'a donnée. Et ensuite... »

Elle fut prise d'un tremblement. Je lui saisis la main.

— « Ensuite... ? »

— « J'ai senti qu'il me regardait encore. »

J'avais éprouvé la même sensation lorsqu'il nous avait surpris dans le sous-sol. Je comprenais ce qu'elle voulait dire. On sentait son regard peser sur vous comme une chose tangible.

— « Très bien, » dis-je, « je comprends. »

— « Ce que tu ne comprendras pas, » continua-t-elle farouchement, « c'est que, lorsque je me suis retournée vers lui, il marchait dans la direction opposée. »

— « Je vois, vous vous êtes retournés ensemble ? »

Elle frappa la table. « Moi oui, pas lui ! »

— « Mais tu viens de dire... »

— « *Qu'il me regardait.* Il s'éloignait de moi, il me tournait le dos, et il me regardait. »

Je demeurai figé. Je lui tapotais la main sans savoir ce que je faisais.

— « Comment cela ? » m'entendis-je lui demander.

— « Il avait un œil derrière la tête. »

— « *Chérie !* »

Elle ferma les yeux. Puis elle croisa les mains après avoir libéré celle que je tenais. Elle comprimait les lèvres. Je vis une larme sourdre sous sa paupière gauche et rouler le long de sa joue. Elle était livide.

— « Je l'ai vu, » dit-elle douce-

ment, « je ne suis pas folle, que je sache, et pourtant j'ai vu cet œil. »

J'aurais pu m'en tenir là. Quelque démon m'incitait sans doute à poursuivre. J'aurais voulu tout oublier pourtant, me persuader qu'il ne s'était rien passé, mais une force impérieuse me poussait.

— « Pourquoi ne l'avons-nous pas déjà remarqué ? » dis-je. « Ce n'est pas la première fois que nous le voyons de dos. »

— « Tu en es certain ? » dit-elle. « Tu en es bien certain ? »

— « Voyons, quelqu'un doit bien l'avoir vu une fois ou l'autre. Il faudrait supposer que jamais personne ne se soit trouvé derrière lui. »

— « Ses cheveux se séparaient pour dévoiler l'œil, Rick. Et avant de me sauver, j'ai eu le temps de les voir se rabattre par-dessus. Ce qui fait que, normalement, tu ne peux pas le voir. »

Que peut-on répondre à une femme lorsqu'elle vous tient de semblables discours ? Tu es folle ? Tu as perdu la raison ? Ou encore la vieille formule éculée : « Tu travailles trop » ? Or, elle ne travaille pas trop. Je gagne suffisamment ma vie par ma plume. Mais, après tout, il était possible qu'elle eût trop travaillé...

Avec son imagination.

— « M'accompagneras-tu au sous-sol cette nuit ? » demanda-t-elle.

— « Entendu, » répondis-je doucement, « entendu, mon amour. Maintenant, tu vas être bien gentille et tu vas t'étendre quelque temps pour te reposer. »

— « Je ne suis pas fatiguée le moins du monde. »

— « Va t'étendre, » dis-je avec fermeté. « Je t'accompagnerai cette nuit, mais pour l'instant je veux que tu te reposes. »

Elle pénétra dans la chambre à coucher. J'entendis les ressorts gémir lorsqu'elle s'assit, puis une nouvelle plainte des spires de métal m'avertit qu'elle s'était allongée.

Je pénétrai un peu plus tard dans la chambre et déployai sur elle une couverture. Elle fixait le plafond. Je ne lui adressai pas la parole. Elle n'avait certainement pas envie de me parler.

— « Que puis-je faire ? » demandai-je à Phil.

Ruth s'était endormie et je m'étais faufilé dans le couloir jusqu'à l'appartement de Phil.

— « Elle les a peut-être vus, ces trois yeux, » dit-il. « N'est-ce pas possible ? »

— « Pourquoi pas ? » dis-je. « Tout est possible, après tout, n'est-ce pas ? »

— « Ecoute, veux-tu que nous allions voir le concierge ensemble ? Veux-tu que... »

— « Non, nous ne pouvons rien faire. »

— « Tu as l'intention de l'accompagner jusqu'au sous-sol ? »

— « Si elle insiste. Dans le cas contraire, non. »

— « Le moment venu, viens nous prendre. »

Je le dévisageai curieusement.

— « Dois-je comprendre que la même mouche t'a piqué ? »

Il me jeta un regard bizarre. Je vis remuer sa pomme d'Adam.

— « N'en dis rien à personne, » fit-il. Il parcourut la pièce des yeux puis se tourna vers moi. « Marge m'a dit la même chose, » ajouta-t-il. « Elle m'a déclaré que le concierge avait trois yeux. »

Après le dîner, je sortis pour acheter des glaces. Johnson déambulait toujours dans la rue.

— « On vous fait faire des heures supplémentaires, » dis-je, tandis qu'il réglait son pas sur le mien.

— « On s'attend à quelque exploit de la part de nos blousons noirs, » expliqua-t-il à sa manière pince-sans-rire.

— « A ma connaissance, ils n'ont jamais fait parler d'eux, » dis-je distraitement.

Il haussa les épaules. « Vous savez, moi, on me dit de venir, alors je viens. »

— « Je comprends. »

— « Comment va votre femme ? » poursuivit-il.

— « Très bien, » mentis-je.

— « Pense-t-elle toujours que l'immeuble cache des activités subversives ? »

— « Non, » dis-je péniblement. « J'ai fini par la persuader du contraire. D'ailleurs, je crois bien qu'elle m'a fait marcher depuis le début. »

Il hocha la tête et me quitta au premier coin de rue. Pour quelque raison inconnue, mes mains furent prises d'un tremblement incoercible pendant toute la durée du trajet de retour jusqu'à la maison. Je ne pouvais me retenir de jeter des coups d'œil fréquents par-dessus mon épaule.

— « Il est temps, Rick, » dit Ruth.

Je poussai un grognement et roulai sur le flanc. Elle me décocha une bourrade. Je m'éveillai l'esprit brumeux et regardai machinalement la pendule. Les chiffres fluorescents m'indiquèrent qu'il était près de quatre heures.

— « Tu veux descendre *maintenant ?* » demandai-je, trop ensommeillé pour faire montre de tact.

Je n'obtins pour toute réponse que le silence. Du coup, je m'éveillai complètement.

« Alors ? » insistai-je.

— « Je descends, » dit-elle avec le plus grand calme.

Je la considérai dans la pénombre et mon cœur se mit à battre avec trop d'insistance. J'avais la bouche et la gorge desséchées.

— « Très bien, » dis-je. « Donne-moi le temps de m'habiller. »

Elle était déjà prête. Je l'entendais qui préparait du café dans la

cuisine, tandis que je passais mes vêtements à la hâte. Elle ne faisait pas de bruit. Je veux dire que ses mains ne semblaient pas trembler en maniant les objets. Elle avait également parlé avec lucidité. Mais, lorsque je plongeai les yeux dans le miroir du lavabo, j'aperçus l'image d'un mari inquiet. Je passai de l'eau froide sur mon visage et donnai un coup de peigne à mes cheveux.

— « Merci, » dis-je lorsqu'elle m'eut tendu une tasse de café fumant, et je demeurai là, comme intimidé devant ma propre femme.

Elle s'abstint de prendre du café.

— « Es-tu bien éveillé ? » demanda-t-elle. Je hochai la tête. Je remarquai la torche électrique et le tournevis sur la table de cuisine. Je finis de boire mon café.

— « Je suis prêt. Finissons-en. »

Je sentis sa main sur mon bras.

— « J'espère que tu... » commença-t-elle. Puis elle détourna son visage.

— « Comment ? »

— « Rien. En route. »

Un silence de mort régnait dans l'immeuble lorsque nous sortîmes dans le couloir. Nous étions déjà à mi-chemin de l'ascenseur lorsque je me souvins de Phil et de Marge. Je lui fis part de ma promesse.

— « Nous ne pouvons attendre, » dit-elle. « Le jour va bientôt se lever. »

— « Je vais simplement voir s'ils sont levés. J'en ai pour une minute. »

Elle ne répondit rien. Elle était debout devant la porte de l'ascenseur. Je m'éloignai dans le couloir et frappai doucement à la porte de leur appartement. Pas de réponse. Je me retournai vers l'ascenseur. Elle avait disparu.

Je sentis mon cœur faire un bond dans ma poitrine. J'étais certain qu'aucun danger ne nous guettait dans le sous-sol, et pourtant j'avais peur.

— « Ruth ! » m'écriai-je, en me précipitant vers l'escalier.

— « Attends une seconde ! » C'était Phil qui me parlait de la porte de son appartement.

— « Impossible ! » dis-je et je m'élançai dans l'escalier.

Parvenu au sous-sol, j'aperçus la porte de l'ascenseur restée ouverte, et la lumière à l'intérieur. La cabine était vide !

Je cherchai des yeux un commutateur. Pas le moindre. Je m'élançai le long du couloir sombre, aussi vite qu'il m'était possible.

— « Ruth, » murmurai-je avec angoisse, « Ruth, où es-tu ? »

Je la trouvai plantée devant une porte dans le mur. Elle était ouverte.

— « Maintenant cesse de te conduire comme si j'étais folle, » dit-elle d'un ton glacial.

Je demeurai bouche bée et je sentis une main qui se pressait sur ma joue. C'était la mienne.

Elle avait raison. Il y avait des marches. Et il y avait de la lu-

mière à l'intérieur. J'entendais des bruits... un cliquètement métallique et d'étranges bourdonnements.

Je lui pris la main.

— « Pardonne-moi, ma chérie, » dis-je, « pardonne-moi. »

Sa main se contracta sous la mienne.

— « Ne nous occupons pas de cela pour l'instant. Il y a vraiment là quelque chose de bizarre. »

J'approuvai de la tête. Puis j'ajoutai : « Oui, » à haute voix, en m'apercevant qu'elle n'avait pu voir mon geste dans l'obscurité.

— « Descendons, » dit-elle.

— « Je me demande si... »

— « Il faut que nous sachions, » insista-t-elle, comme si elle était responsable de la solution du problème entier.

— « Mais il doit se trouver quelqu'un en bas. »

— « Nous nous contenterons de jeter un coup d'œil. »

Elle m'entraîna et je me sentais probablement trop honteux de ma couardise pour opposer quelque résistance. Nous commençâmes à descendre les marches. Puis une idée me traversa l'esprit : si elle ne s'était pas trompée à propos de la porte et des machines, elle devait avoir également raison sur le concierge et celui-ci possédait donc bien...

Je me sentais légèrement en marge de la réalité. Septième Rue Est, me répétais-je à moi-même. Un immeuble d'habitation dans la Septième Rue Est. C'était bien la réalité, cela.

Mais je n'arrivais pas entièrement à m'en convaincre.

Nous fîmes halte au pied des marches et regardâmes de tous nos yeux.

Il s'agissait bien de machines. Des machines fantastiques. Et, tout en examinant leur structure, je comprenais à quelle catégorie elles appartenaient. J'avais rédigé quelques articles scientifiques, mais j'en avais lu bien davantage encore.

Un brouillard me passa devant les yeux. Il n'était pas facile de s'adapter rapidement à une transformation aussi radicale, de passer sans transition du sous-sol d'un immeuble d'habitation en pierres... à cette monstrueuse centrale énergétique.

J'avais du mal à m'en remettre !

Il s'écoula un certain temps, dont je serais incapable d'apprécier la durée, mais je me rendis finalement compte qu'il fallait sortir de cet antre et prévenir notre entourage. Il fallait à tout prix agir, faire quelque chose. Mais, avant tout, sortir de là.

— « Viens ! » dis-je.

Nous gravîmes les marches. Mon esprit lui-même fonctionnait comme une machine, avec une rapidité furieuse, dévidant à toute vitesse idées et théories. Toutes

étaient acceptables. Même les plus folles.

Nous parcourions le couloir du sous-sol.

C'est à ce moment que nous vîmes le concierge venir vers nous.

Il faisait encore sombre, en dépit de la faible lueur de l'aube qui pointait à l'extérieur. Je saisis Ruth et nous nous blottîmes derrière un pilier de pierre. Nous attendions, retenant nos respirations, tendant l'oreille au bruit de ses pas qui se rapprochait.

Il passa devant nous. Il tenait à la main une torche électrique, mais ne s'en servait pas pour explorer les alentours. Il marchait droit vers la porte ouverte.

En pénétrant dans le rayon de lumière issu de la porte, il s'arrêta. Il nous tournait le dos, il faisait face à l'escalier.

Mais il nous regardait.

Cette constatation me coupa le peu de souffle qui me restait. Je demeurais planté derrière mon pilier, fixant cet œil qui s'ouvrait à l'arrière de son crâne. Il n'y avait aucun visage autour, et pourtant cet œil affreux semblait se plisser en un sourire sinistre. Un sourire mauvais, sûr de lui, un sourire effrayant. Il nous avait vus, la chose l'amusait, notre présence n'avait aucune importance et ne requérait aucune réaction de sa part.

Il franchit la porte qui se referma sur lui. Le panneau de pierre reprit sa place silencieusement, effaçant toute trace d'ouverture.

Derrière notre pilier, nous tremblions comme des feuilles.

— « Tu l'as vu, » dit enfin Ruth.

— « Oui. »

— « Il sait que nous avons vu les machines et pourtant il n'a rien fait. »

Nous poursuivîmes notre conversation dans l'ascenseur.

— « Après tout, il y a peut-être une explication, » dis-je. « Peut-être... »

Mais je m'interrompis. Je me souvins des machines, et de leurs caractéristiques que j'avais fort bien reconnues.

— « Qu'allons-nous faire ? » me demanda-t-elle, visiblement terrorisée.

Je l'entourai de mes bras pour la rassurer. Mais je n'en menais pas large, moi non plus.

— « Il faut sortir d'ici, » dis-je, « et vite ! »

— « Dans l'état où nous sommes ? Sans faire nos bagages ? »

— « Nous préparerons nos valises et nous décamperons avant le matin. Je ne crois pas qu'ils puissent... »

— « *Ils ?* » interrompit-elle.

Pourquoi avais-je employé ce pluriel ? Mais nous avions forcément affaire à une entreprise collective. Le concierge n'aurait jamais pu fabriquer ou assembler ces machines à lui seul.

Je crois que ce fut le troisième œil qui cimenta ma théorie. Et lorsque nous nous arrêtâmes au

passage pour voir Phil et Marge, et que nous leur eûmes raconté ce qui s'était passé, je leur fis part de ma façon de penser. Je ne pense pas que mon hypothèse surprit tellement Ruth. Elle était sans doute parvenue aux mêmes conclusions. Voici ce que je leur dis :

— « Je pense que cette maison est un astronef. »

Phil sourit, mais redevint sérieux lorsqu'il s'aperçut que je ne plaisantais pas.

— « *Comment ?* » demanda Marge qui ne comprenait absolument rien.

— « Je sais que ça peut paraître insensé, » dis-je, adoptant le rôle que ma femme avait tenu jusque-là, mais avec davantage encore de conviction, « mais ces machines sont en réalité des moteurs de fusée. Je ne sais comment ils... » Je haussai les épaules d'un air d'impuissance. Toute cette hypothèse était tellement extravagante. « Je ne sais qu'une chose, c'est qu'il s'agit bien de moteurs de fusées. »

— « Il ne s'ensuit pas obligatoirement que l'immeuble soit un... un *astronef ?* » termina faiblement Phil, passant de l'affirmation à l'interrogation en cours de phrase.

— « Si, » dit Ruth. La question paraissait tranchée. Elle avait eu raison trop souvent au cours des derniers jours.

— « Quelle est la raison de tout cela ? » demanda Marge.

— « Si l'on prend la peine de réfléchir, » dit Ruth, « l'ensemble se tient. »

Nous nous tournâmes vers elle avec un ensemble parfait.

— « Comment cela, ma chérie ? » demandai-je, en posant ma question avec frayeur.

— « Ce concierge, » dit-elle, « n'est pas un homme. Cela, nous le savons. Ce troisième œil en fournit la preuve formelle. »

— « Parce que vous pensez qu'il a vraiment un troisième œil ? » demanda Phil d'un air incrédule.

— « Il en a un, » dis-je. « Je l'ai vu. »

— « Oh ! mon Dieu, » dit-il.

— « Ce n'est pas un homme, » répéta Ruth. « Un humanoïde, sans doute, mais pas originaire de la Terre. Cet œil mis à part, il pourrait passer pour quelqu'un de notre race. Mais il est possible qu'il soit complètement différent, tellement différent qu'il ait été nécessaire de modifier sa forme. On lui aura simplement laissé cet œil supplémentaire afin qu'il puisse nous surveiller à notre insu. »

Phil passa une main tremblante dans ses cheveux. « C'est de la démence. »

Il se laissa tomber sur une chaise. Les femmes firent de même.

Je ne les imitai pas. Le plancher me brûlait les pieds. J'avais le sentiment que nous devrions prendre nos chapeaux... et nos jambes

à notre cou. Les autres ne semblaient pas avoir conscience d'un danger imminent. Finalement, je décidai que nous ne risquions pas grand-chose à patienter jusqu'au matin. Ensuite je préviendrais Johnson ou quelqu'un autre. Il ne pouvait rien se passer dans l'immédiat.

« C'est de la folie furieuse, » répéta Phil.

— « J'ai vu ces machines, » dis-je. « Elles sont vraiment dans le sous-sol. C'est un fait qu'il est impossible de nier. »

— « Ecoutez, » dit Ruth, « ce sont probablement des extra-terrestres. »

— « De quoi parlez-vous ? » demanda Marge avec irritation. Cette fois, elle était bel et bien en proie à la peur.

— « Je crois, ma chérie, que tu lis trop d'histoires de science-fiction, » dis-je.

Elle serra les lèvres. « Tu m'as cru folle quand je t'ai fait part de mes soupçons sur l'immeuble. Tu as recommencé quand je t'ai dit que j'avais vu ces machines. Et quand j'ai dit que le concierge avait trois yeux, tu m'as crue mûre pour la camisole de force. Pourtant, j'avais raison chaque fois. Il ne s'agit pas de nous laisser entraîner par notre imagination, mais il faut bien échafauder quelques hypothèses pour expliquer tous ces faits. Vous admettrez que ce genre de choses n'arrive pas tous les jours... du moins à notre connaissance. »

Je ne soufflai mot.

« Qu'y aurait-il d'étonnant à ce qu'ils viennent d'une autre planète ? » reprit-elle pour l'édification de Marge. « Supposons qu'ils aient besoin de Terriens comme sujets d'expérience... ou d'observation, » corrigea-t-elle à l'intention de je ne sais qui. Mais l'idée de servir de cobaye à des concierges à trois yeux venus d'une autre planète avait quelque chose de particulièrement révoltant.

« Pour se procurer des sujets, » continua Ruth, « je ne vois rien de mieux : on construit un astronef offrant toutes les apparences d'un immeuble d'habitation, on en loue les appartements à un prix défiant toute concurrence, et naturellement ils sont tous occupés en moins de rien. »

Elle nous regarda d'un air de défi.

« Et puis un beau matin, à l'aube, tandis que les locataires dorment du sommeil du juste... adieu la Terre. »

C'était de la démence, mais, par trois fois, j'avais fait appel au bon sens le plus aigu, et par trois fois je m'étais trompé. Désormais, je ne pouvais plus me permettre de douter. Le risque était trop grand. Et au fond de moi, j'avais l'impression qu'elle avait raison.

— « Mais... l'immeuble tout entier ? » disait Phil. « Par quel moyen pourraient-ils l'enlever dans les airs ? »

— « S'ils sont originaires d'une

autre planète, ils ont probablement des siècles d'avance sur nous en ce qui concerne les voyages interplanétaires. »

Phil ouvrit la bouche pour répondre, hésita, puis il dit : « Cet immeuble ne *ressemble* pas à un astronef. »

— « La façade n'est peut-être qu'une coquille qui dissimule le véritable vaisseau, » dis-je. « C'est l'hypothèse la plus vraisemblable. Le vaisseau ne comprend peut-être que les appartements. Tout le reste est inutile. C'est là que se trouveraient tous les habitants au petit matin si... »

— « Non, » dit Ruth, « ils ne pourraient faire éclater la coquille sans trop attirer l'attention. »

Un silence pesant s'établit, où chacun ruminait sous un nuage épais de confusion et de terreurs à peine ébauchées. A peine ébauchées, faute de pouvoir donner forme à leur objet.

« Supposons qu'il s'agisse d'un immeuble véritable, » dit Ruth. « Et que l'astronef l'englobe *de l'extérieur.* »

Marge était complètement perdue. Et elle était furieuse de se sentir perdue. « Il n'y a rien à l'extérieur de l'immeuble. C'est évident ! »

— « Ces gens doivent avoir sur nous une avance scientifique considérable, » dit Ruth. « Ils savent peut-être fabriquer des matériaux invisibles. »

Nous sursautâmes avec ensemble.

— « Chérie ! » dis-je.

— « Est-ce possible, oui ou non ? » dit Ruth d'un air de défi.

Je soupirai. « C'est possible. Désormais je ne sais plus distinguer ce qui est possible de ce qui ne l'est pas. »

Nouveau silence.

— « Ecoute, » dit Ruth.

— « Non, » interrompis-je. « C'est à toi de m'écouter. Cette histoire est peut-être en train de nous faire perdre la raison. Néanmoins, deux faits sont irréfutables : il existe effectivement des machines dans le sous-sol et le concierge possède un œil supplémentaire derrière le crâne. Je crois que ce sont là des raisons suffisantes pour décamper. Cette nuit même. »

Nous fûmes tous d'accord sur ce point.

— « Nous ferions bien de prévenir tous les locataires de la maison, » dit Ruth. « Nous ne pouvons les abandonner à leur sort. »

— « Cela prendra beaucoup de temps, » intervint Marge.

— « Nous ne pouvons nous en abstenir, » dis-je. « Fais les valises, chérie ; moi, je vais les prévenir. »

Je me dirigeai vers la sortie et saisis le bouton de la porte.

Il refusa de tourner.

La panique s'empara de moi. Je le saisis à deux mains et y appli-

quai toutes mes forces. Puis l'idée me traversa qu'on aurait pu fermer la porte de l'intérieur. Je contrôlai.

Elle était fermée de l'extérieur.

Marge était prête à crier. On sentait la terreur bouillonner en elle.

— « C'est vrai, » dit Ruth horrifiée. « Oh ! mon Dieu, tout est donc vrai ! »

Je m'élançai vers la fenêtre.

L'immeuble se mit à vibrer comme à l'approche d'un tremblement de terre. La vaisselle trépida, des assiettes churent de leurs étagères. Nous entendîmes le bruit d'une chaise qui venait de culbuter dans la cuisine.

— « Qu'est-ce qui se passe ? » cria Marge.

Phil la saisit dans ses bras lorsqu'elle commença de gémir. Ruth se précipita vers moi et nous demeurions là pétrifiés, sentant le plancher vibrer sous nos pieds.

— « Les machines ! » hurla soudain Ruth. « Elles se mettent en marche, *maintenant !* »

— « Il leur faut le temps de chauffer ! » m'écriai-je à tout hasard. « Nous pouvons encore nous échapper ! »

Je lâchai Ruth et saisis une chaise. Je ne sais pourquoi, je pensais que les fenêtres seraient automatiquement fermées comme les portes.

Je lançai la chaise à travers les carreaux. Les vibrations s'intensifiaient.

« Vite ! » criai-je pour dominer le tumulte. « Tout le monde à l'escalier d'incendie ! Nous avons encore une chance d'en sortir ! »

En proie à l'affolement, Marge et Phil se mirent à courir sur le plancher trépidant. Je les précipitai à demi par l'ouverture béante que la chaise avait laissée dans la fenêtre. Marge déchira sa jupe. Ruth se coupa un doigt. Je passai le dernier, me déchirant la jambe sur un éclat de verre. J'étais tellement absorbé par l'action que je ne le sentais pas.

Je les poussai au long des marches de l'escalier de secours. Marge se prit le talon de sa chaussure dans l'interstice entre deux lattes, où il demeura bloqué. Elle dégringola les marches en boitillant, le visage livide et contracté par la peur. Ruth descendait sur les talons de Phil en faisant claquer la semelle de ses mules. Moi-même, je fermais la marche, berger frénétique du troupeau effaré.

Nous entendions les fenêtres se briser au-dessus et au-dessous de nous. Nous aperçumes un vieux couple émerger en hâte sur l'escalier, devant nous, et commencer la descente. Ces vieilles gens freinaient notre progression.

— « Dépêchez-vous ! » leur criait Marge avec furie.

Ils nous jetèrent un regard effrayé par-dessus leur épaule.

Ruth se retourna vers moi. « Alors, tu arrives ? » demanda-t-elle d'une voix qui hésitait entre les hurlements et les sanglots.

— « Je suis là, » répondis-je à bout de souffle. J'avais l'impression que j'allais bientôt m'effondrer sur les marches.

La descente paraissait interminable. Le dernier palier aboutissait à une échelle. Nous vîmes la vieille dame s'y engager, lâcher prise et tomber sur le sol en poussant un cri de douleur. Elle venait de se tordre la cheville. Son mari se laissa glisser jusqu'à terre et l'aida à se relever. Les vibrations de l'immeuble s'intensifiaient. De petits nuages de poussière s'échappaient des fentes séparant les moëllons.

Je joignis ma clameur à celle des autres qui répétaient sans cesse : « *Plus vite !* »

Je vis Phil prendre pied sur le sol. Il cueillit dans ses bras Marge qui sanglotait comme un enfant. Je l'entendis balbutier : « Merci, mon Dieu ! » lorsqu'elle prit contact avec la terre ferme. Tous s'élancèrent à la file le long de l'allée d'accès.

Phil jeta un regard en arrière, mais Marge l'entraîna.

— « Laisse-moi passer le premier ! » dis-je vivement. Ruth s'écarta. Je me laissai glisser le long de l'échelle et atterris sur le gravier ; je sentis une commotion dans la plante des pieds et une légère douleur aux chevilles. Je levai la tête et tendis les bras.

Derrière Ruth, un vieil homme essayait de la repousser pour sauter avant elle.

« Attention ! » hurlai-je, avec la rage d'un animal poussé à bout par l'angoisse. Si j'avais eu un pistolet, je l'aurais abattu comme un chien.

Ruth laissa passer le vieux. Il se remit sur pied en soufflant fiévreusement et s'élança le long de l'allée. L'immeuble tremblait sur sa base. L'air résonnait à présent du ronflement des machines.

— « Ruth ! » criai-je.

Elle se laissa choir et je la reçus dans mes bras. Un point de côté me permettait à peine de respirer.

Au moment où nous nous précipitions dans la rue, nous vîmes Johnson qui se glissait parmi les rescapés, s'efforçant de les rassembler.

— « Allons, allons ! » criait-il. « Du calme ! »

Nous nous précipitâmes vers lui.

— « Johnson, » dis-je. « L'astronef est... »

— « L'astronef ? » Il me dévisagea d'un œil atone.

— « L'immeuble ! C'est une fusée ! » Le sol oscilla follement sous nos pieds.

Johnson nous tourna le dos pour saisir au passage un fuyard qui s'éloignait au grand galop.

Mon cœur s'arrêta de battre. Ruth poussa un gémissement inarticulé puis se plongea le visage dans les mains avec un cri d'horreur.

Johnson nous regardait tou-

jours. Avec l'œil qu'il avait derrière la tête. Un œil plissé par un mauvais sourire.

— « Non ! » dit Ruth. « Non ! »

Alors, le ciel qui s'éclaircissait petit à petit se couvrit de ténèbres. Je tournai brusquement la tête. De toutes parts, on entendait des femmes hurler à tue-tête. Je **jetai un regard dans toutes les** directions.

Des murs compacts nous cachaient le ciel.

« Nous n'en sortirons pas, » dit-elle. « *C'est tout le pâté de maisons qui décolle.* »

A ce moment, toutes les fusées se mirent en branle.

Traduit par Pierre Billon.
Titre original : Shipshape home.

N.D.L.R. — Une précédente traduction de cette nouvelle avait antérieurement paru dans l'ancienne édition de GALAXIE (nº 12, novembre 1954), sous le titre **Le bon marché coûte cher.**

Au prochain sommaire de "Fiction"

Le thème de la société trop perfectionnée, écrasant l'individu dans ses rouages, est fréquent en science-fiction, où il donne souvent matière à des développements frappants. L'excellent auteur américain **FLOYD L. WALLACE** le prend comme base d'une étonnante satire, dans son récit **Le réfractaire,** en vedette dans **Fiction** de mai.

A ce même sommaire, **JOANNA RUSS** d'une part et **MICHEL MARDORE** de l'autre, nous montrent deux bien séduisantes (quoique dangereuses) créatures, dans leurs nouvelles **La jeune fille en noir** et **Le portrait de Belle.** Du fantastique qui plonge ses racines au cœur même de l'inquiétude.

Ajoutons, parmi les textes à remarquer dans ce numéro, une histoire de science-fiction française à la trame particulièrement évocatrice : **La tunique de Nessa** de **GERARD KLEIN** et **LUC VIGAN.**

JEU DE GUERRE

Les jouets pour enfants en provenance des autres planètes pouvaient être dangereux : ils pouvaient recéler la plus fantastique des armes de guerre !

par PHILIP K. DICK

ILLUSTRÉ PAR WOOD

DANS son bureau à l'Office Général d'Importation Terrestre, un homme de taille imposante était assis à sa table de travail. Il avait tiré de la corbeille métallique les bandes enregistrées parvenues dans la matinée et les disposait devant lui, aux fins de lecture. Il ajusta ses lentilles prismatiques et alluma une cigarette.

— « Bonjour, » dit la première bande d'une voix nasillarde, tandis que Wiseman faisait courir son doigt le long du ruban. Il prêtait une oreille distraite au babillage mécanique, tout en laissant son regard errer sur le parking qu'il apercevait à travers sa fenêtre. « Dites donc, ça ne tourne pas rond chez vous, que se



passe-t-il ? Nous vous avons fait parvenir un lot de... » (une pause, au cours de laquelle le correspondant, directeur des ventes d'une chaîne de grands magasins new yorkais, rassemblait vraisemblablement ses fiches) « jouets en provenance de Ganymède. Vous savez pourtant qu'il nous faut obtenir les visas d'entrée, afin de pouvoir rédiger nos commandes d'automne et reformer nos stocks en prévision des fêtes de Noël. » D'un ton bougon, le directeur des ventes poursuivit : « Les jeux guerriers seront encore en faveur cette année et nous avons l'intention d'effectuer de gros achats. »

Wiseman fit courir son doigt le long du signe représentant le nom et le titre du correspondant.

« Joe Hauck, » proféra la voix en conserve. « Jouets Appeley. »

— « Ah ! » dit Wiseman en aparté. Il reposa la bande, saisit un ruban vierge et se prépara à répondre. Puis il dit à mi-voix : « En effet, que devient ce lot de jouets de Ganymède ? »

Les laboratoires d'essai les avaient pris en charge depuis une éternité, semblait-il. Au moins deux semaines.

Bien entendu, tous les produits importés de Ganymède étaient soumis, depuis quelque temps, à un examen particulièrement sévère ; les Lunes avaient, au cours de l'année passée, largement dépassé le cap habituel de leur agressivité économique et avaient entrepris — s'il fallait en croire les services de renseignements — des actions d'un caractère ouvertement militaire contre leurs concurrents, parmi lesquels les Trois Planètes Intérieures pouvaient se prévaloir d'une position prépondérante. Leurs exportations demeuraient d'une qualité satisfaisante, sans dispositifs à double tranchant, sans peintures toxiques susceptibles d'affecter la santé des enfants, sans capsules recélant des bactéries.

Et pourtant...

Lorsqu'un groupe d'individus comme les Ganymédiens faisait preuve d'un tel esprit inventif, on pouvait tout attendre de leur ingéniosité, quel que fût le champ d'activité auquel ils consacraient leurs efforts. S'il leur prenait fantaisie de se livrer à la subversion, ils y feraient montre de la même imagination et de la même subtilité. Aussi était-il essentiel de tester avec soin leurs productions.

Wiseman se leva, quitta son bureau et prit la direction du bâtiment isolé où se trouvaient les laboratoires.

Entouré d'un lot d'articles à moitié démontés, Pinario leva les yeux en voyant son chef, Leon Wiseman, refermer l'ultime porte du laboratoire.

— « Je suis heureux de votre visite, » dit Pinario, bien qu'il traversât une période de stagnation ; il avait au moins cinq jours

de retard sur son programme et cette entrevue ne lui vaudrait pas que des félicitations. « Je crois qu'il serait prudent que vous enfiliez une combinaison prophylactique — il vaut mieux ne pas courir de risques inutiles. » Il s'exprimait d'un ton léger, mais Wiseman gardait un visage maussade.

— « Je suis venu pour examiner ces troupes de choc qui prennent d'assaut une citadelle, à six dollars le jeu, » dit Wiseman, en déambulant parmi les monceaux d'emballages de toutes tailles dont le contenu attendait de passer aux essais.

— « Vous parlez de ce jeu de soldats en provenance de Ganymède ? » dit Pinario avec soulagement.

Sur ce point, du moins, il avait la conscience tranquille ; tous les laborantins connaissaient les instructions spéciales, édictées par le Gouvernement Cheyenne, sur les « dangers de la contamination due aux particules de culture hostiles aux innocentes populations urbaines », produit particulièrement vénéneux de la paperasserie bureaucratique. Il avait toujours la ressource — légitime — de s'abriter derrière ce paravent en citant les directives en question.

« Je les ai déballés moi-même, » dit-il en accompagnant Wiseman, « en raison du danger spécial qu'ils présentent. »

— « Voyons un peu, » dit Wiseman. « Ces précautions sont-elles justifiées, ou s'agit-il d'une psychose de méfiance à l'égard des milieux étrangers ? »

— « J'estime que la mesure se justifie effectivement, » dit Pinario, « d'autant plus qu'il s'agit d'articles destinés aux enfants. »

Quelques commandes manuelles furent actionnées, et un panneau mural dévoila une chambre latérale.

Au centre de la pièce, se dressait un objet qui retint l'attention de Wiseman. Un mannequin en plastique, réalisé en grandeur naturelle, offrant l'apparence d'un enfant d'environ cinq ans, était assis au milieu de jouets divers.

« Je suis las de ce jeu ; faites autre chose, » disait le mannequin à ce moment précis. Il demeura silencieux quelques secondes, puis répéta : « Je suis las de ce jeu ; faites autre chose. »

Sur le plancher, les jouets, conçus pour réagir à des instructions orales, abandonnèrent leurs occupations variées et changèrent d'activités.

— « C'est une économie de main-d'œuvre, » expliqua Pinario. « Tous ces jouets possèdent un répertoire entier qu'ils parcourent sur commande. Nous devons nous assurer que l'acheteur en a pour son argent. Si nous devions les faire fonctionner nous-mêmes, nous serions obligés de rester avec du matin au soir. »

Juste devant le mannequin, se trouvait le groupe de soldats ganymédiens et la citadelle qu'ils

avaient mission d'investir. Ils procédaient aux travaux d'approche selon un processus compliqué, mais, sur l'ordre du mannequin, ils avaient interrompu leur progression. En ce moment, ils se regroupaient.

— « Vous enregistrez tout cela sur bande magnétique ? » s'enquit Wiseman.

— « Certainement ! » dit Pinario.

Les soldats mesuraient approximativement quinze centimètres de haut. Ils étaient faits d'une matière thermo-plastique pratiquement indestructible, qui avait fait la réputation des fabricants ganymédiens. Leurs uniformes en tissu synthétique étaient un mélange des différents costumes utilisés sur les Lunes et les planètes voisines. La citadelle elle-même, constituée par un bloc de métal d'aspect sinistre, ressemblait à un bastion médiéval. De nombreuses meurtrières en ponctuaient la surface supérieure, le pont-levis était relevé, et un fanion de couleur vive flottait sur le donjon.

Avec un claquement chuintant, la citadelle tira un projectile sur les attaquants. Celui-ci explosa au milieu des soldats dans un nuage de fumée inoffensive, avec une légère détonation.

— « Elle se défend, » remarqua Wiseman.

— « Mais elle finit par succomber, » dit Pinario. « C'est obligatoire. Du point de vue psychologique, elle symbolise la réalité extérieure. La douzaine de soldats représentent, bien entendu, les efforts de l'enfant pour affronter l'existence. En participant à l'assaut de la citadelle, il extériorise une combativité naturelle en présence d'un monde redoutable. A la fin il triomphe, mais seulement après une pénible période d'efforts et de patience. C'est du moins ce qu'affirment les instructions, » ajouta-t-il, en tendant la brochure à Wiseman.

— « Et la tactique se modifie à chaque assaut ? » s'enquit Wiseman en parcourant l'opuscule.

— « Il y a huit jours que nous faisons fonctionner le jeu sans arrêt. Le même processus ne s'est pas reproduit une seule fois. Les circuits ne sont pas tellement simples. »

Les soldats progressaient en tirailleurs, s'approchant petit à petit de la citadelle. Sur les murs, apparaissaient nombre de détecteurs qui suivaient les mouvements des soldats. Ceux-ci profitaient de tous les obstacles pour se dissimuler : notamment d'autres jouets en cours d'essais.

— « Ils utilisent les configurations de terrain accidentelles, » expliqua Pinario. « Ils sont dotés de tropismes à l'égard des objets ; ainsi, lorsqu'ils aperçoivent une maison de poupées en cours d'essai, ils y grimpent comme des souris. Ils viendront s'y abriter les uns après les autres. »

Pour confirmer ses dires, il ramassa un vaste astronef fabriqué par une maison uranienne et le secoua. Deux soldats en tombèrent.

— « Parviennent-ils fréquemment à prendre la citadelle ? Avez-vous établi une moyenne en pourcentage ? »

— « Jusqu'à présent, ils ont réussi une fois sur neuf. Il existe un bouton de réglage, à l'arrière de la citadelle, qui permet d'obtenir une proportion plus importante de succès. »

Il se fraya un passage parmi les soldats en cours de progression ; Wiseman le suivit et ils se penchèrent pour examiner la citadelle.

— « Vous apercevez ici la source d'énergie, » dit Pinario. « C'est astucieux. C'est également de là que partent les directives concernant les soldats. Transmission à haute fréquence à partir d'une boîte de commande. »

Ouvrant l'arrière de la citadelle, il montra à son patron le réceptacle contenant les billes d'instructions. Chacune de ces billes contenait un programme. Pour obtenir un schéma d'assaut on agitait les billes, à la suite de quoi elles adoptaient un nouveau dispositif. On réalisait ainsi les conditions du hasard. Mais, puisque les billes-programmes se trouvaient en nombre limité, les combinaisons résultantes ne pouvaient également dépasser un nombre limité.

— « Nous les essayons toutes, » dit Pinario.

— « Aucun moyen d'accélérer le processus ? »

— « Nous sommes obligés de prendre le temps nécessaire. L'appareil peut réaliser un millier de combinaisons et... »

— « ...la dernière peut aussi bien leur faire exécuter un virage à quatre-vingt-dix degrés pour canarder l'être humain le plus proche, » acheva Wiseman.

— « Ou pis encore, » dit Pinario d'un air sombre. « Ce groupe énergétique est prévu pour alimenter le jouet pendant cinq ans. Mais s'il était conçu pour se décharger en une fraction de seconde... »

— « Bon. Poursuivez vos essais, » dit Wiseman.

Ils échangèrent un regard puis se tournèrent vers la citadelle. Les soldats arrivaient à présent au pied de la forteresse. Soudain l'un des murs du château-fort se rabattit ; la gueule d'un canon apparut et les soldats se trouvèrent décimés.

— « Je n'avais jamais encore vu cela, » murmura Pinario.

Pendant quelques instants, rien ne bougea plus. Puis l'enfant mannequin, assis au milieu des jouets, dit : « Je suis las de ce jeu ; faites autre chose. »

Avec un frisson de malaise, les deux hommes virent les soldats se relever et se regrouper.

Deux jours plus tard, Fowler, le supérieur de Wiseman, individu massif, au visage colérique, aux yeux globuleux, pénétra dans son bureau. « Ecoutez-moi, » dit-il, « je vous donne jusqu'à demain pour terminer les essais de ces jouets ! » Il fit mine de repartir, mais Wiseman l'arrêta.

— « L'affaire est sérieuse, » dit-il. « Accompagnez-moi jusqu'au laboratoire et vous verrez. »

Sans cesser de discuter, Fowler le suivit jusqu'au laboratoire. « Vous n'avez pas idée des capitaux que ces maisons ont investis dans ces jouets ! » déclarait-il en entrant. « Pour chaque article qui se trouve ici, il existe une pleine cargaison sur la Lune, qui n'attend que le visa d'entrée pour débarquer sur Terre ! »

Pinario étant invisible, Wiseman fit usage de sa clé personnelle et franchit les signaux manuels qui donnaient accès à la salle d'essais.

Là, entouré de jouets, était assis le mannequin que les laborantins avaient construit. Autour de lui, de nombreux mécanismes en miniature accomplissaient le cycle de leurs performances. Le tintamarre fit ciller Fowler.

— « Voici l'article dont je vous parlais, » dit Wiseman en se penchant sur la citadelle. Un soldat rampait sur le ventre en direction du château-fort. « Comme vous le voyez, les soldats sont au nombre d'une douzaine. Etant donné ce nombre, l'énergie dont ils disposent, les programmes complexes... »

— « Je n'en vois que onze, » interrompit Fowler.

— « L'un d'eux s'est probablement caché, » dit Wiseman.

— « Non, il a raison, » dit une voix derrière eux. Pinario apparut, le visage fermé. « J'ai fait effectuer des recherches. L'un des soldats a disparu. »

Les trois hommes demeurèrent silencieux.

— « C'est peut-être la citadelle qui l'a détruit ? » suggéra enfin Wiseman.

— « La loi qui régit la conservation de la matière est formelle, » dit Pinario. « Si la citadelle a détruit le soldat, *qu'a-t-elle fait de sa substance ?* »

— « Il est possible qu'elle l'ait convertie en énergie, » dit Fowler, en examinant le château-fort et les soldats qui restaient.

— « Nous avons procédé à une vérification, » dit Pinario. « Lorsque nous avons été certains de la disparition d'un soldat, nous avons pesé les onze restants en même temps que la citadelle. Leur poids total est rigoureusement identique à celui du jouet dans son état original, c'est-à-dire celui de la citadelle et des *douze* soldats. » Il désigna la forteresse qui, pour le moment, braquait ses détecteurs sur les assaillants.

Wiseman, qui étudiait le château depuis quelques instants, fut soudain traversé par une intuition. La construction avait changé. Elle

était en quelque sorte différente.

— « Passez vos bandes d'enregistrement, » dit Wiseman.

Pinario s'approcha de l'enfant-mannequin, en arrêta le fonctionnement, l'ouvrit et en retira le tambour contenant les enregistrements en vidéo. Tout tremblant, il le porta jusqu'à l'appareil de projection.

Les séquences défilèrent devant leurs yeux : les assauts se succédaient interminablement, au point que leurs prunelles en devenaient douloureuses. Les soldats avançaient, battaient en retraite, culbutaient sous le feu de la citadelle, se relevaient, reprenaient de nouveau l'offensive...

— « Arrêtez ! » dit soudain Wiseman.

On repassa la dernière séquence. Un soldat s'avançait de pied ferme vers la base de la citadelle. Un boulet fut tiré sur lui et, pendant un instant, le nuage de fumée le dissimula à la vue. Cependant, les onze autres soldats s'élançaient farouchement, avec l'intention bien arrêtée d'emporter la forteresse. Le premier soldat sortit de son nuage de fumée et poursuivit sa marche en avant. Il atteignit la base du château. Un pan de muraille se rabattit, découvrant une ouverture.

Le soldat, dont la silhouette se confondait avec le mur de la citadelle, se servait de son fusil comme d'un tournevis pour démonter sa tête, puis un bras, puis les deux jambes. Les pièces détachées passèrent dans l'ouverture de la forteresse. Lorsqu'il ne resta plus qu'un bras et le fusil, ces deux fragments, se tortillant comme des vers, se glissèrent à leur tour à l'intérieur de la forteresse et disparurent. Puis l'ouverture se referma.

Au bout d'un long moment, Fowler dit d'une voix enrouée : « Les parents vont s'imaginer que l'enfant a perdu ou détruit l'un des soldats. Petit à petit, le jeu va se désagréger et ce sera l'enfant qui paiera les pots cassés. »

— « Alors, que faut-il faire ? » demanda Pinario.

— « Poursuivez les essais, » dit Fowler tandis que Wiseman approuvait d'un hochement de tête. « Que le jeu épuise son cycle. Mais surveillez-le de près. »

— « Dorénavant, je le ferai surveiller en permanence par l'un de mes collaborateurs, » dit Pinario.

— « J'aimerais que vous vous chargiez de cette tâche personnellement, » dit Fowler.

Nous ferions mieux de rester tous sur place, pensait Wiseman. Ou au moins deux d'entre nous : Pinario et moi-même, par exemple.

Je me demande ce qu'il est advenu des pièces détachées de ce soldat, pensa-t-il encore.

Curieuse opération !

A la fin de la semaine, la citadelle avait absorbé quatre nouveaux soldats.

En l'observant sur l'écran, Wiseman ne constatait aucun changement visible. Bien entendu. La croissance, si croissance il y avait, serait rigoureusement interne, à l'abri des regards indiscrets.

Les assauts se répétaient indéfiniment, les soldats se hissant le long des murailles, la forteresse lançant force boulets de canon. Pendant ce temps, de nouveaux jouets en provenance de Ganymède venaient s'accumuler sous ses yeux. Toute une série de jouets nouveaux à soumettre aux tests.

— « Voyons cela, » se dit-il.

Le premier était un article d'une grande simplicité apparente : un ancien costume de cow-boy emprunté au folklore de l'ancien Far West américain. C'était du moins la description qu'on en faisait. Mais il ne jeta sur la brochure qu'un regard distrait : il n'avait que faire de la littérature ganymédienne sur le sujet.

Il ouvrit la boîte et déplia le costume. Le tissu était gris et d'une structure amorphe. Travail déplorable, pensa-t-il. Il ne rappelait que de très loin le costume du cow-boy ; la coupe en était informe.

— « Je n'y comprends rien, » dit-il à Pinario. « Cet article ne se vendra pas. »

— « Enfilez le costume, » répondit l'autre. « Vous verrez bien. »

A grand-peine, Wiseman réussit à se glisser dans le vêtement. « Il n'y a pas de danger ? » s'inquiéta-t-il.

— « Aucun, » répondit Pinario. « Je l'ai expérimenté moi-même. C'est un article d'une conception moins élaborée. Mais il ne manque pas d'efficacité à l'occasion. Pour en tirer le maximum, vous devrez exercer votre imagination. »

— « Dans quel sens ? »

— « Dans tous les sens qu'il vous plaira. »

Le costume suggéra à Wiseman l'idée des cow-boys, et en conséquence il s'imagina qu'il était de retour dans le ranch, gravissant la route recouverte de gravier, au bord du champ où des moutons à tête noire mâchonnaient le foin avec ce curieux et rapide mouvement des mâchoires. Il s'était arrêté devant une clôture — des fils de fer barbelés soutenus de distance en distance par des pieux — et il observait les moutons. Puis, sans avertissement préalable, les bêtes se rangèrent en file indienne et s'éloignèrent en direction d'un coteau ombragé, à perte de vue.

Il aperçut des arbres, des conifères qui se découpaient sur le ciel à l'horizon. Très haut, un faucon battait des ailes avec un mouvement évoquant celui d'une pompe, comme s'il voulait se gonfler d'air pour s'élever sans cesse davantage. Le faucon poursuivit son vigoureux vol ramé, puis se mit à planer. Wiseman chercha des yeux sa proie. Mais il ne vit rien

d'autre que les champs desséchés par l'été, que les moutons avaient rasés de près. Des sauterelles bondissaient çà et là. Et, sur la route, il aperçut un crapaud. L'animal s'était enfoncé dans la boue ; seule la partie supérieure de son corps était visible.

Comme Wiseman se penchait, essayant de rassembler suffisamment de courage pour toucher la tête pustuleuse du crapaud, il entendit une voix d'homme toute proche. « Qu'en dites-vous ? »

— « C'est magnifique, » dit Wiseman. Il s'emplit les poumons de l'odeur d'herbe sèche. « Hé, dites-moi, comment distingue-t-on un crapaud mâle d'une femelle ? D'après les taches ou quoi ? »

— « Pourquoi cette question ? » demanda l'homme qui se tenait derrière lui, hors de son champ de vision.

— « Je viens de trouver un crapaud sur la route. »

— « A titre de renseignement, » dit l'homme, « puis-je vous poser une ou deux questions ? »

— « Bien entendu, » dit Wiseman.

— « Quel âge avez-vous ? »

La réponse n'était pas compliquée : « Dix ans et demi, » dit-il avec orgueil.

— « Pouvez-vous me dire à quel endroit exact vous vous trouvez en ce moment ? »

— « A la campagne, dans le ranch de Mr. Gaylord. Je m'y rends à chaque week-end avec mon père et ma mère, quand la chose est possible. »

— « Faites demi-tour et regardez-moi, » dit l'homme, « et dites-moi si vous me connaissez. »

Wiseman abandonna à regret la contemplation du crapaud à demi enfoui et obéit. Il aperçut devant lui un adulte au visage mince et au long nez irrégulier. « C'est vous qui livrez le gaz butane, » dit-il. Il jeta un regard autour de lui et, comme il s'y attendait, le camion de butane se trouvait devant la porte. « Mon père dit que le butane coûte cher, mais il n'a pas le choix... »

L'homme l'interrompit. « Histoire de satisfaire ma curiosité : quel est le nom de la compagnie qui vend le butane ? »

— « C'est écrit sur le camion, » dit Wiseman en lisant les mots peints en grosses lettres. « Pinario, distributeurs de butane, Petaluma, Californie. Vous êtes Mr. Pinario. »

— « Seriez-vous prêt à jurer que vous avez dix ans et que vous vous trouvez dans un champ, près de Petaluma en Californie ? » demanda Mr. Pinario.

— « Bien sûr. » Au-delà du champ, il apercevait une chaîne de collines. Maintenant il brûlait d'y faire un tour ; il en avait assez de bayer aux corneilles. « A bientôt ! » dit-il en se mettant en marche. « Je vais faire une promenade dans le bois. »

Il quitta Mr. Pinario en courant et suivit la route couverte

de graviers. Les sauterelles s'envolaient sous ses pas. Le souffle haletant, il courait de plus en plus vite.

— « Leon ! » criait Mr. Pinario. « Arrêtez-vous ! Cessez de courir ! »

— « Je vais jusqu'aux collines, » haletait Wiseman, toujours trottant. Soudain un objet vint le heurter brutalement ; il tomba sur les mains, tenta de se relever. A mi-chemin entre ciel et terre, quelque chose luisait ; il sentit la peur le gagner et battit en retraite. Un mur plat prit forme devant ses yeux...

— « Vous n'irez pas dans ces collines, » dit Mr. Pinario derrière lui. « Je vous conseille de ne pas trop vous déplacer, sans quoi vous allez vous cogner aux murs. »

Les mains de Wiseman étaient couvertes de sang ; il s'était coupé en tombant. Totalement ahuri, il regardait stupidement le sang couler...

Pinario l'aidait à se défaire du costume de cow-boy. « C'est un jouet totalement malsain, » disait-il. « Il suffirait qu'un enfant le garde un certain temps et bientôt il deviendrait incapable d'affronter la réalité de son époque. Regardez-vous. »

Se tenant debout à grand-peine, Wiseman examinait le costume ; Pinario venait de l'en dévêtir de force.

— « Pas mal, » dit-il d'une voix tremblante. « Ce jouet stimule évidemment la tendance à fuir le présent qui est toujours vivace chez l'homme. Je sais que j'ai toujours éprouvé un désir latent de me réfugier dans mon enfance et, de préférence, à la période où nous vivions à la campagne. »

— « Remarquez la façon dont vous avez incorporé des éléments réels à votre royaume imaginaire, » dit Pinario, « afin de maintenir l'illusion le plus longtemps possible. Si vous aviez disposé d'un temps suffisant, vous auriez trouvé le moyen d'y intégrer aussi le mur du laboratoire. Vous en auriez probablement fait la paroi d'une grange. »

— « Je commençais déjà à distinguer le vieux bâtiment de la laiterie, où les fermiers venaient apporter leur lait pour le marché, » avoua Wiseman.

— « Au bout d'un certain temps, » dit Pinario, « il eût été pratiquement impossible de vous en faire sortir. »

Si ce jouet produisait un tel effet sur un adulte, pensait Wiseman, quels ravages causerait-il dans l'imagination d'un enfant !

— « J'ai ici autre chose, » dit Pinario. « Un véritable jeu qui rend fou. Vous sentez-vous d'attaque pour l'examiner ? Cela peut attendre. »

— « Je me sens très bien, » dit Wiseman. Il ramassa le troisième article et se mit en devoir de l'ouvrir.

— « Cela ressemble beaucoup au vieux jeu du Monopoly, » dit Pinario. « On lui a donné le nom de Syndrome. »

Le jeu se composait d'un plateau, de pièces de monnaie, d'un dé, de sujets représentant les joueurs et enfin de certificats correspondant à des valeurs.

— « Vous faites l'acquisition de valeurs, » dit Pinario, « exactement comme dans tous les jeux du même genre. » Il ne prit même pas la peine de lire les instructions. « Demandons à Fowler de venir et faisons une partie ; il faut au moins trois joueurs. »

Le chef de division se joignit à eux. Les trois hommes s'assirent à une table sur laquelle ils placèrent le Syndrome.

— « Chaque joueur commence la partie à égalité avec les autres, » expliqua Pinario, « comme cela se passe en général ; au cours de la partie, la situation de chacun se modifie selon la quantité de valeurs qu'il acquiert à l'aide de différents syndromes économiques. »

Les syndromes étaient représentés par de petits objets brillants en plastique, qui rappelaient les hôtels et maisons archaïques du Monopoly.

Ils lancèrent le dé, déplacèrent leurs comptoirs le long du plateau, firent des enchères, acquirent des propriétés, payèrent des amendes, touchèrent des indemnités, se rendirent à la « chambre de décontamination » pour une certaine période. Cependant que derrière eux, les sept soldats-jouets donnaient sans relâche l'assaut à la citadelle.

— « Je suis las de ce jeu, » dit l'enfant mannequin, « faites autre chose. »

Les soldats se regroupèrent. Une fois de plus, ils reprirent l'attaque, se rapprochant insensiblement de la citadelle.

— « Combien de temps faudra-t-il attendre avant de savoir à quoi aboutit ce maudit jeu ? » s'écria Wiseman qui ne cessait de s'agiter avec irritation.

— « Qui pourrait le dire ? » Pinario guignait des valeurs pourpre et or que Fowler venait d'acquérir. « Je suis preneur, » dit-il. « C'est une grosse mine d'uranium sur Pluton. Que désirez-vous en échange ? »

— « Des propriétés foncières, » murmura Fowler en jetant un coup d'œil sur le reste de son stock. « Je suis prêt à traiter. »

Comment puis-je me concentrer sur mon jeu, se demandait Wiseman, pendant que cet engin se rapproche de plus en plus de Dieu sait quoi ? Du but pour lequel il a été construit. Peut-être une question de masse critique, pensa-t-il.

— « Une seconde, » dit-il lentement. Il déposa devant lui sa poignée de valeurs. « Cette citadelle pourrait-elle être une pile ? »

— « Une pile de quoi ? » s'en-

quit Fowler, absorbé par la partie.

— « Oublions le jeu un instant, » s'écria Wiseman d'une voix forte.

— « C'est une idée intéressante, » dit Pinario en posant à son tour ses valeurs. « Elle se transforme pièce à pièce en bombe atomique, jusqu'au moment où... » Il s'interrompit. « Non, nous avons envisagé cette éventualité. L'engin ne comporte pas d'éléments lourds. C'est simplement une batterie dont la vie dure cinq ans, avec un certain nombre de petites machines commandées à distance par une série de programmes lancées par la batterie elle-même. Il n'est pas possible de construire une pile atomique avec de tels éléments. »

— « Si vous voulez mon avis, » dit Wiseman, « j'estime qu'il serait plus sûr de ne pas la garder dans cet immeuble. » L'expérience qu'il venait de vivre grâce au costume de cow-boy lui avait donné beaucoup plus de respect pour les constructeurs ganymédiens. Et si ce costume n'était qu'un jouet relativement inoffensif...

— « Il ne reste plus que six soldats, » dit Fowler en jetant un coup d'œil par-dessus son épaule.

Wiseman et Pinario se levèrent instantanément. Fowler avait raison. Il ne restait plus que la moitié de la série de soldats. Un de plus avait gagné la citadelle et s'était fait absorber.

— « Demandons à l'Armée de nous envoyer un expert en bombes atomiques, » dit Wiseman, « et qu'il procède aux vérifications. Cette matière n'est pas de notre ressort. » Il se tourna vers Fowler, son chef direct. « Etes-vous d'accord ? »

— « Finissons d'abord cette partie, » répondit Fowler.

— « Pourquoi ? »

— « Parce qu'il nous faut d'abord acquérir une certitude. » Mais on voyait clairement qu'il était passionné par le jeu et qu'il voulait à tout prix terminer la partie. « Que me donnerez-vous en échange d'une participation aux valeurs de Pluton ? J'attends vos offres. »

Il négocia un échange avec Pinario. Le jeu se poursuivit encore pendant une heure. Finalement, ils s'aperçurent que Fowler s'était assuré le contrôle de la majorité des stocks. Il avait devant lui cinq syndromes miniers, deux firmes de matières plastiques, un monopole sur les algues, et les sept syndromes du commerce de détail. Comme il était en possession de la majorité du stock, il avait, par voie de conséquence, la main-mise sur la plus grande partie de l'argent.

— « Me voici éliminé, » dit Pinario. Il ne lui restait plus que des parts mineures qui ne contrôlaient rien. « Quelqu'un est-il acheteur de mes dépouilles ? »

Avec le peu d'argent qui lui restait, Wiseman opéra la transaction. Puis il reprit la partie, cette fois en tête-à-tête avec Fowler.

— « Il est clair que ce jeu est une réplique de l'économie interculturelle, » dit Wiseman. « Les syndromes du commerce de détail sont évidemment des actions détenues par les Ganymédiens. »

Il se passionna momentanément pour le jeu ; quelques coups de dés heureux lui avaient permis d'ajouter une part à ses maigres actions. « Les enfants qui s'intéresseront à ce jeu pourront acquérir une attitude saine à l'égard des réalités économiques, » déclara-t-il. « Ils se prépareront ainsi à pénétrer dans le monde des adultes. »

Mais, quelques minutes plus tard, il atterrit sur une énorme accumulation de parts détenue par Fowler, et l'amende qui s'ensuivit épuisa ses ressources. Il devait livrer deux parts de son stock. La fin était en vue.

Pinario regardait les soldats s'avancer vers la citadelle. « Savez-vous, Leon, que je commence à partager votre opinion ? Cet engin pourrait fort bien être l'une des composantes terminales d'une bombe. Une sorte de station réceptrice d'un genre particulier. Lorsqu'elle sera complètement terminée, elle pourrait servir de point d'arrivée à une émission d'énergie en provenance de Ganymède. »

— « Une telle chose est-elle possible ? » demanda Fowler, empilant ses espèces sous les différentes dénominations.

— « Qui peut dire de quoi ils sont capables ? » dit Pinario, qui se promenait dans la pièce les mains dans les poches. « Avez-vous bientôt terminé votre partie ? »

— « Cela ne saurait tarder, » dit Wiseman.

— « Si je vous pose cette question, » poursuivit Pinario, « c'est qu'il ne reste plus que cinq soldats. Le processus s'accélère. Il a fallu une semaine pour que le premier disparaisse, et seulement une heure pour le septième. Je ne serais pas surpris que les cinq autres soient absorbés au cours des deux heures qui viennent. »

— « Nous avons terminé, » dit Fowler. Il venait d'acquérir la dernière part de valeurs.

Wiseman se leva de table. « Je vais demander à l'Armée de vérifier la citadelle. Mais, pour revenir à ce jeu, ce n'est rien d'autre qu'un plagiat de notre Monopoly terrestre. »

— « Ils ignorent sans doute que nous le connaissons déjà, » dit Fowler, « mais sous un autre nom. »

Le tampon d'admissibilité fut placé sur le jeu du Syndrome et l'importateur fut prévenu de la décision. Dans son bureau, Wiseman appela les autorités militaires et leur fit part de son désir.

— « Nous vous envoyons immédiatement un expert ès-bombes, » répondit une voix calme à l'autre

bout du fil. « Il serait souhaitable que vous laissiez l'objet de côté jusqu'à son arrivée. »

Se sentant quelque peu inutile, Wiseman remercia son interlocuteur et raccrocha. Ils n'avaient pas réussi à élucider le mystère des soldats et de la citadelle ; maintenant, l'affaire n'était plus de leur ressort.

L'expert ès-bombes était un jeune homme aux cheveux coupés courts, qui déposa son équipement à terre avec un aimable sourire. Il portait une simple combinaison de travail sans aucun écran protecteur.

— « La première chose à faire, » dit-il après avoir examiné la citadelle, « c'est de déconnecter les fils qui partent de la batterie. Si vous préférez, nous pouvons laisser le cycle terminer son cours, puis couper les fils avant que se produise la réaction. En d'autres termes, laissons les derniers éléments mobiles pénétrer dans la citadelle. Aussitôt qu'ils seront à l'intérieur, nous déconnecterons les fils de batterie et nous ouvrirons la citadelle pour voir ce qui s'y passe. »

— « N'y a-t-il aucun danger à procéder de cette façon ? » demanda Wiseman.

— « Je ne pense pas, » répondit l'expert. « Je n'ai pas décelé le moindre indice de radio-activité dans l'appareil. » Il s'assit sur le plancher, derrière la forteresse, une paire de pinces à la main.

A présent, il ne restait plus que trois soldats.

— « Nous n'attendrons plus bien longtemps, » dit le jeune homme gaiement.

Quinze minutes plus tard, l'un des trois soldats rampa jusqu'à la base de la citadelle, démonta sa tête, son bras, ses jambes et son corps et disparut en pièces détachées dans l'ouverture prévue à cet effet.

— « Il en reste encore deux, » dit Fowler.

Dix minutes plus tard, l'un des deux soldats restants suivit le chemin emprunté par son prédécesseur.

Les quatre hommes s'entre-regardèrent. « Nous touchons au but, » dit Pinario d'une voix enrouée.

Le dernier des soldats prit à son tour le chemin de la forteresse. Les canons vomirent des boulets mais il continua sa progression.

— « Statistiquement parlant, » dit tout haut Wiseman, « l'introduction de chaque nouveau soldat dans la forteresse devrait demander plus de temps que le précédent, puisque la défense doit faire face à une troupe de moins en moins nombreuse. L'opération aurait dû débuter sur un rythme rapide qui se serait ralenti après chaque nouvelle entrée. C'est ainsi que le dernier combattant aurait mis plus d'un mois pour... »

— « Taisez-vous, » dit le jeune

expert d'une voix égale et raisonnable, « si vous n'y voyez pas d'inconvénient. »

Le dernier des douze soldats atteignit la base de la citadelle. Comme ceux qui l'avaient précédé, il se mit en devoir de se démonter lui-même.

— « Préparez vos pinces ! » dit Pinario d'une voix angoissée.

Les pièces détachées du soldat pénétraient dans la forteresse. L'ouverture commençait à se refermer. Un bourdonnement prit naissance à l'intérieur, dont le registre montait à l'instar d'une sirène.

— « Allez-y, » cria Fowler.

Le jeune expert tendit sa pince et saisit le fil positif de la batterie. Une étincelle jaillit de la pince et le jeune homme bondit en arrière ; l'outil lui échappa des mains et glissa sur le plancher. « Ouf ! » dit-il, « je devais être à la terre. » Encore étourdi, il tendit la main vers la pince.

— « Votre bras touchait l'armature de l'appareil, » dit Pinario tout excité. Il saisit lui-même la pince et s'accroupit, cherchant le fil de sortie. « Je ferais bien d'isoler les bras de la pince à l'aide d'un mouchoir, » dit-il en retirant l'outil et en fouillant dans ses poches. « Quelqu'un possède-t-il un mouchoir pour envelopper les bras de la pince ? Je n'ai pas envie de me faire électrocuter. Sans parler de... »

— « Passez-moi ça, » dit Wiseman, en lui arrachant la pince. Il repoussa Pinario de côté et referma les mâchoires de la pince sur le fil.

— « Trop tard ! » dit Fowler d'une voix calme.

Wiseman avait à peine entendu la voix de son patron ; un bourdonnement continu résonnait à l'intérieur de son crâne et, dans un geste dérisoire, il se boucha les oreilles dans l'espoir de le supprimer. Maintenant, il semblait passer directement de la citadelle à son crâne, dont les os réagissaient comme une caisse de résonance. *Nous avons trop tardé*, pensa-t-il. *Maintenant il nous tient.* Il a gagné parce que nous sommes trop nombreux ; toutes ces discussions...

Dans l'intérieur de son cerveau, une voix dit : « Félicitations. Grâce à ton courage, tu as gagné. »

Il fut envahi par un immense sentiment de satisfaction, celui que donne la conscience du devoir accompli.

« Tu devais surmonter des difficultés extraordinaires, » poursuivit la voix. « Tout autre que toi aurait échoué. »

Il sut alors que tout allait pour le mieux. Ils s'étaient trompés.

« Ce que tu as fait là, » continua la voix, « tu pourras continuer à le faire pendant toute ta vie. Tu pourras toujours triompher de tes adversaires. Par la patience, la persévérance, tu viendras à bout des obstacles les plus

redoutables. Après tout, l'univers n'est pas un lieu tellement bouleversant... »

En effet, pensa-t-il ironiquement. « Il n'est composé que de gens ordinaires. » La voix avait prit l'intonation d'une mère qui calme son enfant. « Et bien que tu sois seul contre tous, tu n'as rien à craindre. Laisse faire le temps et ne te tourmente pas. »

— « Je m'en garderai bien, » dit-il tout haut.

Le bourdonnement s'apaisa. La voix s'était tue.

— « C'est fini, » dit Fowler après un long silence.

— « Je n'y comprends rien ! » dit Pinario.

— « Tel était donc le but ultime du jouet, » dit Wiseman. « C'est un jouet thérapeutique. Il aide à donner confiance à l'enfant. Le démontage des soldats... » (il sourit) « détruit la barrière qui le sépare du monde. Il s'intègre en lui. Et, ce faisant, il en fait la conquête. »

— « Dans ce cas, il est inoffensif, » dit Fowler.

— « Tout ce travail pour rien, » geignit Pinario. « Je suis désolé que vous vous soyez dérangé pour rien, » dit-il à l'adresse de l'expert ès-bombes.

La forteresse avait à présent ouvert ses portes toutes grandes. Douze soldats, reconstitués, en sortirent. Le cycle était achevé ; l'assaut pouvait reprendre.

— « Je n'accorderai pas de permis d'importation à ce jouet, » dit soudain Wiseman.

— « Pourquoi donc ? » demanda Pinario.

— « Je n'ai pas confiance, » dit Wiseman. « Il est infiniment trop complexe pour le travail réel qu'il accomplit. »

— « Expliquez-vous, » dit Fowler.

— « Il n'y a rien à expliquer, » dit Wiseman. « Voici un appareil d'une complexité invraisemblable, et tout ce qu'il est capable de faire, c'est de se démonter et de se remonter lui-même. Il doit y avoir autre chose, même si nous ne pouvons... »

— « C'est un jouet thérapeutique, » intervint Pinario.

— « Je vous laisse le soin de décider, Leon, » dit Fowler. « Si vous avez des doutes, n'accordez pas le permis. Nous ne serons jamais trop prudents. »

— « Je me trompe peut-être, » dit Wiseman, « mais je ne puis m'empêcher de me poser la question : *Dans quel but ce jouet a-t-il été construit ?* J'ai l'impression que nous n'en savons toujours rien. »

— « Et le costume de cowboy ? » ajouta Pinario. « Lui accorderez-vous le permis ? »

— « Seulement à ce jeu, » dit Wiseman. « Il s'appelle Syndrome, je crois. » Il se pencha pour regarder les soldats qui montaient une fois de plus à l'assaut de la citadelle. Nuages de fumée... feintes... retraites...

— « A quoi pensez-vous ? » de-

manda Pinario en le fixant d'un regard scrutateur.

— « Il s'agit peut-être d'une manœuvre de diversion, » dit Wiseman. « On veut détourner notre attention... d'un événement plus important qui se prépare dans l'ombre. » Ce n'était chez lui qu'une intuition qu'il ne pouvait préciser. « Ils amusent la galerie pour mieux endormir les soupçons. Voilà pourquoi ce jouet est tellement compliqué. Il a été conçu pour nous mettre la puce à l'oreille. Il s'agit de ne pas tomber dans le panneau. »

Perplexe, il mit le pied devant un soldat. Celui-ci s'abrita derrière son soulier, échappant aux détecteurs de la citadelle.

— « Ce que nous cherchons doit littéralement nous crever les yeux, » dit Fowler, « et c'est pourquoi nous ne le remarquons pas. »

— « Oui, » dit Wiseman. Il se demandait s'ils trouveraient un jour la clé de l'énigme. « Quoi qu'il en soit, il ne quittera pas le laboratoire et nous aurons tout le loisir de l'observer. »

Il s'assit à proximité et se prépara à observer les soldats. Il s'installa confortablement en prévision d'une longue, d'une très longue attente.

A six heures, le même soir, Joe Hauck, directeur des ventes du magasin de jouets Appeley, rangea sa voiture devant sa maison, descendit et se mit en devoir de gravir l'escalier.

Il portait sous son bras un grand paquet large et plat, un spécimen qu'il s'était approprié.

— « Hé, » s'écrièrent ses deux enfants, Bobby et Lora, lorsqu'il eut franchi la porte. « Tu nous as rapporté quelque chose, papa ? » Ils l'entouraient et l'empêchaient d'avancer. Dans la cuisine, sa femme leva le nez du magazine où elle était plongée.

— « C'est un nouveau jeu que j'ai choisi pour vous, » dit Hauck. Il défit l'emballage, de fort belle humeur. Pourquoi se serait-il abstenu de faire un choix parmi les nouveautés ? Il avait été pendu au téléphone, des semaines d'affilée, pour obtenir les jouets en transit du Service des Importations — et finalement, un seul des trois spécimens mis à l'essai avait reçu son visa.

Tandis que les enfants s'éloignaient, emportant leur cadeau, sa femme dit à voix basse : « Je vois que la corruption s'étend dans les hautes sphères. » Elle avait toujours considéré d'un mauvais œil ces prélèvements opérés sur les stocks de la firme.

— « Il y en a des milliers dans les réserves, » dit Hauck. « Comment veux-tu que l'on remarque la disparition d'un unique exemplaire ? »

Au cours du dîner, les enfants étudièrent en détail les instructions qui accompagnaient le jeu.

Ils ne se souciaient de rien d'autre.

— « On ne lit pas à table ! » s'insurgeait Mrs. Hauck.

Renversé sur sa chaise, Joe Hauck poursuivait le compte rendu de sa journée. « Et sais-tu combien de permis ils ont accordé au bout de tout ce temps ? Un seul ! Nous aurons de la chance si nos ventes sont suffisantes pour nous assurer des bénéfices. C'est le jeu des soldats et de la citadelle qui aurait eu le plus de succès. Et c'est justement celui qui est mis en quarantaine pour une période indéterminée. »

Il alluma une cigarette et se détendit, gagné par la paix de son foyer et la présence de sa femme et de ses enfants.

— « Veux-tu jouer, papa ? » lui demanda sa fille. « Il paraît que plus on est de fous, plus on rit ! »

— « Bien entendu, » dit Hauck.

Tandis que sa femme débarrassait la table, les enfants disposaient le plateau, les comptoirs, le dé, le papier-monnaie et les actions. Presque aussitôt il se plongea dans le jeu jusqu'au cou ; ses souvenirs d'enfance affluaient vers lui et il déployait beaucoup d'astuce et d'originalité pour acquérir des parts. Vers la fin de la partie, il avait amassé la plupart des syndromes.

Il se rengorgeait en poussant un soupir de satisfaction. « Et voilà ! » dit-il à ses enfants. « J'avais une certaine avance, je le crains. Après tout, je ne suis pas un novice à ce genre de jeu. » La possession de toutes les actions de valeur qui se trouvaient sur le plateau lui procurait une satisfaction intense. « Je suis désolé, mes enfants. Je ne pouvais faire autrement que de gagner. »

— « Tu n'as pas gagné, » répondit sa fille.

— « Comment ? » s'exclama Joe.

— « C'est la personne qui rafle tous les stocks qui *perd* ! » dit Lora.

Elle lui montra l'opuscule contenant les instructions.

— « Tu vois ? Le jeu consiste à se débarrasser de ses stocks. Tu es éliminé, papa. »

— « Ça alors ! » s'écria Hauck déçu. « Cette façon de jouer est parfaitement stupide. » Sa satisfaction s'évanouit. « Je n'y vois rien d'amusant ! »

— « Maintenant, nous ne sommes plus que deux, » dit Bobby. « Voyons qui sera le vainqueur. »

— « Je ne comprends pas, » grommela Hauck en quittant la table. « Que trouvez-vous de drôle à un jeu dont le vainqueur se retire les mains vides ? »

Derrière lui, les enfants poursuivaient la partie. Tandis qu'actions et numéraire changeaient de mains, les deux adversaires s'animaient de plus en plus. Lorsque la partie entra dans sa phase finale, les deux partenaires se trou-

vaient dans un état de concentration quasi-extatique.

« Ils ne connaissent pas le Monopoly, » pensait Hauck. « C'est pourquoi ce jeu de fous ne leur paraît pas bizarre. »

Quoi qu'il en soit, les enfants semblaient adorer le Syndrome, et c'était là le point important ; bien sûr, le jeu se vendrait comme des petits pains, ce qui était sa raison d'être. Déjà, les deux enfants apprenaient à se défaire tout naturellement de leurs possessions. Ils abandonnaient leurs stocks et leur papier-monnaie avec un empressement et un abandon qui leur faisait trembler les mains...

Levant vers son père des yeux brillants, Lora dit : « C'est le meilleur jeu éducatif que tu aies jamais rapporté à la maison, papa ! »

Traduit par Pierre Billon.
Titre original : War game.

Nouvelles déjà parues des auteurs de ce numéro

1. Dans l'ancien « Galaxie »

PHILIP K. DICK	10	Défense passive
	33	Le règne des robots
DANIEL F. GALOUYE	16	Jebaburba
	28	L'antre de Satan
	29	Un monde parfait
	39	Les enfants de Jackson
	42	Que la lumière soit
	50	Prenez, je vous en prie !
	51	L'amour est aveugle
	52	A l'assaut des hommes
CHRISTOPHER GRIMM	30	Garde du corps
	55	L'homme qui n'était pas encore né
RICHARD MATHESON	3	Il rêve tout éveillé
	12	Le bon marché coûte cher
	13	Mon Amour, quand je suis près de toi
	30	L'éponge humaine
	40	Allô, Miss Eva !
	54	Deux planètes trop semblables

2. Dans le nouveau « Galaxie »

PHILIP K. DICK	4	L'imposteur
	5	Les défenseurs
	6	La voix venue du ciel
	7	Quelle chance d'être un Blobel !
DANIEL F. GALOUYE	8	La Cité des Sphères
	9	Esprit de combat
JACK SHARKEY	1	Le réveil
	5	L'univers intérieur
	8	Une question de protocole
	10	Les dons du twerlik


CRUZ
PORTO
CRUZ

COURRIER DES LECTEURS

J'ai lu avec quelque méfiance les premiers numéros de Galaxie, nouvelle série : la façon quelque peu bruyante dont la nouvelle rédaction, dans sa publicité, se comparait à l'ancienne, m'avait fait craindre — à tort, je dois le dire — quelque mauvais goût de sa part.

La revue sollicitant des avis, j'aimerais en donner brièvement quelques-uns. Par exemple : les feuilletons sont à ne découper en tranches que si, d'un mois à l'autre, on peut se souvenir de la trame de l'histoire ; donc il faut un space opera plutôt qu'un roman du type Guerre dans le néant de Leiber, qui nécessitait une attention soutenue et dont la mise en tranches a été un vrai massacre. Ou faut-il mettre Galaxie 3 mois sous son matelas avant de la lire ?

J'aimerais terminer sur une remarque générale. Il y avait 3 collections de S.F. : l'une étant un peu Tintin et Milou dans l'espace, l'autre éditant trop souvent des recueils de nouvelles, la troisième désintégrée. Il est donc indispensable que Galaxie continue de publier des romans, bien que ce ne soit guère la vocation d'une revue. Mais sinon, où les lirait-on ? Peut-être même serait-il possible de « mettre aux voix » par référendum (la Constitution le permet) un certain nombre de romans à éditer en numéros spéciaux ?

Docteur André BARDIN
DIJON

⁂

Je suis contre la présence d'une chronique scientifique dans Galaxie, d'abord parce que cette chronique détonne dans le contenu d'un magazine qui arbore pour slogan « l'aventure et l'anticipation » et qui l'applique ; ensuite parce que je pense que cet espace pourrait être accordé plus judicieusement à une nouvelle, étant donné que, si l'on trouve en abondance des chroniques de cette catégorie, les nouvelles de science-fiction font défaut. Des nouvelles comme Quelle chance d'être un Blobel ! (n° 7) et Les escargots de Bételgeuse (n° 8), sont trop peu sérieuses pour être appréciées. Par contre, j'ai beaucoup aimé La Cité des Sphères (n° 8) à cause du problème qu'elle pose, d'une sorte de poésie qu'elle contient. Une question de protocole (n° 8) répond parfaitement à la définition qui soutient que l'apport de la science-fiction a consisté à placer l'homme moderne devant des faits qu'il serait difficile d'imaginer même dans un cauchemar. Je note pour finir que vos derniers numéros marquent un réel effort dans l'originalité des thèmes et dans les illustrations, particulièrement celles de la couverture.

Monsieur Jean CHALMEY
ALGER

⁂

N'ayant pas lu la précédente édition de Galaxie, je ne peux la comparer à la présente.

Puisque vous désirez une critique (constructive bien entendu, comme elles devraient l'être toutes), la voici :

1° Présentation :

Bonne : les couvertures sont très bien venues. Dessins et couleurs de bonne qualité. Illustrations intérieures : j'en suis partisan par principe... mais à condition qu'elles soient bonnes et respectent les textes.

A ce point de vue, seul Emsh me semble avoir les qualités requises. Les autres sont médiocres (pas mauvaises, mais banales).

2° Les textes :

Je ne suis pas dans les secrets financiers de Galaxie, mais je crois que c'est une erreur de présenter des textes U.S. exclusivement. La variété est une bonne chose. D'autant plus que presque toutes les nouvelles sont longues, souvent trop, à mon gré. Non pas que je sois opposé aux longues nouvelles (ou courts romans), mais il faudrait alors un brassage plus grand.

Monsieur J.C. GUISELIN
PARIS

Dépôt légal : 2me trimestre 1965 — Le Gérant : M. RENAULT.
Imprimerie Riccobono - Draguignan (Var)

REFERENDUM

1. Ce numéro vous a-t-il plu ?

OUI NON

2. Avez-vous aimé le dessin de couverture ?

OUI NON

3. Citez par ordre de préférence les trois récits que vous avez aimés le mieux :

   1. ....
   2. ....
   3. ....

4. Quels sont, parmi les textes récemment parus, ceux qui vous ont paru les plus marquants ?

....

....

NOM : ....

ADRESSE : ....

Nous vous remercions, en répondant à ce questionnaire, de nous aider à édifier nos futurs sommaires.